This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

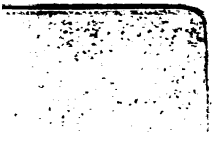
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00055933 0



LE

VOYAGEUR

FRANÇOIS.

AVIS.

CELLOT, Libraire-Imprimeur de la Chambre des Comptes ; Gendre & ſucceſſeur de Ch.-Ant. JOMBERT pere, Libraire du Roi pour *le Génie*, *l'Artillerie*, *l'Art Militaire*, *l'Architecture*, *les Mathématiques*, *le Deſſin*, &c. &c., tranſportera, *le premier Avril 1782*, ſon Imprimerie, & tout ſon Fonds de Commerce, *RUE ET VIS-A-VIS LES GRANDS AUGUSTINS, la troiſieme Porte cochere à gauche par le Quai.*

LE

VOYAGEUR FRANÇOIS,

OU

LA CONNOISSANCE DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU MONDE.

Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

TOME XXVI.

Prix 3 liv. relié.

A PARIS,

Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire, rue Dauphine.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

LE VOYAGEUR FRANÇOIS.

LETTRE CCCXXXV.

L'ETAT ECCLÉSIASTIQUE.

ON peut, de Veniſe, ſe rendre à Bologne par différentes routes : voici celle qu'on me conſeilla de ſuivre. Dans une barque à quatre rameurs, j'allai par eau juſqu'à Ferrare, & ne me fis deſcendre qu'une fois, pour viſiter la ſuperbe digue, bâtie à grands frais par la République, pour ſervir aux lagunes de rempart contre la mer.

Ferrare, la premiere ville qui ſe préſente dans les terres du Pape, ne

Temple, dans l'égliſe des Théatins; & dans celle des Bénédictins, le feſtin d'Hérode & d'Hérodias, ſous les traits d'un Duc de Ferrare & de ſa Maîtreſſe. C'eſt-là auſſi qu'eſt le tombeau de l'Arioſte, mort en 1533, âgé de cinquante-neuf ans. Ce mauſolée en marbre blanc, lui fut érigé par un ami avec ſon buſte de grandeur naturelle. Dans le veſtibule du réfectoire de cette maiſon, eſt repréſenté un paradis, où l'on voit ce Poëte entre Saint Sébaſtien & Sainte Cécile. L'Arioſte, en plaiſantant, avoit dit au Peintre: Mettez-moi dans » votre paradis; car je ne prends pas » trop le chemin de l'autre ».

On peut auſſi viſiter l'hôpital Sainte-Anne, où Alphonſe d'Eſt tint long-tems le Taſſe enfermé ſous prétexte de folie; digne récompenſe de la part d'un Prince que ce Poëte avoit immortaliſé.

On montre enfin la maiſon où l'on prétend qu'eſt né le Boïardo, qui vécut dans le quinzieme ſiecle, & mourut en 1434. Son Poëme des amours de Roland & d'Angélique, dans lequel il a voulu imiter l'Iliade, eſt fort au-deſſous de ſon modele. Il choiſit le ſiege de Paris, pour le ſubſtituer à celui de

LE

VOYAGEUR

FRANÇOIS.

LE

VOYAGEUR

FRANÇOIS.

offrir de venir à Paris en 1716, établir leur troupe ſur le même théâtre, que la police mécontente avoit fermé à une autre troupe Italienne, vers la fin du dernier ſiecle. Les nouveaux acteurs, avec des talens diſtingués pour la comédie de leur pays, éprouverent de grandes difficultés; & l'on ſait par combien de reſſources cet établiſſement s'eſt traîné juſqu'à nos jours.

Dans la cathédrale de Ferrare, édifice qui n'eſt pas du premier rang, j'ai lu une épitaphe qui m'a frappé par ſa ſingularité. La Mort, de mauvaiſe humeur, s'adreſſe au Lecteur: « Que regardes-tu? Tu vois le tombeau de » Lilio Girardi, qui éprouva la bonne & » la mauvaiſe fortune. Il n'importe ni » à lui, ni à toi, que tu en ſaches davantage; paſſe ton chemin ». Ce Girardi avoit fait une étude profonde des ſciences & des langues anciennes, & fut un des grands littérateurs de ſon tems. Il ſe plaignoit de trois ennemis puiſſans: la nature, la fortune & l'injuſtice. Les troupes de Charles-Quint pillerent ſa bibliotheque; la goutte le tourmenta toute ſa vie, & il mourut

dans la pauvreté. Ses ouvrages les plus eſtimés ſont l'hiſtoire des Dieux des Gentils, & celle des Poëtes anciens & modernes.

Le vieux palais des Ducs de Ferrare, ſitué au centre de la ville, flanqué de baſtions & environné d'eau, eſt aujourd'hui la demeure du Légat. Les Papes ont auſſi fait bâtir une citadelle, où ils entretiennent quelques hommes de garniſon pour la garde des portes. La ſtatue de Clément VIII. eſt au milieu de la place d'armes, avec une inſcription qui ſubſtitue Mars à Neptune, pour dire que ſi jamais l'eau ceſſe, en ſe retirant, de garantir la cité, ce fort eſt là pour prendre ſa défenſe.

Cento, à deux poſtes & demie de Ferrare, ſur le chemin de Bologne, eſt la patrie du Guerchin. Les différens tableaux qu'y a laiſſés ce Peintre célebre, font toute la réputation de ce lieu, où ils attirent encore quelques amateurs. Cet artiſte ſe nommoit Barbieri, & fut appellé Guerchin, parce qu'il étoit louche. Il deſſina dès l'enfance; & à l'âge de dix ans il peignit, ſur un mur, la figure d'une Vierge, qui donna la plus grande idée de ſes diſpoſitions pour la peinture,

Il paſſa dans l'école des Carraches, & fit des progrès ſi rapides, que, devenu lui-même chef d'une école à Rome, il recevoit des viſites de toute la nobleſſe. Trois Cardinaux vinrent le voir, & il les fit ſervir par douze de ſes éleves. La Reine Chriſtine lui préſenta ſa main, prit la ſienne, & dit qu'elle vouloit toucher une main qui avoit opéré tant de merveilles.

Un ſavant, un amateur, n'entrent point, ſans une ſorte de vénération, dans une ville qui fut long-tems le ſanctuaire des ſciences, le berceau des arts, l'école ou la patrie d'une multitude de grands hommes qu'elle a vus fleurir dans ſon ſein, & qui l'ont immortaliſée par leurs travaux, leurs découvertes ou leurs chefs-d'œuvre. C'eſt à Bologne que Gratian compoſa ſon fameux Décret; Accurſe, la grande Gloſe; Aldrovande, ſa collection d'hiſtoire naturelle; que Caſſini jetta les fondemens de l'aſtronomie; que Riccioli publia tous ſes ouvrages. Bologne enfin eſt la patrie du Guide, du Dominiquain, de l'Albane & des Carraches, qui ont rendu cette école l'émule de celle de Raphaël.

Ce n'eſt point par ſa beauté que cette ville intéreſſe : ſes rues étroites & ſans alignement, ſont flanquées de portiques, qui, loin de les embellir, les étranglent. Le palais public eſt ſon principal édifice. C'eſt-là que réſident, avec le Légat, le Chef du Corps municipal & les divers tribunaux. Il occupe un des côtés d'une grande place, où l'on voyoit anciennement la ſtatue de Jules II, qui fut renverſée & pulvériſée dans une derniere convulſion de la liberté expirante. L'aſpect terrible, ſous lequel ce Pontife s'étoit montré au peuple de Bologne, à ſon entrée dans cette ville, avoit tellement frappé l'imagination de Michel-Ange qui l'accompagnoit, que la ſtatue qu'il y laiſſa, repréſentoit plutôt un Jupiter tonnant, que le pere commun des fideles, qui donne à ſes enfans ſa bénédiction. Elle fut remplacée par un Neptune de bronze, de taille coloſſale, qui ſemble commander aux eaux de la fontaine des Géans. Il a bien la majeſté d'un Dieu ; mais il paroît ſi prodigieuſement homme du côté qui caractériſe ſon ſexe, que les meres ne permettent pas à leurs filles d'y porter leurs regards. Quatre Tritons ſur le

piédeſtal tiennent des conques qui forment autant de jets d'eau ; & plus bas, quatre Naïades aſſiſes, belles, & dans des attitudes voluptueuſes, en font ſortir d'autres par leurs mamelles qu'elles preſſent de leurs mains.

Sur la même place eſt bâtie l'égliſe de Saint-Pétrone, où l'on voit cette fameuſe méridienne, tracée par le premier des Caſſini dont elle fit la fortune, & annoncée avec tant d'emphaſe à Paris, près d'une des portes intérieures de Saint-Sulpice. Les autres égliſes n'ont qu'une nef avec quelques chapelles collatérales, appliquées aux murs, ou pratiquées en hors d'œuvre. Si ces temples étoient de la même grandeur que celui de Saint-Pétrone, Bologne ne ſeroit pas aſſez vaſte pour les contenir tous. On y compte cent quatre-vingt bâtimens ſacrés pour ſes paroiſſes, les collégiales, les couvens, les communautés, les confréries.

La cathédrale, entiérement conſtruite à la moderne, vient d'être agrandie & achevée par les ordres & avec les fonds de Benoît XIV, Proſper Lambertini, né dans cette ville, d'une famille recommandable dès le treizieme ſiecle, & où il

étoit Archevêque avant que d'être Pape. Ce Pontife, le plus grand de tous ceux qui ont porté le nom de Benoît, naquit en 1675, & monta sur le siege de Rome en 1740. Son esprit, ses lumieres, sa science, sa sagesse, & sur-tout sa modération, cette vertu sublime à laquelle on reconnoît les vrais Philosophes & les bons Princes, l'ont rendu respectable & cher à tous ses Sujets, à toutes les Couronnes, à tous les Peuples, à tous les Partis, à toutes les Sectes. Ses connoissances dans les lettres, la protection qu'il leur accorda, les Académies qu'il institua pour les arts, les monumens dont il embellit sa capitale, l'immense quantité de ses ouvrages, où l'on remarque l'érudition la plus profonde, la plus variée sur le droit civil & canonique, sur l'histoire sacrée & profane, ses travaux apostoliques dans les places qu'il avoit occupées, son esprit vif, son caractere liant, la pureté de ses mœurs, mille autres qualités que n'eurent pas toujours ses prédécesseurs, en perpétueront la mémoire chez toutes les nations dont il fut ou eût voulu être le pere.

Benoît XIV est le premier, & même

le ſeul écrivain, qui ait traité à fond la matiere importante & curieuſe de la canoniſation des Saints, dont pluſieurs prétendoient trouver l'origine dans les Apothéoſes du Paganiſme. Ce ſavant Pontife a vengé l'Egliſe de cette accuſation injurieuſe, & a prouvé que c'eſt l'exemple des premiers fideles, qui a donné naiſſance au culte public que nous rendons aux amis de Dieu. Dans les jours de perſécution, les combats des Martyrs fourniſſoient aux Chrétiens des ſpectacles de religion. Ils accouroient en foule pour être témoins de leurs victoires, recueilloient les reſtes précieux de ces victimes immolées pour la Foi, & s'aſſembloient enſuite autour de ces dépôts ſacrés, pour célébrer le jour de leur triomphe.

« Telle eſt, dit Benoît, la premiere » origine de la canoniſation. Les Fideles » qui n'avoient pas verſé leur ſang pour » la défenſe de la Foi, mais qui s'étoient » ſignalés par la pratique conſtante de » toutes les vertus, entrerent plus tard » en partage des honneurs que la Reli- » gion accorde à ſes Saints. On atten- » doit que Dieu, pour honorer leur » mémoire, prît plaiſir à les glorifier

» dans le monde par des miracles éclatans. Toujours attentive à mettre un » frein au zele indiſcret, l'Egliſe ne » permit jamais à la multitude de donner à ſon gré des objets à la vénération publique. Il falloit que la voix » de ſes Paſteurs proclamât le mérite » de ſes héros, dont les noms devoient » être inſcrits dans les faſtes eccléſiaſtiques. De-là, ces Diacres chargés, » par état, de marquer le jour de leur » mort, d'en recueillir les actes, & d'en » faire le rapport à l'Evêque. Prévenir » le jugement épiſcopal par des hommages prématurés, ce fut toujours » une faute grave, qu'on puniſſoit ſévérement.

» Il ſeroit aſſez difficile, continue le » ſavant Pontife, de fixer la date certaine du droit réſervé au Saint-Siege, » de proclamer de nouveaux Saints. On » croit cependant qu'Alexandre III eſt » le premier auteur de cette réſerve » qui a, depuis pluſieurs ſiecles, la » force d'un uſage univerſel, nulle » Egliſe n'ayant réclamé contre ce changement de diſcipline.

» On attendoit autrefois la célébration d'un concile pour canoniſer les

» Saints; mais cette coutume eſt abolie; » le Pape prononce ſeul la ſentence. Le » culte, autoriſé par le décret de la ca- » noniſation, conſiſte à inſcrire leurs » noms dans les livres de l'égliſe, à les » invoquer dans les prieres, à leur dé- » dier des temples & des autels, à of- » frir en leur honneur le ſacrifice de la » Meſſe, à célébrer le jour de leur fête, » à expoſer leurs images & leurs reli- » ques à la vénération du peuple.

» La béatification n'accorde pas les » mêmes honneurs: elle permet qu'une » ville, qu'une province ou un Ordre, » honore un Bienheureux; mais ce culte » doit être borné aux lieux & aux per- » ſonnes marqués, & avec certaines » reſtrictions. La Congrégation des Ri- » tes eſt le tribunal où s'inſtruiſent les » procès de béatification & de canoni- » ſation. Des Cardinaux, choiſis par le » Pape, ſont les Juges du premier ordre; » le nombre n'en eſt point déterminé. » Un d'entr'eux eſt nommé Préſident; » un autre fait l'office de Rapporteur. » Ils ont ſous eux des Conſultans, des » Théologiens & d'autres Officiers, » qui, comme eux, font tous ſerment » de garder un ſecret inviolable, & de

» remettre au Secrétaire toutes les let-
» tres de recommandation qui leur ſont
» adreſſées.

» La procédure, qui doit précéder le
» jugement du Souverain Pontife, eſt
» longue & rigoureuſe. Les premieres
» inſtructions ſont dreſſées ſur les lieux
» par l'Evêque dioçéſain, qui doit non-
» ſeulement conſtater la renommée pu-
» blique des vertus & des miracles du
» Serviteur de Dieu, mais s'aſſurer, par
» une perquiſition exacte, qu'on ne lui
» a encore rendu aucun culte. Il eſt
» abſolument juge en ces deux cauſes ;
» il les commence de ſon propre mou-
» vement, & doit porter ſa ſentence.
» S'il négligeoit de le faire, on lui ren-
» verroit de Rome ſa procédure pour
» y joindre ſon jugement. Lorſqu'elle
» eſt revêtue des formalités requiſes,
» on la porte à la Cour du Pape; &
» on laiſſe paſſer dix ans entiers, avant
» que de la reprendre. Ce terme étant
» écoulé, les Solliciteurs préſentent
» une requête à la Congrégation, pour
» demander l'ouverture du procès.
» Alors il faut produire des témoins
» dignes de foi, qui reconnoiſſent la
» ſignature & le ſceau de l'Evêque

» diocéſain; & ſur leurs dépoſitions, le » Pape nomme des Commiſſaires apoſ- » toliques.

» Avant que de commencer la pro- » cédure, ſi la perſonne dont on de- » mande la canoniſation, a compoſé » quelques ouvrages, on nomme des » Théologiens pour examiner ſcrupu- » leuſement tout ce qui, dans ſes écrits, » peut intéreſſer ou la regle des mœurs, » ou les vérités de la Religion. Une » opinion peu conforme à la pureté des » préceptes évangéliques, un ſyſtême » ſuſpect par ſa nouvauté, un ſentiment » qui choque celui des Saints Peres, » ſont des taches ineffaçables, pour leſ- » quelles on impoſe un éternel ſilence » à la cauſe propoſée. Mais ſi ces ouvra- » ges ſont exempts de reproches, le » Pape ſigne la commiſſion apoſtolique; » & l'on commence alors les informa- » tions qui doivent être faites par l'au- » torité du Saint-Siege; car toute la » procédure antérieure n'eſt que l'ou- » vrage du Prélat diocéſain.

» Immédiatement après la ſignature » du Souverain Pontife, la Congrégation » nomme trois Evêques, pour informer » de nouveau ſur le bruit des vertus

» & des miracles de la perſonne préco-
» niſée ; & on leur donne par écrit les
» articles qui doivent diriger l'inſtruc-
» tion du procès. Parmi les Prélats dé-
» légués, eſt ordinairement celui qui
» poſſede, dans ſon diocèſe, le tombeau
» du Serviteur de Dieu. Les enquêtes
» ſont envoyées par un courier exprès,
» qui fait ſerment de s'acquitter fidele-
» ment de ſa commiſſion. Quand elles
» ont été vérifiées par la Congréga-
» tion, on demande un nouveau dé-
» cret, pour informer en détail ſur cha-
» que vertu particuliere & ſur chaque
» miracle. Cette ſeconde procédure eſt
» examinée comme les précédentes; le
» Pape recueille les opinions, & ſe re-
» gle ſur l'avis dominant, qui doit
» réunir au moins les deux tiers des
» voix. Si les vertus & les miracles
» ſont bien prouvés, ſa Sainteté pro-
» nonce une ſentence définitive, qui
» en conſtate la vérité, & alors on
» délibere s'il convient de procéder à
» la canoniſation.

» Après avoir pris les avis, le Sou-
» verain Pontife demande à l'aſſemblée
» le ſecours de ſes prieres. Il tient en-
» ſuite trois Conſiſtoires, dont l'un eſt

» composé du Sacré College, de tous » les Evêques qui ſont à Rome, des » Officiers de la Congrégation, du » Gouverneur de Rome, des Ambaſ- » ſadeurs des Princes Chrétiens, & » des Députés des villes du domaine » Pontifical. Les deux autres ſont moins » publics: il ne ſe trouve dans le der- » nier, que des Cardinaux & des Evê- » ques. Le Pape leur demande tour à » tour leur ſuffrage; & quand Sa Sain- » teté le juge à propos, elle commande » au Secrétaire des Brefs, d'expédier » celui de la béatification, & indique » le jour & le lieu de la ſolemnité, qui » ſe fait, pour l'ordinaire, dans l'égliſe » du Vatican.

» Après la béatification, il faut qu'il » s'opere de nouveaux miracles, pour » qu'on puiſſe travailler à la canoniſa- » tion. Quand les Solliciteurs de la » cauſe s'en ſont aſſurés, on demande » un décret pour informer, par l'au- » torité Apoſtolique, de ces miracles » nouvellement opérés. On les diſcute, » comme les premiers, dans trois con- » grégations extraordinaires; & enfin » on examine dans une aſſemblée géné- » rale & dans les Conſiſtoires, s'il eſt à

» propos

» propos de faire la canoniſation. Lorſ-
» qu'il ne ſe préſente aucun obſtacle,
« le Pape en expédie le bref; & l'ap-
» pareil de la fête commence par une
» proceſſion ſolemnelle, où l'on déploie,
» pour la premiere fois, la banniere du
» Saint. Aſſis ſur ſon trône dans la Ba-
» ſilique, le Saint Pere reçoit les hom-
» mages de ſa cour; on vient enſuite
» lui demander juſqu'à trois fois, s'il
» conſent à la canoniſation d'un tel?
» A chaque fois on invoque les lumie-
» res du Saint-Eſprit; & à la troiſieme
» inſtance, le Secrétaire des Brefs dé-
» clare que c'eſt la volonté du Pape d'y
» procéder ſur-le-champ. L'Avocat con-
» ſiſtorial requiert les Lettres Apoſtoli-
» ques en bonne forme; Sa Sainteté les
» accorde; le Protonotaire en prend à
» témoins toute l'aſſemblée; & l'on
» entonne le *Te Deum*.

» Dans l'oraiſon qui ſuit, le nom du
» nouveau Saint eſt récité; & la Meſſe
» ſolemnelle eſt célébrée par le Souve-
» rain Pontife en ſon honneur. Tandis
» qu'on chante le ſymbole, il ſe fait
» des offrandes ſingulieres. Un Cardi-
» nal-Evêque préſente deux cierges. Il
» eſt accompagné d'un Orateur qui

» porte un cierge d'une main, & de l'au-
» tre une corbeille dorée, où ſe trou-
» vent deux tourterelles. Un Cardinal-
» Prêtre offre deux grands pains, l'un
» argenté, l'autre doré. L'Orateur qui
» le ſuit, tient un cierge & deux pi-
» geons blancs dans une corbeille ar-
» gentée. Un Cardinal-Diacre donne
» deux barrils pleins de vin, l'un doré,
» l'autre argenté. L'Orateur offre un
» cierge & une corbeille peinte, pleine
» de petits oiſeaux, &c ».

Par la multitude de ces formalités, la longueur des procédures, la pompe & l'éclat des cérémonies, vous pouvez juger, Madame, combien la canoniſation entraîne de dépenſes. C'eſt un frein néceſſaire pour réprimer mille demandes indiſcretes, dont l'Egliſe Romaine ſeroit accablée. Une ſomme de cent mille écus qu'il en coûte ordinairement, arrête le cours des ſollicitations importunes. En liſant, dans l'ouvrage de Benoît XIV, le détail de toutes ces formalités & procédures, dont je ne vous ai donné, pour ainſi dire, qu'une indication très-ſuccinte, mais ſuffiſante, vous admirerez la ſageſſe profonde qui a dicté les loix de

cette Juriſdiction. Il n'eſt pas poſſible d'inventer des moyens plus aſſurés pour prévenir l'erreur ou démaſquer l'impoſture. On emploie tout ce que la Religion du ſerment a de plus ſacré, & la crainte des cenſures eccléſiaſtiques de plus impoſant, pour tirer la vérité de la bouche des témoins. On s'aſſure de leur capacité, de leurs mœurs & de leur déſintéreſſement, par toutes les précautions que la prudence humaine a jamais pu ſuggérer. On agit avec tant de lenteur & de maturité; on revient ſi ſouvent & avec tant d'application ſur les mêmes objets, qu'on n'a rien à craindre de la précipitation & du zele enthouſiaſte. Quand on conſidere les procédures de l'Evêque dioceſain, l'examen qu'elles ſubiſſent à Rome, les nouvelles enquêtes des Commiſſaires Apoſtoliques, les informations particulieres ſur les vertus & ſur les miracles, les doutes que l'on agite dans les congrégations, les difficultés du Promoteur de la Foi, les diſputes qu'on excite exprès entre les Médecins & autres experts qu'on appelle à ces queſtions, on eſt effrayé de la multitude d'obſtacles qu'il faut vaincre,

pour mettre en évidence la ſainteté de ceux dont on pourſuit la canoniſation.

Je ſuis, &c.

A Bologne, ce 7 Janvier 1758.

LETTRE CCCXXXVI.

SUITE DE L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

CE que Bologne offre de vraiment ſingulier en édifices, c'eſt cette galerie compoſée de ſept cens arcades, fermée au nord, ouverte au midi, & qui, dans la longueur d'une lieue, conduit de la porte de la ville à celle d'une égliſe; c'eſt une des grandes conſtructions qui aient été faites depuis les Romains. Elle fut entreprife au commencement de ce ſiecle par la Maiſon de Monti, & continuée par divers pariculiers qui y apporterent le même zele. Les corps de marchands, les arts, les métiers, les domeſtiques même ſe cotiſerent, & en firent conſtruire pluſieurs arcades. Ceux qui ne pouvoient contribuer de leur bourſe, alloient ſervir les ouvriers. Les confeſſeurs y obligeoient leurs pénitens; d'autres y alloient par dévotion, juſqu'à ce qu'enfin cet ouvrage immenſe fut achevé. A chaque arcade on voit le nom & les armes des parti-

Ceux qui ont recherché la cauſe de cette inclination ſinguliere, ont prétendu que le terrein s'étoit affaiſſé; les autres, que c'eſt un caprice de l'architecte. Ce bâtiment, ainſi qu'un autre tour encore plus élevée, & à-peu-près du même ſiecle, étoient des citadelles domeſtiques, également néceſſaires, dans les tems d'anarchie, aux habitans tranquilles & aux citoyens turbulens. La chute de la partie ſupérieure de la tour de Gariſende, arrivée dans le quinzieme ſiecle, ſemble prouver que ſon inclinaiſon eſt moins l'effet de la volonté de l'ouvrier, que celle de l'affaiſſement du terrein.

De tous les théâtres que j'ai vus en Italie, ſi vous en exceptez celui de Parme, qui n'a pas ſon pareil dans l'univers, c'eſt à celui de Bologne, auquel on travaille encore actuellement, que je donnerois la préférence. Il eſt conſtruit ſur un plan iſolé; & je n'ai trouvé dans les dehors d'aucun bâtiment de cette eſpece, rien de ſi noblement décoré. Pour la diſpoſititon intérieure, on a emprunté de l'antique & du moderne, ce qui paroiſſoit le plus analogue à la deſtination de l'édifice, ſans en

exclure les ornemens distribués avec une sage économie. Salle en demi-cercle, plusieurs rangs de gradins, loges saillantes, avec une architecture variée, avant-scène formée de riches colonnes, escalier commode, corridors larges & bien éclairés, des débouchés en grand nombre, de la propreté par-tout, par-tout de la commodité.

Mais par où Bologne, sans le céder à l'antiquité, l'emporte sur les établissemens fondés dans les derniers siecles, c'est par cette fameuse académie, si connue sous le nom d'Institut. Les sciences & les arts réunis dans un des plus beaux palais de la ville, & liés, pour ainsi dire, par une immense bibliotheque, ne laissent rien à désirer à l'intérêt du citoyen, & à la curiosité de l'étranger. Physique expérimentale, géométrie, astronomie, mécanique, chymie, anatomie, architecture, peinture, sculpture, chaque art, chaque science, chaque faculté a son siege dans ce vaste édifice, avec les instrumens qui lui sont propres; le tout animé par la voix & les leçons des plus habiles Professeurs. Ajoutez à cet assemblage d'études dans tous les genres, de riches

cabinets de médailles, d'antiquités, d'hiſtoire naturelle, & vous vous formerez une idée de la magnificence de cet établiſſement, qui doit preſque toutes ſes richeſſes à l'amour de Benoît XIV pour ſa patrie. Ce grand Pontife a meublé l'obſervatoire d'inſtrumens exécutés, à ſes frais, par les plus habiles artiſtes d'Angleterre. Il a fait faire, en cire, une ſuite complette de pieces anatomiques, & modeler les plus belles antiques de Rome, dont on a formé de précieuſes collections.

Sa magnificence ne brille pas avec moins d'éclat dans la bibliotheque de l'Inſtitut. A ſon avénement au pontificat, il lui abandonna tous ſes livres, & lui laiſſa, en mourant, ce qui lui reſtoit de notes & de recueils écrits de ſa main. L'hiſtoire des Papes nous montre des Pontifes qui ont déshonoré l'Egliſe par leurs mœurs; d'autres qui l'ont déchirée par leur ambition; d'autres encore qui l'ont effrayée par leur ſévérité; tous les ſiecles béniront la mémoire de Benoît XIV. Cette ville l'a vu long-temps ſur ſon ſiege archiépiſcopal; & les monumens de bienfaiſance qu'il a laiſſés à ſa patrie, feront retentir à jamais ſon nom dans la poſtérité.

Un des tréſors les plus précieux de la bibliotheque de Bologne, eſt le cabinet d'hiſtoire naturelle d'Aldrovande. Grand Dieu, quelle profuſion de richeſſes ! On croiroit qu'on a dérobé toutes celles de la terre & des mers, pour les réunir dans un même lieu. On y apperçoit toute la nature d'un ſeul coup-d'œil. Sous quelle forme a-t-on jamais trouvé le diamant & le rubis, qu'on n'en voie ici de ſemblables ? Toutes les couches de terre qui contiennent l'opale & l'émeraude, étoient étalées à mes yeux. Le rocher, auquel eſt attaché le ſaphir, le globe creux qui renferme l'améthyſte, décorent ces tablettes. Ici on apperçoit l'or végétal, qui jette des branches ; là de longs filamens de ce métal ſe croiſent en veines brillantes ſur un rocher de marbre. Dans l'un, de larges paillettes brillent ſur la ſurface, comme ſi elles avoient été battues ſous le marteau de l'ouvrier ; dans d'autres, quoiqu'auſſi riches, la mine précieuſe eſt couverte de maniere, que l'art ſeul du chymiſte a pu la découvrir. Le Pérou a fourni la moitié de ce tréſor ; les ſables d'Afrique forment le reſte.

Une pierre pâle préſente enſuite à la vue l'argent empriſonné, errant ſur ſa ſurface en détours irréguliers. Tantôt elle imite les arbriſſeaux & les forêts; tantôt elle remplit ſes crevaſſes par des filets, qui, dans leur configuration, l'emportent ſur la variété de la main-d'œuvre. Je vis des maſſes de cuivre malléable tout en ſortant des mains de la nature; je vis des pierres & des criſtaux teints d'un verd pareil à celui de l'émeraude. L'étain m'offroit ſes criſtaux peſans, tirés des mines de Cornouaille. Le plomb n'occupe pas un moindre eſpace dans cette vaſte collection, & ne brille pas d'un éclat moins varié. Tantôt ſes larges lames prennent les nuances du plus beau bleu; tantôt ſes veines luiſantes imitent la blancheur de l'argent. Ici ſon grain ſerré reſſemble à de l'acier rompu, là ſes filets ſe croiſent en différens détours, & diverſifient les couleurs.

De là on me conduiſit aux tiroirs où l'on a raſſemblé les demi-métaux. Les arſénics rouge, jaune & blanc, ſont renfermés & cachetés dans des bocaux de criſtal, tant pour en montrer la forme, que pour empêcher les accidens qui pourroient arriver de leur déguſta-

tion. Près d'eux ſont rangées les marcaſſites ; & après un certain eſpace décoré d'emblêmes relatifs au ſujet, on voit paroître les maſſes plus petites des pierres, moitié opaques, moitié tranſparentes. L'onyx, l'agathe, la cornaline, réjouiſſent la vue par les différentes formes ſous leſquelles la nature les a produites. Il ſemble qu'on ait dépouillé le Gange de toutes les pierres qui ornent ſes bords, pour les montrer ici toutes à la fois. On apperçoit enſuite le jaſpe plus gros & le caillou Oriental, diverſifié par une multitude de nuances ; & de ces gros objets, je paſſai à de plus gros encore ; car dans la piece ſuivante, on me fit obſerver toute la claſſe des marbres ; & l'on me conduiſit ainſi par degrés, juſqu'aux pierres les plus communes.

La terre y tenoit auſſi ſa place ; & toutes les eſpeces qui avoient été employées par les Médecins & par les Peintres, rangées par une main habile, me donnoient des leçons utiles de curioſité. Dans un endroit j'en vis de trois couleurs, de la blanche, de la noire & de la rouge ; & ſur le tiroir qui les contenoit, on liſoit l'inſcription ſuivante :

« Voyez ici les trois ſortes de terres, » avec leſquelles Apelle a ſurpaſſé tout » ce qui exiſtoit avant lui, & tout ce » qu'on fera jamais en peinture ». On avoit aſſigné un plus grand eſpace à toutes celles dont on s'eſt ſervi dans ces derniers tems. On me fit remarquer le bol jaune d'Arménie, avec lequel Galien a guéri cette fameuſe peſte qui avoit réſiſté à tous les remedes ; & une autre terre rouge, à laquelle Avicenne attribuoit des vertus, qu'aucun autre Médecin n'a jamais pu y reconnoître.

Les objets qui venoient enſuite, offrirent à mes regards les paillettes éclatantes qui brillent dans une maſſe groſſiere, les corps figurés qui repréſentent une colonne, un globe, un épi, &c. les ſels foſſiles, que vous prendriez pour un aſſortiment de pierres Orientales, & les ſoufres de diverſes couleurs, dont pluſieurs ont la tranſparence du rubis. J'aurois trop de choſes à dire des os d'animaux, des membres humains, des poiſſons, des fruits, des plantes, des coquillages pétrifiés, contenus dans pluſieurs armoires de ce vaſte cabinet, ainſi que d'une immenſe quantité de volumes où l'on voit, diſpoſés dans un

certain ordre, les ſimples & autres productions végétales de tous les pays, qui montrent leurs figures par leurs parties conſervées, & leurs uſages par des notes écrites de la main d'Aldrovande. Tout ce que les montagnes & les déſerts, tout ce que les lacs & les marais, tout ce que les ſables d'Afrique ou les forêts d'Arménie donnent de beau, de curieux, d'utile, ſe trouve dans ce recueil, où leur nature & leurs qualités ſont parfaitement détaillées. Croiroit-on que la vie d'un homme ait ſuffi à ramaſſer, à étudier, à arranger toutes ces richeſſes? Croiroit-on que la fortune d'un Prince ait pu faire face à la dépenſe des voyages néceſſaires pour ſe les procurer?

Si de là nous paſſons aux animaux, il n'en eſt aucun, depuis la mite juſqu'à l'éléphant, qui n'occupe, ſoit en entier, ſoit en partie, une place dans cette collection. Mais ce qui flattoit le plus ma curioſité & mon goût, c'eſt la bibliotheque même où ſe trouvent diſtribués, en deux cens volumes *in-fol.* tous les travaux du célebre Aldrovande ſur l'hiſtoire naturelle. Ce ſont des manuſcrits originaux & des deſſins coloriés de foſſiles, de plantes, d'animaux,

exécutés par les meilleurs artiſtes, ſous les yeux même de l'auteur, qui y a joint des deſcriptions détaillées, & de nouvelles obſervations.

Ulyſſe Aldrovande, Profeſſeur de philoſophie & de médecine à Bologne, naquit dans cette ville, & y mourut en 1605, à l'hôpital, privé de la vue & chargé d'années. Ses recherches & ſes longs voyages, entrepris pour la connoiſſance de la nature, avoient ruiné ſa fortune. Il payoit fort cher des artiſtes célebres qu'il avoit toujours à ſa ſuite, pour ſe procurer des figures exactes de tout ce qu'il croyoit avoir rapport à ſon ſujet, & compiloit dans les anciens & dans les modernes, tout ce qui lui paroiſſoit entrer dans ſon plan. Moralités, proverbes, deviſes, hyérogliphes, médailles, tout étoit admis ſans diſcernement & ſans choix. Il n'a eu part qu'aux ſix premiers volumes de cette immenſe compilation; quoique les autres aient été compoſés depuis ſa mort par différens auteurs, on n'a pas laiſſé de les lui attribuer, ſoit qu'on ſe fût ſervi de ſes mémoires, qu'on eût ſuivi ſa méthode, ou qu'on eût voulu leur donner plus de cours, en

les publiant ſous un nom plus célebre. On n'a rien écrit ſur l'hiſtoire naturelle, qui ne ſoit raſſemblé dans cette collection ; mais on la réduiroit à la dixieme partie, ſi on en retranchoit toutes les inutilités, toutes les choſes étrangeres au ſujet.

En viſitant les différentes ſalles de l'Inſtitut de Bologne, je m'arrêtai principalement à celle des Sages-Femmes. Dans un emplacement garni de tablettes, ſont rangés des modeles en grand de toutes les façons dont l'enfant peut ſe préſenter pour ſortir de la matrice. Il y en a où les mains de l'accoucheur ſe trouvent placées comme elles doivent l'être, & d'autres, où l'on voit des jumeaux dans diverſes poſitions. Les Sages-Femmes viennent y recevoir *gratis*, les leçons d'un Profeſſeur en chirurgie, & ne ſont admiſes à opérer, qu'après qu'elles ont fait un cours d'études à l'Inſtitut. Dans une chambre voiſine, eſt la figure d'une femme ſur un lit de couche, arrangée de maniere à y appliquer les modeles qui ſont dans la ſalle. La Sage-Femme opere, devant le Profeſſeur, les yeux bandés ; & il faut qu'elle rende compte de ſon opé-

ration. Après plusieurs essais de ce genre, si elle a donné des preuves suffisantes de son intelligence & de sa dextérité, on lui permet d'exercer son talent.

Le fondateur de cet Institut est le célebre Comte de Marsigli, également propre aux académies, aux négociations & à la guerre. Il fut cependant flétri pour avoir rendu aux François la ville de Brisack, qui ne pouvoit plus se défendre, comme on le reconnut après le jugement; mais il eut le malheur de se trouver dans des circonstances où les Souverains, pour venger leur gloire, veulent absolument un exemple. La France le justifia; & toutes les académies célebres voulurent s'honorer de son nom. On l'a vu, cet homme illustre, s'occuper en même tems de l'histoire naturelle, de la physique expérimentale, de toutes les parties des mathématiques, faire des recherches, des expériences, des observations, & manifester son goût pour les sciences par quantité de bons ouvrages, dont il a enrichi la république des lettres.

Quatorze siecles avant l'établissement de son Institut, Bologne se vantoit déjà

d'une académie célebre, fondée par Théodoſe, & augmentée par Charlemagne; mais, ſans remonter ſi haut, on ne la croit pas moins ancienne que celle de Paris. Il fut un tems où ſes écoles de droit raſſembloient, de toutes les parties de l'Europe, juſqu'à douze mille étudians. Malpighi y a enſeigné la médecine, Zannoni la botanique; & la Signora Baſſi, qui ſait la langue d'Homere, parle latin comme Cicéron, argumente à toutes thèſes d'éclat, donne tous les ans un cours de phyſique expérimentale, & a fait quatre enfans dont elle n'a pas négligé l'éducation, y occupe une chaire de philoſophie. Il y a des Profeſſeurs pour toutes les facultés, dix-neuf colleges, une bibliotheque nombreuſe, un théâtre d'anatomie, où, parmi d'excellentes ſtatues, on en voit deux qui repréſentent des hommes écorchés, qu'on regarde comme des chefs-d'œuvre. On peut venir maſqué aux démonſtrations; ce qui eſt très-commode pour les femmes qui croiroient ne pouvoir s'y montrer avec bienſéance à viſage découvert.

Ce qui caractériſe ſpécialement la

ville de Bologne, & la met de pair avec les premieres cités de l'Italie, c'eſt l'école des Carraches, & les tableaux dont elle a rempli les égliſes, les chapelles, les palais, les maiſons particulieres & les rues mêmes. Je n'en ferai point l'énumération : ce détail remplit un gros volume qui ſe débite en cette ville; je n'indiquerai que quelques morceaux qu'on ne peut ſe diſpenſer de connoître. De ce nombre eſt un Saint Pierre pleurant, peint par le Guide, dans le palais de Zampiéri. Saint Paul eſt là, qui conſole le chef des Apôtrres; & l'expreſſion eſt ſi admirable dans les deux têtes, que vous croyez à tout inſtant qu'elles vont ſe parler; la peinture ne ſauroit porter l'illuſion plus loin. Job ſur le trône, après ſes malheurs, eſt un tableau du même maître, dans l'égliſe d'une maiſon de charité, où les premiers peintres de Bologne ſe ſont plus à placer à l'envi les chefs-d'œuvre de leur art. La variété qui regne dans les airs de tête, exprime avec autant de vérité que de fineſſe, les différentes nuances de l'intérêt, que la diverſité d'âge, de rang & de ſexe peuvent mettre entre tous les perſon-

nages qui viennent offrir leurs préſens. Dans la même égliſe, le Tarini, ſurnommé l'Expreſſif, a repréſenté Saint Joſeph, que des Anges amenent aux pieds de la Vierge, pour lui demander pardon des ſoupçons haſardés qu'il a oſé concevoir ſur ſa groſſeſſe. L'air humilié du bon époux contraſte parfaitement avec le viſage ſévere de la chaſte Marie. Des voiſins & des voiſines, témoins de cette explication intéreſſante, forment un acceſſoire pris de la vie commune, & traité avec une naïveté qui ne déroge point à la dignité du ſujet principal

Parmi les ouvrages des Carraches & de leur école, dont eſt rempli le monaſtere de Saint-Michel, ſur une montagne hors de Bologne, l'idée de quelques peintures qui ornent la bibliotheque, m'a paru ingénieuſe. Vous ſavez que les livres qui traitent des mêmes matieres, ſont ordinairement indiqués par une inſcription qui diſtingue chaque faculté. Ici elle eſt déſignée par deux perſonnages qui y ont excellé, couchés ſur les deux rangs d'un fronton. Ils conferent enſemble vivement ou paiſiblement, finement ou lourde-

ment, profondément ou ſuperficiellement, ſuivant le caractere de leurs écrits, ou ſelon la matiere qu'ils indiquent. Par exemple, ſur le fronton qui domine la philoſophie ſcholaſtique, le Peintre a repréſenté le Docteur Angélique, & le Docteur ſubtil diſputant avec chaleur ſur la diſtinction des degrés métaphyſiques, & ſur l'univerſel *à parte rei*.

C'eſt dans l'égliſe de Saint-Dominique, que ſe voit ce fameux tableau du maſſacre des Innocens, peint par le Guide, dont il y a tant de deſſins & de copies répandus dans le monde. On y poſſede auſſi, dans une grande urne de marbre blanc, les reliques du fondateur des Freres Prêcheurs, qui mourut dans cette maiſon, au commencement du treizieme ſiecle. Le cloître eſt rempli d'inſcriptions & d'épitaphes de Profeſſeurs de l'univerſité, & d'Ecoliers de toutes les nations, morts dans le cours de leurs études. On voit auſſi dans l'égliſe du couvent de Sainte-Agnès, religieuſe du même Ordre, le martyre de cette Vierge, par le Dominicain, l'un des plus beaux morceaux de ce Peintre. Le viſage de la

Sainte, à l'inſtant de conſommer le ſacrifice de ſa vie, eſt d'un caractere admirable, & montre ce que peuvent produire la douleur & la confiance bien exprimées. Le choix des ajuſtemens & des coiffures eſt également ſimple & ingénieux.

Ce qu'il y a de vraiment curieux, ce qui eſt unique en Italie, c'eſt la galerie du palais de Caprara, ornée des dépouilles qui furent le partage du Général de ce nom, lorſque Sobieski obligea les Turcs de lever le ſiege de Vienne. On y voit toutes les armes à l'uſage des Orientaux, enrichies de ce que l'orfévrerie a de plus riche & de mieux travaillé. Rien n'eſt plus propre à donner une grande idée de la magnificence Ottomane, que ces trophées élégamment arrangés dans cette galerie, parmi leſquels on trouve auſſi une multitude de bijoux & d'ajuſtemens à l'uſage des femmes. Jugez, Madame, par cette portion qui échut à Caprara, de ce que durent avoir le Roi de Pologne, le Duc de Lorraine & les autres Princes & Généraux de l'armée victorieuſe. Dans le veſtibule qui précede la galerie, eſt un grand

buſte de celui qui en eſt le héros, orné de la Toiſon d'Or, & porté par un eſclave Turc courbé, qui lui ſert de piédeſtal ; imagination ingénieuſe, qui ſe rapporte également & au Général victorieux, & à la galerie qui lui ſert de trophée. Il eſt d'uſage, lorſqu'un Sénateur eſt élu chef de la magiſtrature, d'ouvrir ſon palais au peuple, que la curioſité y conduit. Dans ce cas, où la repréſentation extérieure eſt de devoir, chacun ſe fait un honneur d'étaler des meubles de prix, dans une longue ſuite d'appartemens, pour donner une grande idée de la richeſſe & de la magnificence du poſſeſſeur.

Bologne, qui exiſtoit déjà du tems des Tarquins, après avoir triomphé de tant de ſiecles, penſa périr par les guerres civiles, ſous le pontificat de Jules II, à qui elle ſe ſoumit pour ſe conſerver ; mais ſon Sénat, reſpectable par ſon antiquité, ſes mœurs & ſes lumieres, ne laiſſa au Saint-Siege que l'ombre de la ſouveraineté, juſqu'au tems du deſpote Sixte-Quint, qui la réduiſit ſous le joug du pouvoir arbitraire. Aujourd'hui un Légat *à latere* taille, tranche, intimide le Sénat.

Cependant

Cependant la ville ſe dit libre, parce qu'elle a le droit d'entretenir un Ambaſſadeur à Rome, & de ne point avoir de citadelle. Elle eſt partagée entre un peuple laborieux & une nobleſſe peu opulente, dont une partie doit ſon origine à l'ancienne anarchie, & l'autre aux conceſſions des Empereurs. Charles-Quint, qui y fut couronné par Clément VII, créa lui ſeul deux cens Chevaliers à la cérémonie de ſon ſacre. Les familles les plus connues ſont les Lambertini, les Spada, les Monti, les Malvezzi, les Marſigli, les Buon-Compagni, les Ludoviſi, dont pluſieurs ont donné à l'Egliſe des Souverains Pontifes. Cette nobleſſe, attachée à la Cour de Rome par les avantages qu'elle en retire, forme un corps nombreux, dont toute la magnificence eſt bornée à la grandeur d'un palais & au brillant d'un équipage. Les deſcendans des grands artiſtes y ſont auſſi pauvres que leurs peres. On ne trouve point ailleurs de couvens plus riches ni mieux fondés. Auſſi dit-on que ce que Rome eſt pour les Prêtres, ce pays-ci l'eſt pour les Moines : *Roma per i Preti, Bologna per i Monachi.*

Il paroît que l'on forme auſſi beaucoup de muſiciens ; car la plus grande partie des chanteurs répandus ſur tous les théâtres d'Italie, ſont Bolonois, & la plupart s'y diſtinguent par leurs talens. Tous les Dimanches, en hiver, depuis la Touſſaint juſqu'à Pâques, on donne, dans une chapelle des Peres de l'Oratoire, un concert ſpirituel deſtiné à l'inſtruction & à l'amuſement du peuple. J'aſſiſtai à un de ces oratorio, dont le ſujet étoit la converſion d'un pécheur à la vue du ſpectre de ſa femme qui lui apparoît dans l'état de damnation. Cette eſpece de drame, exécuté par deux caſtrats, étoit précédé d'un ſalut, & coupé par une exhortation morale que feſoit un Prêtre de cette maiſon.

Différentes ſortes de manufactures ont été la ſource des richeſſes & de la grandeur de cette ville, dont le principal commerce ſe feſoit en ſoierie. C'eſt elle qui a inventé la fabrique des gazes, portée enſuite dans le Piémont, par deux traîtres qu'elle a condamnés à mort, & dont on voit encore les effigies attachées à une potence. Tout l'univers connoît le ratafiat & les ſauciſſons de Bologne. Le chanvre eſt une

des plus importantes productions de ſon territoire : ce ſeroit peut-être la plus utile, ſi les habitans ſavoient en tirer parti ; mais preſque toute cette marchandiſe ſort en écru, mal préparée, & au plus vil prix ; à peine s'en ſert-on pour la fabrication de quelques mauvaiſes toiles à l'uſage du bas peuple.

On parle ici un idiome particulier ; & l'on y prononce l'Italien ordinaire d'une maniere qui le dénature. Cette mauvaiſe prononciation ſe trouve dans la bouche de tous les Docteurs des troupes Italiennes ; & le feu Pape, Benoît XIV, qui ne l'avoit point oubliée, s'en ſervoit volontiers lorſqu'il traitoit quelque affaire avec chaleur. Un jour que donnant audience à l'Ambaſſadeur de Veniſe, celui-ci l'interrompoit par de fréquentes objections, le Pontife impatienté lui demanda, avec colere, s'il avoit été quelquefois à la comédie ? « Que fait cela à l'affaire, répondit » l'Ambaſſadeur ? Cela fait, repartit le » Pape, que vous avez dû y voir, » que *quando parla il Dottore, tace il* » *Pantalone* ».

Léon X choiſit Bologne pour cette célebre entrevue, où il partagea, avec

François I, par le fameux concordat, la diſpoſition des richeſſes de l'Egliſe. Il y a eu deux concordats paſſés entre les Papes & quelques Souverains. Le premier, entre Nicolas V d'une part, Frédéric III & les Princes d'Allemagne de l'autre, s'appelle le concordat Germanique. Il confirme le Clergé Allemand dans la poſſeſſion d'élire ſes Evêques, à condition de quelques réſerves accordées aux Papes ſur certains bénéfices. Le ſecond, plus mémorable pour la nation Françoiſe, eſt celui de Bologne, dans lequel Léon X donne à François I le droit de nommer à tous les Evêchés de ſon royaume, & interdit aux égliſes cathédrales la faculté d'élire leur Paſteur. La nomination des abbayes & des prieurés électifs eſt auſſi accordée au Souverain, à condition de nommer un Religieux du même Ordre. L'uſage des commendes, ſubſiſtant alors & continué depuis, a rendu cette réſerve inutile. Léon X n'avoit pourtant pas voulu abolir les élections autoriſées par des privileges particuliers du Saint-Siege; ce point fut ſpécialement excepté; mais un bref de Clément VII,

& une bulle de Pie IV y ont dérogé dans la ſuite ; & les ſeules abbayes gouvernées par leur Général, ſe ſont maintenues dans le droit de l'élire.

Les autres articles de cette célebre convention, renferment pluſieurs réglemens ſur la création d'une place de Théologal dans chaque cathédrale, ſur le tems néceſſaire aux différens gradués pour requérir ou poſſéder les bénéfices, ſur les mois qui leur ſont réſervés, les lettres de nomination qu'ils doivent obtenir des univerſités, les cures des villes murées, les mandats apoſtoliques, & les appels qui peuvent être portés au Saint-Siege. Un dernier point très-remarquable, eſt celui qui ordonne, ſous peine de nullité, d'articuler la valeur annuelle des bénéfices dans les proviſions qui en ſont expédiées. La Cour de Rome, toujours attentive à ſe maintenir dans la jouiſſance des annates, s'eſt fait autoriſer à les percevoir, non-ſeulement par le concordat, mais encore en vertu de lettres-patentes qui la confirment dans cette poſſeſſion.

Les annates, comme vous ſavez, ſont un droit que les pourvus de béné-

fices à nomination royale, paient au Souverain Pontife lors de l'expédition de leurs bulles. Il égale le revenu d'une année, ſuivant l'évaluation, faite au tems du concordat, de la valeur de chaque bénéfice. On attribue le premier établiſſement de ce droit à Jean XXII, dont les ſucceſſeurs eurent beaucoup de peine à s'y maintenir. Le concile de Baſle le ſupprima comme ſimoniaque; mais le concordat de Bologne, en ordonnant aux pourvus d'exprimer la valeur des bénéfices, a fourni au Saint-Siege un moyen de renouveler ſes prétentions. En vain les états d'Orléans ont voulu défendre le tranſport de l'or & de l'argent en Italie, la conſtance des Papes a triomphé de tous ces obſtacles; & le paiement de ce droit ſi long-tems combattu, a enfin été irrévocablement conſervé. Quelque couleur qu'on veuille donner à une loi, dont l'exécution coûte des ſommes très-conſidérables à l'Etat, il eſt difficile d'en faire une entiere apologie; car que peut ajouter au droit de nos Rois, celui d'annates que perçoit la Cour de Rome?

Bologne étant ſous la domination Françoiſe, fut aſſiégée en 1512; par

les armées combinées dn Pape & du Roi d'Eſpagne. On commençoit alors à faire uſage des mines avec la poudre ; & ce qui ſauva la place, fut préciſément ce qui devoit la perdre ſans reſſource. On pouſſa la ſappe ſous l'endroit de la muraille où il y avoit une chapelle ; mais par un de ces jeux de la nature, que tout l'art poſſible ne viendroit pas à bout de produire, la mine fit ſauter en l'air la chapelle ſi perpendiculairement, que ſans être aucunement endommagée, elle retomba au même lieu d'où elle avoit été enlevée. Cet événement, que les aſſiégeans regarderent comme un miracle, ſuſpendit l'aſſaut qu'ils étoient prêts à donner ; & le Duc de Nemours, qui vint au ſecours de la ville avec douze mille hommes, acheva de la délivrer des ennemis.

Les Voyageurs parcourent avec intérêt les environs de Bologne, célebres par les événemens fameux dans l'hiſtoire. Une péninſule, formée par deux petites rivieres, vous montre l'endroit où Octave, Antoine & Lépide firent entr'eux le partage de l'univers. Dans cette même plaine, ſur les bords du

Panaro, un Roi des Lombards achevé de détruire la puiſſance Romaine ; & un Roi de Sardaigne, nommé Enzio, eſt fait priſonnier par les Bolonois, & condamné à périr dans une tour. Nos dernieres guerres d'Italie ont auſſi contribué à la célébrité de ce pays ; & il n'en reçoit pas moins de la part des artiſtes fameux, auxquels il ſe glorifie d'avoir donné le jour, & qui l'ont enrichi de leurs chef-d'œuvres.

Louis Carrache ne montra pas d'abord tout ce que ſon génie étoit capable de produire ; & il auroit abandonné la peinture, s'il avoit ſuivi les conſeils de ſon maître, qui ne lui croyoit aucun talent. Livré à lui même, il s'opiniâtra dans le travail, & forma dès-lors la réſolution de ne plus prendre d'autres avis que dans les ouvrages des grands Peintres. Il parcourut toutes les villes d'Italie qui poſſedent leurs chef-d'œuvres, s'attacha principalement à la maniere du Correge ; & de retour à Bologne, il s'annonça par des tableaux admirables. L'hiſtoire de Saint Benoît & celle de Sainte Cécile, qu'il peignit dans le cloître de Saint-Michel, forment une des plus belles ſuites qui

ſoient ſorties des mains de l'art. Ce fut par ſes conſeils qu'on établit dans cette ville une académie, dont il fut le chef & le modele.

Auguſtin Carrache, ſon couſin, partagea ſon eſprit entre les lettres & les arts, & ſe fixa enfin à celui du burin. Son habileté dans le deſſin lui fit ſouvent corriger ce qu'il trouvoit de défectueux dans ſes modeles; & pluſieurs Peintres, tels que le Tintoret & Paul Véroneſe, lui en ſurent gré, tandis que d'autres lui en firent un crime. Il n'abandonna pas entiérement la peinture; on voit de ſes tableaux dans pluſieurs villes d'Italie. Il ſe retira chez les Capucins de Parme, pour ſe préparer à la mort, & y fit un Saint Pierre qui pleure ſon péché. Il avoit entrepris de peindre le jugement univerſel, dont il ne reſte que l'ébauche, étant mort avant qu'il pût l'achever.

Son frere Annibal, le plus illuſtre des Carraches, ſaiſiſſoit dans l'inſtant la figure d'une perſonne, & en donnoit, avec quelques coups de crayon, la reſſemblance ſi parfaite, qu'on ne pouvoit la méconnoître. Ayant été

volé dans un grand chemin avec ſon pere, il en porta ſa plainte chez le Juge, qui fit arrêter les voleurs ſur les portraits qu'il en eſquiſſa. Il n'avoit pas moins de talent pour les caricatures, c'eſt-à-dire, pour ces portraits qu'on charge de ridicule, en conſervant néanmoins la reſſemblance. Il exiſte un livre de ſa façon, rempli de ces ſortes de deſſins, la plupart très-ingénieux & très plaiſans. Les grands morceaux de peinture de cet artiſte ſont à Rome, à Parme & à Bologne. La fameuſe galerie du palais Farneſe, chef-d'œuvre de l'art, fera paſſer ſon nom à la poſtérité la plus reculée. Elle lui coûta huit années du travail le plus aſſidu, pendant leſquelles il ne toucha que dix écus par mois, & cinq cens écus d'or quand elle fut achevée. Trompé dans le juſte eſpoir d'une récompenſe plus honorable, il en conçut tant de chagrin, que cette triſteſſe, jointe aux maladies que lui avoient laiſſées ſes débauches, l'emporta en 1609, âgé d'environ quarante-ſix ans.

On rapporte que ſon frere exaltant un jour, en ſa préſence, le beau morceau de Laocoon, crut s'appercevoir qu'An-

nibal donnoit peu d'attention à ſes diſcours. Il s'en plaignit, comme s'il n'eût pas fait aſſez de cas d'un ouvrage ſi admirable. Pendant ce tems-là, Annibal Carrache s'approcha d'une muraille, & y deſſina le Laocoon & ſes enfans, auſſi exactement que s'il les eût eus devant les yeux. S'adreſſant enſuite à ſon frere, qui ſe piquoit de poéſie, il dit en riant: « Les Poëtes peignent avec » des paroles; & les Peintres parlent » avec le pinceau ».

La conduite de ce frere, qui aimoit le faſte, & recherchoit avec empreſſement la faveur des grands, lui cauſoit un vrai déplaiſir. Le voyant un jour ſe promener avec des perſonnes de qualité, il feignit d'avoir quelque choſe à lui communiquer; & le tirant à l'écart, il lui dit: « Auguſtin, ſouvenez-vous » que vous êtes le fils d'un tailleur ». Il deſſina enſuite ſur une feuille de papier ſon pere, avec des lunettes ſur le nez, qui enfiloit une aiguille; & il envoya ce deſſin à ſon frere, qui eut peine à lui pardonner d'avoir humilié ſon orgueil. Ces deux Peintres ne pouvoient vivre enſemble ni ſéparément; la jalouſie les éloignoit l'un de l'autre;

le ſang & l'habitude les réuniſſoient.

Le Guide, éleve des Carraches, ne fut pas long-tems ſans ſe diſtinguer par ſes ouvrages. Paul V. prenoit plaiſir à le voir travailler, & le faiſoit couvrir en ſa préſence. « S'il ne me » l'eût pas ordonné, diſoit ce Peintre, » je me ſerois couvert de moi-même, » comme une choſe due à mon art ». C'eſt pour cette raiſon qu'il ne vouloit point ſervir les têtes couronnées, chez leſquelles il eût fallu travailler étant découvert. Il avoit une ſi haute idée de ſa profeſſion & de ſon talent, qu'on lui a ſouvent entendu dire, qu'il ne changeroit pas ſon pinceau contre la barrette d'un Cardinal. Comme Peintre, il étoit fier & ſuperbe, & fort jaloux qu'on lui rendît beaucoup d'honneur. Il obſervoit, en travaillant, le faſte & l'appareil d'un grand Seigneur. Il étoit habillé magnifiquement; ſes éleves rangés autour de lui, préparoient ſa palette, nétoyoient ſes pinceaux, & le ſervoient dans le plus grand ſilence. Hors de ſon attelier, il étoit modeſte, ſe livroit à la ſociété, & aimoit à s'y rendre utile. Il auroit fini ſes jours comblé de biens & d'honneurs, ſi le jeu, qui le

détournoit de ſon travail, ne lui eût enlevé tout le fruit de ſon application. Réduit à l'indigence, il ne peignoit plus que pour vivre, & peignoit mal, parce qu'il y mettoit trop peu de tems. Pourſuivi par ſes créanciers, abandonné de ſes amis, il mourut de chagrin en 1642, âgé de ſoixante-ſept ans.

Dominico Zampieri, dit le Dominiquin, mettoit tant de ſoin & de tems à ſes ouvrages, qu'on le comparoit à un bœuf qui laboure à la charrue. Annibal Carrache, qui, dans cette lenteur, pénétroit de grand talens, diſoit que ce bœuf labouroit un champ ſi fertile entre ſes mains, qu'il nourriroit un jour la peinture. Dans un de ſes tableaux, où l'Empereur Othon viſite un ſaint Abbé, on voit un jeune-homme qui ſemble s'éloigner d'un cheval fougueux; c'étoit le portrait d'une fille de Freſcati, dont il étoit amoureux. Quoique ſous un habit d'homme, avec un chapeau garni de plumes, Zampieri avoit ſi bien attrapé l'air de ſon viſage, que les parens irrités de voir leur fille ainſi peinte dans un lieu expoſé aux regards du public, la refuſerent à ce Peintre qui la recherchoit en mariage.

Le Pouſſin regardoit comme les trois chef-d'œuvres de la peinture, la transfiguration de Raphaël, la deſcente de croix de Volterre, & la communion de S. Jérôme du Dominiquin, qui ſe voit à Rome dans l'égliſe de la Charité.

Toujours livré à la réflexion, Zampieri marchoit enveloppé de ſon manteau comme un philoſophe; & s'il appercevoit des perſonnes dont les actions euſſent quelque choſe de particulier, il ne manquoit pas de les deſſiner ſur ſes tablettes. S'il avoit quelque paſſion à exprimer, il tâchoit de s'en former une vive image, & s'excitoit pour en trouver en lui-même le modele. Il rioit, pleuroit, étoit furieux ou enjoué, ſuivant les ſujets qu'il avoit à traiter. C'eſt ainſi que travaillant au martyre de Saint André, il fut ſurpris par Annibal Carrache, qui, lui trouvant un air menaçant & colere, jugea qu'il peignoit un ſoldat qui maltraitoit le Saint Apôtre. Carrache l'embraſſa & lui dit: « Ah! » mon ami, que de choſes j'apprends » de vous dans ce moment »!

On n'imagine point les chagrins & les dégoûts que le Dominiquin éprouva de la part de ſes ennemis. On prétend

que leur haine le pourſuivit juſqu'à la mort; & qu'il finit ſes jours par le poiſon à l'âge de ſoixante ans.

François l'Albane fut l'éleve du Guide, qui l'introduiſit dans l'école des Carraches. Il acheva de ſe former à Rome, & mêla l'étude de ſon art à celle des belles-lettres, qui ne contribuerent pas peu à lui donner les idées agréables & riantes, qui ſont le caractere de tous les ouvrages de cet artiſte. Il avoit épouſé une femme charmante, qui joignoit à une rare beauté l'extrême complaiſance de lui ſervir de modele pour les ſujets galans qui ont ſi ſouvent exercé ſon pinceau. Il en eut douze enfans, beaux comme leur mere, qu'il avoit autant de plaiſir à peindre, qu'elle en témoignoit elle-même à les tenir entre ſes bras dans toutes les attitudes dont il avoit beſoin. Cet avantage ſingulier, de trouver dans ſa propre famille des modeles ſi parfaits, fut cauſe, ſans doute, qu'il mit dans ſes tableaux tant de Vénus, d'Amours, de Nymphes & de Déeſſes; mais comme il n'eut qu'elle ſous les yeux, ſes têtes & ſes figures ſe reſſemblent preſque toutes. Il paſſoit ſes étés dans une maiſon de

campagne ornée de fontaines & de boſquets, où il trouvoit les ſituations riantes & les beaux ſites qui ſe voient dans ſes ouvrages, dont les ſcènes ſe paſſent dans des jardins ou dans des campagnes délicieuſes: Son imagination remplie de la lecture des Poëtes, lui a fourni des idées heureuſes & des alluſions piquantes, qui feront toujours rechercher ſes tableaux.

Je ſuis, &c.

A Bologne, ce 15 Janvier 1758.

LETTRE CCCXXXVII.

SUITE DE L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

DES arrangemens particuliers m'ont déterminé, pour me rendre à Rome, à prendre la route d'Ancone plutôt que celle de Florence. On fait assez rapidement ce chemin, sur lequel une ville se présente presque à chaque poste; & l'on voit ainsi successivement Imola, Faenza, Forli, Cesene, Rimini, la Catolica, San-Marino, Pezaro, Fano, Sinigaglia, & Ancone. Toutes ces villes, qui forment la partie la plus considérable & la plus importante de la Romagne, n'offrent cependant rien de bien intéressant à un Voyageur.

Imola a vu naître le Poëte Zappi; c'est tout ce qui peut la rendre recommandable. Zappi mêla aux épines de la jurisprudence, dont il faisoit profession comme Avocat, les fleurs de la poésie, pour laquelle il avoit beaucoup de talent. Il s'unit avec plusieurs beaux-esprits de Rome, & ils fonderent ou

renouvelerent enſemble l'académie des Arcades. Faenza, contente de l'honneur d'avoir donné le jour à Torricelli, & ſon nom à la faïance, dont elle a vu la premiere invention, n'en fabrique plus que de très-mauvaiſe. Torricelli montra beaucoup de génie pour la géométrie & pour la phyſique. Il perfectionna les lunettes d'approche, & fut le premier qui fit uſage du tuyau de verre où l'on tient le mercure ſuſpendu dans le barometre. On attendoit de nouvelles merveilles de ce grand Phyſicien, lorſque la mort l'enleva en 1647, âgé de trente-neuf ans.

Forli a été la patrie de Jean-Baptiſte Morgagni, un des plus célebres anatomiſtes de notre ſiecle. Il profeſſe préſentement cette ſcience à Padoue avec deux mille écus d'appointemens. Il a donné ſon nom à un muſcle de la luette, dont il a le premier fait la découverte. Forli fournit preſque toute l'Italie de parapluies & de toile cirée.

On s'écarte de la route pour faire une excurſion à Ravenne, capitale de la Romagne, qui ne préſente plus que le ſquelette d'une grande ville. Ses rues ſont larges, bien alignées, bien

percées; elle a des places, des fontaines; & dans la plupart des édifices sacrés, on voit encore d'augustes restes de son ancienne splendeur; les marbres les plus rares brillent dans les églises. La grande place est terminée, à ses deux extrémités, par les statues de deux Papes en regard, assis & donnant des bénédictions.

Ravenne fut le siege de l'Empire de Théodoric, Roi des Ostrogoths, soumise ensuite aux Empereurs de Constantinople, qui la gouvernoient par des exarques, puis à Charlemagne, qui en donna la souveraineté aux successeurs de Saint Pierre. Les Romains y avoient fait plusieurs grands ouvrages, dont on voit à peine quelques vestiges. Son port étoit alors un des meilleurs de la mer Adriatique, & Jules-César y tenoit une flotte pour défendre le golfe. La mer s'étant retirée à la distance de cinq milles, ce même port a disparu; & on lit sur la porte de la ville, que les vaisseaux ont fait place à la charrue : *Naves cesserunt aratro.* Ce sont les terres entraînées par les pluies & par les orages, qui ont prolongé la côte, & forcé la mer de se retirer. On voit

encore, hors des murs de Ravenne, le tombeau qu'Amalaſonte fit ériger à ſon pere Théodoric. Les François, en prenant cette ville, dégraderent ce monument pour en arracher le bronze. Les habitans indignés, jettent encore les hauts cris ſur la barbarie d'un attentat qui nous déshonore.

En face d'une des plus belles rues, s'éleve un petit temple, où repoſent les reſtes du Dante. Exilé de Florence, ſa patrie, ce Poëte mourut dans la pauvreté; & Ravenne, qui l'avoit laiſſé manquer de pain, lui conſacra un mauſolée. Le Dante fut à la fois & le pere & le plus ancien modele de la poéſie Italienne. Il fit de mauvais imitateurs; & lui-même étoit, à quelques égards, un mauvais modele. Les Italiens l'appellent Divin, mais peu de gens comprennent ſes oracles. Le tems, les alluſions fréquentes, une préciſion énergique y répandent de l'obſcurité. Il a des commentateurs; & c'eſt peut-être une raiſon de plus pour n'être pas entendu. Sa comédie de l'Enfer, du Purgatoire, du Paradis, reſſemble à celle d'Ariſtophane, qui, comme vous ſavez, attaquoit les vices des citoyens. Auſſi

mordant, auſſi ſatyrique que le Poëte Grec, les traits piquans de cette critique maligne, le firent exiler de ſon pays. Son poëme eſt ſemé d'idées grandes & agréables; c'eſt un canevas ourdi & travaillé par un enthouſiaſme extraordinaire. L'admiration qu'il inſpire a fait établir une chaire dans l'univerſité de Piſe, dont l'objet eſt de l'éclaircir par des remarques. Pour ſe reconcilier avec les manes d'un citoyen illuſtre qu'elle avoit perſécuté pendant ſa vie, Florence a demandé ſouvent, qu'il lui fût permis d'emporter les cendres de ce Poëte; mais les habitans de Ravenne n'ont pas encore ſouffert qu'il ſortît de leurs murs.

Ce que cette ville offre encore de remarquable, eſt la maiſon des Bénédictins, où ſe trouvent toutes les reſſources, tous les expédiens imaginables, ſoit pour le traitement, ſoit pour la commodité des malades. Outre une pharmacie bien aſſortie, on voit, dans ſix grandes ſalles de plein-pied, d'abord un aſſemblage complet de pieces d'anatomie, enſuite tous les inſtrumens, juſqu'ici imaginés, pour les diverſes opérations chirurgicales, avec le fil,

les aiguilles, les tentes, les bandages convenables à chaque opération; enfin, un magaſin de lits, de draps, de matelas, de ſieges, d'oreillers; le tout taillé, préparé pour faciliter les ſoins que demande chaque eſpece de maladie, avec le moins d'incommodité pour le malade, & le plus d'aiſance pour ceux qui le ſoignent. Dans les cas où les Médecins preſcrivent l'équitation, on a ſuſpendu un dragon qui prend, au moyen de différens reſſorts, tous les mouvemens du cheval. Vous auriez ri de voir le Moine, inventeur de cette machine, guindé ſur cet animal à reſſort, faire aller ſa monture au pas, au trot & au grand galop.

Sous les murs de Ravenne, on montre le lieu où ſe donna, le jour de Pâques 1512, cette bataille mémorable pour la bravoure Françoiſe, qui avoit en tête toutes les forces de l'Eſpagne & de l'Italie. Déjà Gaſton de Foix, Duc de Nemours, s'applaudiſſoit de ſa victoire, lorſqu'il apperçut un corps d'Eſpagnols qui ſe retiroit en bon ordre. Il fondit ſur eux avec un petit nombre de gens d'armes; & c'étoit-là que l'attendoit ſa malheureuſe deſtinée. Il y perdit

la vie, pour n'avoir pas voulu attendre de ſecours; mais la victoire n'en fut ni moins complette, ni moins utile dans ſes ſuites; car Ravenne, Forli, Ceſene, Rimini, Imola & tous les châteaux de la Romagne ouvrirent leurs portes aux François. Ce qui rendit cette action très-funeſte, c'eſt la multitude des braves gens qui y périrent.

De retour à Forli, je m'avançai vers Ceſene, & ſaluai le Rubicon avant que d'arriver à Rimini. Vous avez lu la Pharſale; vous ſavez que Lucain ne parle pas de ce fleuve comme d'une grande riviere; auſſi, lorſque Céſar héſite à le traverſer, ce n'eſt point la difficulté du paſſage qui l'arrête; c'eſt le décret du Sénat, qui dévoue aux Dieux infernaux, & déclare impie, ſacrilege & parricide tout Romain qui le paſſera avec des troupes. Ce n'eſt point ſans frayeur que Céſar oſe enfreindre cette loi redoutable, ſur-tout lorſqu'il croit voir & entendre ſa patrie défigurée, languiſſante, les bras nuds, les cheveux épars, lui adreſſer ces paroles: « Où vas-tu porter mes éten» dards? Si l'honneur accompagne » tes armes, connois ta mere; ref-

» pecte ſes pleurs ; & détourne ce fer » parricide que je te vois diriger contre » ſon ſein ». A ces mots entrecoupés » de ſoupirs & de plaintes, une ſe- » crette horreur s'empare du Héros ; une crainte inconnue ſuſpend ſon audace ; il s'arrête, il délibere ; mais bientôt s'accuſant de foibleſſe, il ne prend plus conſeil que de ſon courage, paſſe le fleuve, & s'écrie : le ſort en eſt jeté : *Alea jacta eſt.* On lit ſur une colonne qui s'éleve au milieu de la place de Rimini : « C'eſt ici que Jules- » Céſar, après avoir franchi le Rubi- » con pour ſe rendre maître de Rome » & du monde, harangua ſes ſoldats ». On prétend conſerver auſſi, dans la même place, la pierre ſur laquelle ce Romain fit ſa harangue.

Rimini eſt une ville ancienne, autrefois conſidérable, comme l'annoncent quelques reſtes des monumens dont les Romains l'avoient embellie. On y arrive par un pont bâti de marbre, dont l'inſcription, qui ſubſiſte encore, fait honneur de ſa conſtruction à Auguſte & à Tibere. Le tems, en dégradant les édifices de pure oſtentation, ſemble avoir reſpecté celui-

celui-ci en faveur de ſon utilité. Il n'a encore rien perdu, ni de ſa ſolidité, ni des belles proportions qui cauſoient l'admiration de Palladio. L'arc de triomphe, érigé à Auguſte après le rétabliſſement des voies Romaines qui venoient aboutir à Rimini, n'a de remarquable que ſon antiquité. Il eſt du même tems & du même marbre que le pont, mais d'une conſtruction moins belle & moins ſolide. Cette ville eut auſſi un port que le même Empereur fit revêtir avec magnificence; mais devenu inutile par la retraite de la mer, il fut démoli vers le milieu du quinzieme ſiecle, & l'on employa les matériaux à bâtir pluſieurs égliſes.

Le nom de Rimini rappelle l'idée de ce fameux concile, où l'Arianiſme triompha par la violence, & un Pape ſcandaliſa l'Egliſe par une chute. Il fut convoqué en 359 par l'ordre de l'Empereur Conſtance, qui y appela tous les Evêques d'Occident, leur fournit des voitures & des vivres, & tout ce qui étoit néceſſaire pour leur entretien; mais les Prélats des Gaules, pour ſe rendre plus indépendans du Monarque, voulurent vivre à leur propres frais.

L'aſſemblée étoit compoſée de plus de quatre cents Evêques, dont quatre-vingt étoient Ariens. Ceux-ci tenterent de ſurprendre les Catholiques par divers artifices, en repréſentant que le terme de *Conſubſtantiel* étoit inutile; qu'il valoit mieux dire que le Fils étoit ſemblable au Pere en toutes choſes, que d'introduire des mots nouveaux, qui n'étant point dans l'Ecriture, ne ſervent qu'à exciter des diviſions. Ils dreſſerent en conſéquence une confeſſion de Foi, où le mot fut ſupprimé; & l'Empereur fit défendre au concile de ſe ſéparer, juſqu'à ce que tous les Peres euſſent ſigné ce formulaire. La plupart d'entr'eux, vaincus par foibleſſe ou par ennui, céderent à la violence; & il n'y en eut que vingt, qui refuſerent de ſouſcrire; encore les trompa-t-on par d'autres artifices; & tout l'univers alors, ſelon la célebre expreſſion de Saint Jérôme, s'étonna d'être Arien.

Conſtance, qui avoit tenté vainement de faire ſigner au Pape Libere la condamnation de Saint Athanaſe, le relégua dans la Thrace. La rigueur avec laquelle on le traita dans ſon exil,

ébranla ſa conſtance ; & il ſouſcrivit enfin à la confeſſion de Foi de Rimini. L'Empereur lui permit alors de retourner à Rome, où le peuple le reçut froidement. Cet accueil le fit rentrer en lui-même ; il reconnut ſa faute, la pleura, & ſe rétracta authentiquement. Tous les Evêques qui n'étoient point à Rimini, déteſterent ce concile ; & la plupart de ceux qui avoient donné dans le piege des Ariens, proteſterent, par tout ce que l'Egliſe a de plus ſacré, qu'ils étoient toujours demeurés dans la pureté de la Foi ; qu'ils n'avoient manqué que de prudence, & qu'ils condamnoient à la fois & leur propre ſignature, & tous les blaſphêmes des Ariens.

Sur la route de Rimini à Pezaro, on rencontre la Catolica, petit village, dont l'égliſe, encore ſubſiſtante, eſt célebre par la retraite de pluſieurs Evêques, qui, indignés de ce qui ſe paſſoit au concile, proteſterent contre ſes déciſions, & ſe ſéparerent de la communion des fauteurs de l'héréſie. Cet événement eſt conſacré par une inſcription qu'on lit au-devant de l'égliſe ; & cet acte de catholicité eſt ce

qui a donné le nom au village, distant de quelques lieues de la République de Saint-Martin.

Ce petit Etat, dont le territoire se réduit presque à celui de sa capitale, située sur une montagne, contient à peine sept à huit mille habitans. Malgré son peu d'étendue, la sagesse de son gouvernement l'a toujours sauvé des révolutions qui ont bouleversé le reste de l'Italie. Si son histoire ne présente pas des actions brillantes, elle offre du moins près d'onze siecles de paix & de bonheur. On ne sait pas précisément la date de sa fondation; voici pourtant ce qu'on raconte de son origine: « Au » commencement du sixieme siecle, » un maçon de Dalmatie, nommé Ma- » rin, fut appelé pour travailler aux » réparations de Rimini. Cet ouvrage » dura trente ans; & lorsqu'il l'eut « achevé, il se retira sur le sommet » d'une montagne, pour y vivre dans » la solitude. Malgré le soin qu'il pre- » noit de cacher sa vie, ses vertus lui « attirerent des admirateurs & des » disciples. Une Princesse, à qui ap- » partenoit cette montagne, lui en » donna la propriété; Marin résolut

» d'y établir une République, dont les » loix, puiſées dans l'Evangile, forme- » roient des citoyens à l'exercice de » toutes les vertus. Il ne prétendit point » fonder un couvent de Moines céli- » bataires; il crut qu'on pouvoit être » juſte & ſaint en aimant & peuplant » ſa patrie ».

Ce peuple paroît tenir encore de ſa premiere inſtitution: il eſt pauvre, mais vertueux, & fait peu de cas des richeſſes qu'il n'eût peut-être acquiſes qu'aux dépens de ſa liberté. C'eſt dans la nation même que réſide le ſouverain pouvoir, ſous la protection du Saint-Siege. Chaque maiſon a un repréſentant, qui compoſe le Conſeil Général qu'on n'aſſemble que pour les cas extraordinaires, mais dans lequel on choiſit un particulier, pour exercer l'autorité de la Répubique. Tout s'y regle par ſcrutin; & il eſt compoſé d'autant de Plébéiens que de nobles. Il faut au moins les deux tiers des voix pour prendre une réſolution ou former un jugement. On n'eſt point admis au Conſeil avant l'âge de vingt-cinq ans, & il ne peut y avoir deux perſonnes de la même famille. Tous les deux

mois on élit deux Officiers, qui, ſous le nom de Capitaines, font les fonctions des anciens Conſuls. Un troiſieme juge les affaires civiles & criminelles, & n'eſt que trois ans en charge. Il doit être étranger, Docteur en droit, & d'une intégrité reconnue. Le Médecin, qui eſt la quatrieme perſonne de l'Etat, ne reſte pas plus long-tems en place, & ne peut être pris parmi les gens du pays : l'un & l'autre ſont entretenus aux frais de la République. Il n'eſt pas juſqu'au maître d'école, qui ne ſoit l'objet de l'attention du Gouvernement. Il eſt choiſi par le Conſeil, & jouit d'une diſtinction particuliere.

Pezaro étoit la partie la plus agréable du duché d'Urbin. Jules II démembra ce petit Etat de ſes conquêtes dans la Romagne, & l'inféoda à ſa famille, à l'extinction de laquelle il eſt revenu au Saint-Siege. Tant qu'a duré cette principauté, la Cour d'Urbin a été un des principaux ornemens de l'Italie. Un bel-eſprit, un artiſte, un cavalier, étoit ſûr de réuſſir par-tout, lorſqu'il avoit eu le bonheur de plaire à une Cour, dont l'attache étoit le ſceau des réputations en tout genre. Un goût

épuré pour les sciences & pour les arts, une connoissance réfléchie du monde, des hommes & des femmes, l'enjouement, la finesse, la bonne plaisanterie, tous les agrémens que l'esprit peut mettre dans la société, formoient le ton de cette Cour brillante, qui passoit l'hiver à Pezaro, dans un palais dont il ne reste plus que quelques débris, & l'été à la campagne. Cette ville m'a paru moins grande, mais mieux bâtie & plus peuplée que Rimini. Ses figues soutiennent leur ancienne réputation, & sont toujours les meilleures de l'Italie. On voit, dans les églises, quelques tableaux de Paul Véronese & du Guide, & dans le cabinet de M. Olivieri, un morceau de pourpre Romaine, qui, malgré deux mille ans d'antiquité, conserve encore un très-beau rouge d'écarlate.

Fano faisoit aussi partie du duché d'Urbin. Son nom lui vient de celui de *Fanum Fortunæ*, que lui donnoient les Romains, à cause d'un temple dédié à la Fortune. Plus peuplée que Pezaro, elle lui ressemble à bien des égards; mais elle a de plus qu'elle, un des

plus beaux théâtres de l'Italie pour l'opéra. Les plus petits eſpaces y ſont mis à profit, & les ſpectateurs eux-mêmes font partie du ſpectacle. Il a été conſtruit par Jacques Tarelli, qui, après avoir paſſé quelques années en France, voulut, à ſon retour, illuſtrer ſa patrie par un monument qui donnât des preuves de ſon habileté & de ſon goût. Les égliſes de Fano ſont pleines de tableaux des plus grands Maîtres de l'école de Bologne. On y voit les reſtes d'un arc de triomphe, en marbre blanc, ruiné par l'artillerie d'un Pape qui aſſiégeoit cette place. Une curioſité d'un autre genre eſt une miniature, dans la bibliotheque des Peres de l'Oratoire, où Jeſus-Chriſt, la Sainte Vierge & Saint-Jean, ſont renfermés dans un cadre formé par les quatre hiſtoires de la Paſſion, tirées des quatre Evangéliſtes. A une lieue de la ville, un Voyageur inſtruit conſidere l'endroit où Aſdrubal, frere d'Annibal, fut défait par l'armée Romaine.

On ne s'arrête à Sinigaglia, que dans le tems de la foire, auſſi fameuſe en Italie, que celle de Beaucaire l'eſt.

en France. Elle ſe tient les huit derniers jours de Juillet, & attire des étrangers de toutes les nations. Le troiſieme jour Veniſe ne manque pas d'envoyer une eſcadre à la hauteur du port, ſous prétexte de la protéger; mais en effet pour exiger un tribut, comme ſouveraine du golfe Adriatique. Un Pape conteſtant ce droit, demanda les titres de la République? Vous connoiſſez la réponſe de l'Ambaſſadeur: « Vous les trouverez au dos de la » donation de Conſtantin ». On croit que cette ville a été fondée par les Gaulois Sénonois, & que c'eſt de là qu'elle tire ſon nom.

La plupart de celles dont je viens de parler, n'ont ni manufactures ni commerce. Une bourgeoiſie oiſive & noble en compoſe preſque tous les habitans. L'intérêt des Princes de l'Europe, c'eſt-à-dire, la choſe du monde qui devroit les intéreſſer le moins, eſt leur affaire la plus importante, leur affaire unique. La place où ils ſe raſſemblent tous les ſoirs, eſt actuellement partagée entre les Autrichiens & les Pruſſiens, qui forment les deux partis dominans, & dont l'un n'em-

piete jamais ſur le terrein de l'autre. Il ſuffit de la traverſer, pour ſavoir de quel côté eſt l'avantage; cela ſe voit à l'air triomphant des vainqueurs, & à la conſternation des vaincus. Dans les actions déciſives, ces derniers ne reparoiſſent qu'au premier ſuccès qui releve leur eſpérance; & les victorieux, maîtres de toute la place, y font quelquefois éclater leur joie par des fêtes que tolere le Gouvernement. Dans toutes les villes, & juſques dans les villages d'Italie, les Puiſſances de l'Europe ont de très-chauds partiſans. Ils le ſont de pere en fils, & haiſſent de la meilleure foi du monde, les gens du parti contraire. Ces querelles remplacent celles de Religion, qui partagent les eſprits en France, en Angleterre & en Allemagne. Un Italien, partiſan des François, déteſte auſſi ſincérement les Anglois, qu'un Janſéniſte hait les Moliniſtes. En un mot, les guerres des Princes de l'Europe ſont pour ces Ultramontains, ce qu'étoient chez les Romains, les combats des gladiateurs, ils amuſent l'oiſiveté du peuple.

Je ne connois guere de voyage plus agréable que celui de la Romagne; le

long de la mer Adriatique : on va de port en port juſqu'à celui d'Ancone, un des meilleurs & des plus fréquentés de tout le golfe. En faveur de ſon commerce, toutes les Religions y ſont tolérées, pourvu qu'on ne les y exerce pas trop publiquement. De nombreux & riches magaſins, des maiſons de commerce liées d'affaires avec les principales places de l'Europe, des Comtes, des Marquis, guéris des anciens préjugés, devenus négocians & occupés de bordereaux & de factures; dans le peuple, même activité, même ardeur pour le travail; les hommes occupés au tranſport des marchandiſes, les femmes fabriquant des toiles à voiles, des enfans gagnant leur journée à tranſporter des fardeaux proportionnés à leur âge; les maçons, les matelots travaillant chacun de leur côté, les uns à conduire des pierres pour conſtruire un nouveau mole, les autres à réparer le port, à le nétoyer; vous croiriez voir les Tyriens en mouvement, occupés à rétablir la ville & le commerce de Carthage.

Ancone, que les Syracuſains fonderent en fuyant la tyrannie de Denys,

tire ſon nom du cap, promontoire ou coude où elle eſt ſituée; ils y bâtirent un temple à Vénus, aujourd'hui remplacé par la cathédrale. Du parvis de cette égliſe, on voit, à vue d'oiſeau, la mer, le port, la ville, ſes défenſes & ſes dehors rians & bien cultivés. Cette ſituation me parut reſſembler à celle de Marſeille; reſſemblance d'autant plus exacte, que les habitans ont abandonné la montagne, pour s'étendre dans le plain-pied de la marine. Devenue colonie Romaine, elle eut fort à ſe louer de Trajan, à qui elle fit élever un arc de triomphe. Deux Papes ont partagé la gloire de cet Empereur, Clément XII, en bâtiſſant un lazaret, & Benoît XIV, en conſtruiſant le môle commencé par ſon prédéceſſeur. Un marbre en face de l'arc de Trajan, conſacre la mémoire de ces deux Vicaires de Jeſus-Chriſt.

Sixte-Quint, moins propre à gouverner des Chrétiens que des Turcs, naquit dans un village de la marche d'Ancone, ſur le territoire de la ſeigneurie de Montalte, où j'eus la curioſité de me faire conduire. Les payſans du lieu ſont encore tout fiers de cette

naiſſance, & ſe plaiſent à raconter aux étrangers les principaux traits de la vie de ce Pontife. J'en ai la tête ſi remplie, que je ne puis réſiſter à l'envie de vous en entretenir. Ces détails répandront quelque variété ſur la fin de cette lettre.

Félix Peretti fut un de ces perſonnages extraordinaires, que la Providence donne quelquefois en ſpectacle, pour nous apprendre que dans les conditions les plus viles, on peut trouver des hommes capables de remplir avec gloire les premieres places du monde. Son pere, vigneron de ſon village, obligé de quitter le pays, où il étoit pourſuivi par ſes créanciers, mit ſon fils au ſervice d'un fermier, qui lui donna le ſoin de conduire ſes brebis; & comme il s'acquittoit mal de cet emploi, on le punit en lui faiſant garder les cochons.

Un jour qu'il étoit à la campagne avec ces animaux, il apperçut un Religieux de l'Ordre de Saint-François, qui ſe trouvant entre quatre chemins, ne ſavoit lequel prendre. Félix courut à lui, & non-ſeulement lui indiqua la route, mais voulut encore l'accompagner. Il laiſſa là ſes cochons, & ſe

rendit au couvent des Cordeliers d'Ascoli, où il obtint, à force de prieres & de larmes, l'habit de Freres Convers. On lui apprit à lire & à écrire; il étudia la grammaire, & montra de si heureuses dispositions, qu'on le reçut enfin au nombre des novices. Il se fit haïr, par son humeur fiere & chagrine, de ses égaux & de ses supérieurs qui le punirent souvent, & furent plusieurs fois sur le point de le chasser de l'Ordre. Le trait suivant vous donnera une idée de la violence de son caractere.

Quelques Religieux, pour l'humilier, contrefesoient le cri des cochons. Frere Félix, ennuyé de cette plaisanterie, dit tout haut, qu'il casseroit la tête au premier qui lui feroit cette insulte. Il se saisit en effet d'un gros bâton où étoient attachées les clefs de l'église. Le neveu du Provincial, peu effrayé de ces menaces, s'avisa de répéter les mêmes cris. Félix lui déchargea, sur la tête, un si furieux coup de bâton, qu'il l'étendit par terre presque mort; il en fut quitte pour quelques mois de prison.

Elevé à la prêtrise, il ne voulut plus être appelé ni Peretti, ni Félix; il prit le

nom de Montalte ; & malgré les brigues & les efforts de ſes ennemis, malgré ſa pétulance & ſon indocilité, qui devoient naturellement mettre des bornes à ſa fortune, il ſut, par ſon mérite & ſon adreſſe, franchir tous les obſtacles, & s'élever de grade en grade juſqu'au généralat de ſon Ordre.

La thiare fut toujours l'objet de ſon ambition. La premiere fois qu'il eut occaſion de ſe préſenter devant le Souverain Pontife, il dit en plaiſantant : « Je vais prendre l'air de la Papauté, » pour voir comment je m'en accom- » moderois ». Il tint pluſieurs diſcours ſemblables, qui donnerent lieu de préſumer que cet homme n'étoit pas fait pour paſſer ſa vie dans l'obſcurité d'un cloître. Il fut d'abord fait Evêque, enſuite Cardinal ; & dès qu'il ſe vit revêtu de la pourpre, il changea ſon humeur & ſa maniere de vivre. Il acheta une petite maiſon voiſine de Sainte-Marie Majeure, & vécut dans le ſilence & la retraite. Il ne ſortoit que pour aller voir les malades ; il careſſoit tout le monde, faiſoit des aumônes aux pauvres, donnoit modeſtement ſon avis dans les conſiſtoires, ſuivoit les charges

& les honneurs, penchoit dans toutes les occaſions pour le parti le plus modéré, affectoit d'être dépourvu d'eſprit & de lumieres, & s'efforçoit ſurtout de paroître ſuccomber ſous le poids de l'âge & des infirmités. Il tenoit ſon corps courbé ſur un bâton, & ſa tête appuyée ſur une épaule. Ses jambes trembloient ſous lui; il ſe montroit en public comme un ſquélette; & lorſqu'il étoit obligé de faire des viſites, il s'arrêtoit à pluſieurs repriſes ſur l'eſcalier pour prendre haleine. Quand il étoit entré dans les appartemens, il différoit de parler, comme pour avoir le tems de reſpirer, racontoit en détail toutes ſes infirmités, & feſoit de tems en tems des retraites pour ſe préparer à la mort.

Lorſque Grégoire XV mourut, pluſieurs brigues ſe formerent; Montalte paroiſſoit les favoriſer toutes, & ne tenoit à aucune. Il diſoit à chaque Cardinal, que s'il étoit cru, on n'éliroit point d'autre Pape, que celui à qui il parloit. Ce manege lui réuſſit; on le mit ſur les rangs; il le fut & fit ſemblant de l'ignorer. Lorſque les Cardinaux d'Eſt & de Médicis lui annonce-

rent que les ſuffrages pourroient bien ſe réunir en ſa faveur, il lui prit une roux à faire croire qu'il alloit rendre le dernier ſoupir. « Je n'ai pas aſſez de » force, leur dit-il, pour ſoutenir un » ſi peſant fardeau; mon peu d'expé- » rience dans les affaires me rend inca- » pable de me charger de celles de » l'Egliſe, à moins de trouver du ſe- » cours dans mes collegues; & je ne » me déterminerai jamais à monter ſur » le trône de Saint-Pierre, ſi vous ne » m'aſſurez de ne point m'abandonner » & de gouverner conjointement avec » moi ». Il tint à pluſieurs le même diſcours, & répondoit à ceux qui lui promettoient leur voix: « ſi vous me » faites Pape, vous vous placerez vous- » même ſur le Saint-Siege; nous par- » tagerons enſemble le pontificat; je » n'en aurai que le nom & le titre; & » vous en aurez l'autorité ».

Tous les Cardinaux ſe laiſſerent tromper à cette fauſſe ſimplicité; tous ſe flatterent d'avoir part au gouverne- ment, & de jouir du moins de la plus grande liberté ſous un Pontife auſſi fa- cile, auſſi complaiſant. Le Cardinal Far- neſe, entr'autres, approuvant ſon élec-

tion, disoit que Montalte n'avoit pas assez d'esprit pour faire du mal, ni assez de discernement pour faire du bien. L'élection se fit enfin; & Montalte eut le plus grand nombre des suffrages. Lorsqu'il en fut assuré, il sortit de sa place; & jetant au milieu de la salle le bâton sur lequel il s'appuyoit, il se redressa, parut d'une taille plus grande qu'à son ordinaire, & entonna le *Te Deum* d'une voix si forte, qu'il fit retentir la voûte de la chapelle. On lui demanda, suivant l'usage, s'il acceptoit le Pontificat? « Je ne saurois plus recevoir ce » que j'ai déjà, répondit-il; mais j'en » recevrois volontiers encore autant, » me sentant assez de force pour gou» verner non-seulement l'Eglise, mais » l'univers ». Il prit le nom de Sixte V, en mémoire de Sixte IV, qui, comme lui, avoit été Cordelier.

Lorsque ce Pontife sortit du conclave, le peuple accourut en foule, & demanda où étoit le Pape, ne reconnoissant pas le Cardinal de Montalte, qu'il avoit coutume de voir tomber en foiblesse dans les rues. Quelqu'un lui témoignant de l'étonnement de ce qu'il étoit auparavant si courbé: « Je cher-

» chois alors, répondit-il, les clefs » du Paradis; & pour les trouver, je » baiſſois la tête; mais depuis qu'elles » ſont entre mes mains, je ne regarde » que le ciel ».

Au premier bruit de ſon exaltation, tous les coupables de Rome & des environs ſe rendirent priſonniers, parce qu'au couronnement du Pape, l'uſage eſt de leur faire grace. Le gouverneur de la ville & le Gouverneur du château Saint-Ange, l'étant allés voir pour régler avec lui la maniere de rendre la liberté aux criminels, Sixte indigné de cette propoſition, leur dit, que loin d'accorder la grace d'aucun malfaiteur, il leur ordonnoit d'inſtruire promptement leur procès. « Je veux, ajouta-t-il, » que vous en jugiez quatre dès demain, » deux deſquels ſeront pendus, & les » deux autres décapités le jour de mon » entrée ». Ces ordres cruels jeterent la conſternation dans Rome. Les Ambaſſadeurs, les Cardinaux, les Prélats avoient tous dans les priſons, leurs amis, leurs parens, qui ne s'y étoient rendus que dans l'eſpérance certaine, en obtenant leur pardon, de n'être plus inquiétés par la juſtice. Ils ſe plaignirent

au Pape qui leur parla de maniere à leur ôter l'envie de lui faire déſormais aucune remontrance.

Le Cardinal de Médicis s'étant aviſé de lui donner quelques conſeils, Sixte l'écouta avec beaucoup de patience, & lui répondit : « Je conſens que vous » preniez, vous & vos confreres, la » qualité de Princes de l'Egliſe, mais » non pas celle de Princes de mon Etat». Le jour même de ſon élection, un Cardinal voulut redreſſer le camail du nouveau Pape, qui feſoit quelques plis ſur ſon épaule ; Sixte voyant qu'on l'approchoit avec trop de liberté, dit fierement : « Il ne faut pas en uſer ſi familiérement avec un Souverain Pontife». Pendant une maladie qu'il eſſuya, il ſe trouva un jour ſi foible, qu'il perdit l'uſage de la parole. Son Médecin le toucha au bout du nez, pour voir s'il lui reſtoit encore quelque chaleur. Sixte ſe réveilla comme s'il eût été effrayé de quelque fâcheuſe viſion ; & regardant ſon Médecin en face, il lui dit : « Eh ! quoi, vous avez la hardieſſe » de toucher au nez du Saint Pere » ? Le Comte d'Olivarès, Ambaſſadeur d'Eſpagne, feſant à ce Pontife quelques re-

préſentations de la part de ſon maître, parla avec beaucoup de chaleur, & termina ſon diſcours par ces paroles: » Votre Sainteté ne me répond rien; » & je ne puis deviner ce qu'elle penſe. » Je penſe, répondit le Pape en colere, » à vous faire jeter par les fenêtres, » pour vous apprendre avec quel reſ- » pect vous devez parler au Chef de l'E- » gliſe ». Un Envoyé du Duc de Ferrare ne pouvant obtenir audience, déclara qu'il reſteroit dans l'anti-chambre, juſqu'à ce qu'on lui eût accordé ce qu'il demandoit. Le Pontife irrité, lui envoya dire, que s'il ne ſortoit de Rome en deux jours, on l'en chaſſeroit honteuſement monté ſur un âne, comme un voleur condamné au fouet.

Sixte, qui ſoutenoit ſon rang avec tant de fierté, n'avoit cependant pas ce ſot orgueil qui eſt le partage des ames communes. Il étoit le premier à plaiſanter ſur la baſſeſſe de ſa naiſſance. « La » maiſon de mon pere, diſoit-il, eſt à » demi découverte. Les murailles n'en » ſont faites que de vieilles nattes rom- » pues; en ſorte que le ſoleil y entre » de tous côtés; je puis donc me vanter » qu'elle eſt une des plus éclatantes de

» l'Europe ». Un Cordelier de la principauté de Tarente, nommé Pereiti, demanda au Saint Pere, que ſa famille eût l'honneur d'être alliée à la ſienne. « J'y » conſens, répondit le Pape, pourvu » que nous obſervions quelque pro» portion entre ma naiſſance & la vô» tre. Dites-moi d'abord, quelle eſt » votre origine? Ma maiſon, reprit le » Moine, eſt, graces à Dieu, l'une des » plus riches & des plus anciennes du » royaume de Naples. Tant pis, répliqua le Pontife; nous ſommes trop » éloignés l'un de l'autre; & je ne puis » conſentir à ce que vous deſirez, à » moins que vous ne quittiez votre » habit, & que vous n'alliez garder les » cochons à la campagne; ce n'eſt qu'à » cette condition que nous pouvons » devenir parens ».

Vous avez vu que les premiers jours du pontificat de Sixte-Quint furent marqués par l'horreur des ſupplices. Le ſang ruiſſeloit de toutes parts; on ne voyoit que des hommes décapités, pendus, fouettés, envoyés aux galeres, des têtes, des bras attachés à des poteaux dans les rues, des Sbires traînant des malheureux dans des cachots.

On n'entendoit que les gémiſſemens des peres, des meres, des freres, des ſœurs qui pleuroient le ſupplice de quelque parent coupable ; tout retentiſſoit des clameurs des héraults publics, qui crioient des ſentences de mort. Sixte fit examiner de nouveau tous les procès terminés depuis dix ans ; les Magiſtrats & les parties qui ſe croyoient en ſûreté, furent recherchés & punis pour des fautes que le tems & des jugemens ſolomnels avoient abolies.

Un jeune-homme, neveu d'un Chanoine ami du Souverain Pontife, avoit anciennement enlevé une fille, avec laquelle il s'étoit marié depuis, du conſentement des deux familles. Ce malheureux fut pourſuivi & pendu par ordre du Pape, malgré les prieres des parens ; & le Juge, pour ne l'avoir pas condamné, ſubit la peine du fouet. Un autre, pour avoir embraſſé publiquement une fille qu'il épouſa peu de jours après, fut envoyé aux galeres. L'épouſe & ſa famille coururent ſe jeter aux pieds du Saint Pere, pour obtenir la grace d'une faute réparée par le mariage. « Vous êtes ſatisfaits, » répondit le Pape ; mais la juſtice ne

» l'eſt pas ». Un troiſieme enfin, qui n'avoit pas ſeize ans, fut exécuté à mort, pour avoir fait quelque réſiſtance à des Sbires. Toute la ville eut pitié de ſon ſort: les Ambaſſadeurs & les Cardinaux intercéderent pour lui inutilement. Les Juges même eurent beau repréſenter, que la loi ne permettoit pas de faire mourir un coupable ſi jeune, l'inflexible Pontife leur répondit froidement, qu'il donnoit dix de ſes années au criminel, pour le rendre ſujet à la loi.

Un citoyen de Rome, qui ſollicitoit depuis vingt ans la déciſion d'un procès, alla ſe plaindre des délais éternels qu'on lui feſoit eſſuyer. Le Pape manda le Procureur, & lui ordonna de terminer en trois jours l'affaire de ſon client. Elle fut jugée le lendemain matin, & le Procureur pendu l'après-midi.

Il ne tint pas à ce ſévere Pontife, que Ranuſe Farneſe, fils du Duc de Parme, & neveu du Cardinal de ce nom, ne ſubît le même ſort, pour avoir ſeulement paru armé à l'audience de ſa Sainteté. Sixte, qui avoit défendu, ſous peine de la vie, qu'on portât des armes dans Rome, le fit arrêter

arrêter & conduire au château Saint-Ange. Cette affaire fit beaucoup de bruit ; & les plus grands Seigneurs s'employerent pour l'élargiſſement du jeune Prince. Le Pape envoya ſur-le-champ ordre au Gouverneur de le faire exécuter, & donna cependant un billet au Cardinal Farneſe, par lequel il enjoignoit à ce même Gouverneur, de mettre en liberté le priſonnier à une certaine heure, ne doutant pas qu'on ne lui eût déjà coupé la tête ; mais le Cardinal alla lui-même dans le moment délivrer ſon neveu, & prit la fuite avec lui. Sans cette active précaution, Sixte ſe rendoit coupable de la mort du fils d'un Souverain. Ayant appris que la Reine d'Agleterre venoit de faire trancher la tête à Marie d'Ecoſſe, il s'écria avec une ſorte d'enthouſiaſme : » Heureuſe femme, qui a goûté le » plaiſir de faire ſauter une tête cou» ronnée » !

Un Poëte, nommé Matere, avoit fait des vers, dans leſquels une Dame Romaine ſe trouvoit inſultée. L'auteur, pour ſe juſtifier, allégua la néceſſité de la rime ; le mot de Fontana, qui finiſſoit un de ſes vers, l'avoit

obligé, disoit il, de terminer le suivant par Putana, sans avoir eu dessein d'insulter cette femme, mais seulement pour donner plus d'harmonie à sa piece. Alors le Pape, usant à son tour du privilege de la rime, lui répondit: » Vous méritez, Seigneur Matere, de » ramer dans une Galere »; & cette sentence fut exécutée.

Sixte-Quint ayant établi à Rome, la peine de mort pour le crime d'adultere, fit couper la tête à plusieurs gentilshommes des plus grandes Maisons d'Italie. Un Napolitain vivoit publiquement avec la femme de son homme d'affaires, sans que le mari s'en formalisât. Les Juges ne crurent pas qu'un étranger, qui n'étoit que pour peu de tems dans cette ville, logé dans une auberge, & protégé par le droit des gens, dût être aussi séverement traité qu'un sujet du Saint-Siege. Sixte irrité de cette indulgence, leur dit: « Que » l'on pende l'adultere, la femme & le » mari avec des cordes faites à Naples, » pour guérir vos scrupules sur leur » prétendue indépendance de ma ju» risdiction ».

Un gentilhomme Espagnol ayant

reçu dans l'égliſe un coup de halle-barde d'un Suiſſe, s'en vengea en le frappant ſi rudement avec un bâton de Pélerin, que le Suiſſe en mourut. Le Pape fit dire au Gouverneur qu'il vouloit que le gentilhomme fût exécuté avant que Sa Sainteté, qui devoit dîner de bonne heure, ſe mît à table. L'Ambaſſadeur d'Eſpagne & quatre Cardinaux allerent la ſupplier, non d'accorder la vie au meurtrier, mais de permettre qu'on lui tranchât la tête, parce qu'il étoit gentilhomme. « Il ſera pendu, » répondit le Pontife; je veux bien cependant adoucir la honte de ſa famille, en faiſant au coupable l'honneur » d'aſſiſter à ſon ſupplice ». En effet, il fit planter la potence devant ſa fenêtre, & s'y tint juſqu'après l'exécution. Puis ſe tournant vers ſes domeſtiques: « Qu'on m'apporte à manger, leur dit-» il; cette juſtice vient encore d'augmenter mon appétit ». On vit le lendemain Paſquin, avec un baſſin rempli de chaînes, de haches, de potences, de cordes & de roues, répondant à Maſforio qui lui demandoit où il alloit: « Je porte un ragoût pour réveiller » l'appétit du Saint Pere ». Paſquin &

ce Marforio ſont deux ſtatues mutilées, que les Romains mécontens chargeoient ſouvent d'inſcriptions injurieuſes au gouvernement.

Dans une autre occaſion, on vit Paſquin en chemiſe ſale, répondant à Marforio qui lui demandoit la raiſon de ſa mal-propreté: « C'eſt que ma » blanchiſſeuſe eſt devenue Princeſſe », par allufion à la Signora Camilla, ſœur du Pape, qui effectivement avoit été blanchiſſeuſe. Sixte, pour découvrir l'auteur de cette inſulte, fit publier, à ſon de trompe, qu'il engageoit ſa parole de Vicaire de Jeſus-Chriſt, de faire grace de la vie, & préſent de deux mille piſtoles à celui qui avoit affiché cette paſquinade. L'imprudent auteur donna dans le piege, & oſa ſe préſenter au Pontife, qui réellement lui accorda la vie & lui donna les deux mille piſtoles, mais il lui fit couper les mains & la langue.

Le nom de Paſquin, que portoit une de ces ſtatues, étoit celui d'un tailleur, homme plaiſant & cauſtique, frondeur d'habitude & grand nouvelliſte, chez lequel s'aſſembloient tous les gens de ce caractere. Dans le voiſinage de ſa

maiſon étoit une autre ſtatue, connue ſous le nom de Marforio, autour de laquelle, comme je l'ai dit, on affichoit des placards ſatyriques, qui ſe répondoient réciproquement. Cet uſage, qui a duré aſſez long-tems, ne ſubſiſte plus. Marforio a été transféré au Capitole; & Paſquin ne ſert actuellement qu'à donner ſon nom au lieu où il eſt placé. Les dialogues de ces deux hardis ſatyriques ſont interrompus, mais la ſatyre ne l'eſt pas; on affiche les placards à la porte des gens qu'on veut inſulter.

Sixte-Quint avoit fait venir à Rome douze bourreaux de différentes nations, afin que chaque malfaiteur eût la conſolation de périr par la main d'un exécuteur de ſon pays. Ces bourreaux ſe promenoient par la ville, deux à deux une fois la ſemaine, avec des cordes & des haches ſur les épaules. Des Prêtres & des Moines, diſtribués dans les Cours étrangeres, dans l'Etat Eccléſiaſtique, & ſur-tout à Rome, lui ſervoient d'eſpions ſans ſe connoître, & lui écrivoient directement, chacun avec un chiffre particulier. Un mari, qui n'alloit pas ſe plaindre des débauches de ſa femme, étoit puni de mort. Sui-

vant les maximes de ce Pontife redoutable, deux choſes ſont abſolument néceſſaires pour maintenir le peuple dans l'obéiſſance, le pain & le fer. Il avoit inſpiré tant de frayeur à la populace, que lorſqu'il ſortoit, les paſſans prenoient la fuite, & s'éloignoient de ſon chemin. Les meres & les nourrices, pour intimider les enfans, les menaçoient du Pape Sixte.

Il eut cependant de grandes qualités, & ſe fit reſpecter, craindre & rechercher de tous les Princes de l'Europe. La ſuperbe Eliſabeth avoit la plus grande idée de ſon génie & de ſon adminiſtration. Il ſe conduiſit avec autant de ſageſſe que de politique dans les affaires de la Ligue; purgea ſes Etats de bandits qui exerçoient impunément leurs brigandages juſques dans les villes; embellit Rome de fontaines & d'édifices ſuperbes; rétablit pluſieurs monumens antiques; forma une milice réglée de vingt-deux mille hommes; fonda un hôpital de cinquante mille livres de rente; inſtitua pluſieurs colleges & forma la bibliotheque du Vatican. Le magnifique dôme de Saint-Pierre eſt encore un monument de ſon

pontificat; enfin, ſi l'on fait abſtraction de la hauteur & de la cruauté de ſon caractere, on convindra que Sixte-Quint eſt un des plus grands Pontifes qui aient occupé le trône du Chriſtianiſme.

Je ſuis, &c.

A Aneone, ce 25 Janvier 1758.

LETTRE CCCXXXVIII.

SUITE DE L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

LA ville de Lorette, à deux poſtes d'Ancone, eſt célebre par un pélerinage renommé dans toute l'Europe Chrétienne, & curieuſe par le tréſor & les richeſſes immenſes que renferme ſon égliſe. Ce tréſor eſt effectivement une choſe étonnante; mais dont la vue éblouit plus qu'elle n'intéreſſe. Deux cents lampes d'argent, vingt-deux lampes d'or, une énorme quantité de vaſes ſacrés, de reliquaires, d'*ex-voto*, également riches par la matiere & par le travail; tout cela eſt effacé par les perles, les émeraudes, les topaſes, les rubis, les diamans. Une ſeule robe de la Vierge, & elle en change ſouvent, eſt eſtimée quarante mille ducats; c'eſt un préſent d'Iſabelle, Infante d'Eſpagne. Preſque tous les Princes Chrétiens, & nombre de riches particuliers ont fait leurs dons de ſiecles en ſiecles. On y voit ceux de notre Henri III, qui pro-

diguoit en dévotions & en débauches le bien de ſon peuple ; le collier de la Toiſon d'Or de Philippe IV, plus merveilleux encore par l'art de l'ouvrier, que par la quantité de pierreries dont il eſt couvert ; deux couronnes d'or, enrichies de diamans, qu'envoya la veuve de Louis XIII, dans le tems qu'elle s'emparoit, à Paris, des rentes de l'hôtel-de-ville ; une autre donnée par Chriſtine de Suede, qui abdiquant un royaume où elle pouvoit faire tant d'heureux, voyageoit à Lorette avec ſi peu de dévotion. Ajoutez à toutes ces richeſſes, des ſommes conſidérables en argent monnoyé, qu'augmentent encore tous les ans les charités des fideles.

Vous demandez ſi un pareil tréſor n'a point tenté l'avidité de quelques forbans, ou ſi les Papes & leurs neveux n'y ont jamais mis la main ? Je réponds que les premiers ont fait diverſes tentatives qui n'ont pas réuſſi ; & que ſi, dans des circonſtances où ils n'avoient point d'autre reſſource, les Souverains Pontifes en ont tiré quelques ſecours, ils ont été très-exacts à les reſtituer. Ce tréſor ſeroit hors d'inſulte, s'il n'étoit compoſé que d'offran-

des ſemblables à celle de Juſte Lipſe, qui conſacra ſa plume à Notre-Dame de Lorette ; exemple qu'ont ſuivi de pauvres Poëtes, qui n'ont pu lui offrir que de pauvres plumes.

La ville de Lorette doit ſon origine à la Maiſon dans laquelle on prétend que l'Ange Gabriel vint annoncer à Marie le myſtère de ſa maternité, & où fut élevé le Sauveur du monde. Si vous demandez comment cette maiſon a été transférée à Lorette, la légende vous répond, que la Galilée s'étant rendue indigne, par ſon attachement à la loi de Mahomet, de poſſéder ce précieux tréſor, les Anges le tranſporterent en Dalmatie ; mais le pays ne méritant pas cette faveur, ils reprirent ce ſaint dépôt ; lui firent paſſer le golfe Adriatique, & le placerent enfin dans l'endroit qu'il occupe irrévocablement près d'un bois, qui appartenoit à une dame nommée Lorette ; il n'en faut pas demander davantage.

On commença par bâtir une égliſe, dont la ſainte maiſon occupe le centre, mais qui ne répond ni par ſa beauté, ni par ſa grandeur, aux tréſors dont elle eſt dotée. Un encaiſſement de mar-

bre blanc, où ſont entaſſées toutes les richeſſes de la ſculpture, enveloppe le bâtiment antique. Les bas-reliefs dont il eſt revêtu, repréſentent les myſteres de la Vierge; les plus célebres artiſtes y ont travaillé en concurrence, & ont épuiſé à l'envi toutes les reſſources de leur art. Les ornemens de ce morceau ſuffiroient ſeuls pour la décoration de deux égliſes. Celle-ci n'a pas toujours eu la célébrité dont elle jouit depuis deux ſiecles. Jules II la mit en vogue par un vœu qu'il fit au ſiege de la Mirandole, par les indulgences qu'il y attacha, par les établiſſemens qu'il y inſtitua, & par les augmentations qu'y firent ſes ſucceſſeurs.

Toutes ces circonſtances donnerent une nouvelle impulſion au concours des Fideles: point d'égliſe dans le monde chrétien, plus fréquentée, plus fêtée que celle-ci. On y prie, on y adminiſtre les Sacremens, on y chante à toute heure. Du point où l'on commence à l'appercevoir, les pélerins tombent à genoux, & achevent ainſi le reſte du chemin; une de leurs grandes dévotions eſt de faire, dans cette attitude, le tour de la maiſon ſainte, & de

multiplier cet exercice en raiſon de leur piété ou de leurs forces. Ce pélerinage ſingulier eſt accompagné de battemens de poitrine, d'élans, de ſoupirs, & de ces larmes abondantes qui ne coûtent rien aux Italiens. Le pavé ſur lequel on ſe traîne ainſi, quoique de marbre, eſt ſillonné de plus d'un pouce de profondeur, par le frottement continuel des pieds & des genoux. Le concours eſt ſi prodigieux, qu'on eſt ſouvent obligé d'en renouveler le marbre. Les vrais dévots, ceux qui font le voyage à pied, entrent par troupes dans la ville. Ils commencent à la porte les litanies de la Vierge, qu'ils chantent à deux chœurs, traverſent les rues avec ordre, vont droit à l'égliſe dont ils baiſent les murs, y font leurs dévotions, & ſe retirent le viſage tourné du côté du ſaint lieu. Ils continuent à marcher ainſi à reculons juſqu'à l'extrémité de la place. Alors ils ſe mettent à genoux, ſaluent dévotement la maiſon ſainte, & ſortent de la ville dans le même ordre qu'ils y ſont venus.

Ce pélerinage, objet de dévotion pour les uns, de curioſité pour les autres, eſt une partie de plaiſir pour les

dames Italiennes, qui ſe ſervent de ce prétexte pour ſe délivrer, pendant quelques jours, de la contrainte où les retiennent des parens ſéveres ou des maris jaloux. On rencontre aſſez fréquemment dans les villes voiſines, de jolies femmes en habit de pélerines très-galant, accompagnées d'un écuyer de bonne mine, vêtu de même, demandant l'aumône de porte en porte, & diſtribuant aux pauvres l'argent qu'on leur donne. Le peuple en eſt édifié; les maris n'en prennent aucun ombrage; & l'on paſſeroit pour un impie, ſi l'on imaginoit qu'une œuvre ſi ſainte pût ſervir de manteau à quelque galant arrangement.

Je ne puis vous rendre un compte bien exact de l'intérieur de la chambre où Gabriel apparut à la Vierge. On y eſt ébloui par l'or & les pierreries; on y eſt étouffé par la vapeur des bougies & des cierges; on y eſt écraſé par la foule empreſſée de jouir du ſpectacle de ce lieu célebre. On y montre la fenêtre par où entra l'Envoyé du Seigneur, lorſqu'il vint annoncer à Marie le myſtere qui devoit la rendre mere. L'édifice eſt un quarré long d'environ

trente pieds, large de quinze, haut de dix-huit, voûté, & bâti de pierres mêlées de briques. On lit ſur la porte une excommunication contre ceux qui y entrent avec des armes.

Parmi les ornemens qui décorent ce lieu vénérable, les François doivent y remarquer un Ange d'argent, tenant la figure d'un enfant d'or maſſif, avec une légende latine, qui ſignifie « que la » France préſente à la Vierge le Dau- » phin qu'elle a reçu d'elle ». Ce Dauphin a été depuis Louis XIV.

Dans le mur, à main droite, eſt pratiquée une petite armoire, où l'on conſerve quelque vaiſſelle de terre, qui a ſervi à la Sainte-Famille. On y fait voir ſur-tout une écuelle caſſée en pluſieurs endroits, & couverte d'un même émail que la faïence ordinaire : point de pélerin qui n'y promene ſon chapelet ; point de malade qui ne demande à y boire. Ce petit meuble, anciennement à l'uſage de la Sainte Vierge, eſt enchaſſé dans un vaſe de la plus grande richeſſe.

La Mere de Dieu, tenant Jeſus-Chriſt ſur ſes genoux, ouvrage de l'immortel Raphaël, eſt, de tous les tableaux de cette égliſe, celui où mes

regards ſe ſont arrêtés avec le plus d'admiration. On perd l'idée du Peintre par la puiſſance de l'objet. Ce n'eſt plus une ſimple repréſentation ; elle inſpire les mêmes ſentimens que feroit la réalité. Il y a, dans les traits de la Vierge, quelque choſe de plus qu'humain ; & l'Enfant Jeſus, quoique dans l'attitude innocente de laiſſer aller ſes jambes & ſes bras, annonce la Divinité dans toutes les parties de ſon corps. Quand on le conſidéreroit ſeul & hors du tableau, on le reconnoîtroit pour le Sauveur du monde, à la ſeule expreſſion de ſon viſage.

Les Carmes deſſervirent cette chapelle, tant qu'elle ne fut connue & révérée que par les peuples du voiſinage ; mais la dévotion s'étant accrue, & l'égliſe ayant acquis plus de célébrité, le fondateur des Jéſuites alla lui-même y établir quatorze de ſes diſciples. Jules III pourvut à leur logement & à leur ſubſiſtance. A ces quatorze Jéſuites, Paul IV en ajouta ſix autres, & abandonna à cette communauté le palais pontifical bâti par ſes prédéceſſeurs.

La ſtatue de Sixte V, de grandeur plus que naturelle, bien exécutée en bronze,

décore le parvis de ce temple ; & les portes du même métal, chargées de bas-reliefs qui repréſentent l'hiſtoire de l'Ancien Teſtament, ſont en partie effacées par les baiſers continuels des pélerins. Ainſi en uſoient les anciens à l'égard de leurs Dieux ; témoin ce que dit Cicéron de cette ſtatue d'Hercule, dont la bouche & le menton étoient uſés par les baiſers de ſes adorateurs.

Un des côtés de l'égliſe eſt occupé par les confeſſionnaux des Jéſuites pénitenciers. Il y en a pour chaque langue indiquée par une étiquette. Ces Peres y paſſent la matinée en faction, ayant chacun à la porte de leur guérite une grande baguette, dont ils frappent la tête de ceux qui, n'ayant point de péchés mortels ſur la conſcience, expient les véniels en ſe préſentant à genoux à la portée de la baguette.

Le commerce de Lorette eſt comme celui de toutes les villes fréquentées par des pélerins ; commerce de conſommation en denrées ; commerce de débit en Madones, en chapelets, en médailles. Les habitans ſont preſque tous marchands de Roſaires, tailleurs

ou cordonniers, pour réparer l'énorme dévaſtation d'habits & de ſouliers, que le voyage & ces longues proceſſions où l'on ſe traîne à genoux ſur un pavé de marbre, mettent en lambeaux. Les Papes n'ont rien épargné pour l'agrément & l'utilité de cette ville, qui doit ſon exiſtence à la Religion & à leurs ſoins. Son territoire, juſqu'à la mer, eſt preſque par-tout couvert de maiſons de campagne & de jardins qui forment le tableau le plus riant.

Le pays eſt à-peu-près le même juſqu'à Macerata, ancienne capitale de la marche d'Ancone, le ſiege d'un Evêque, la réſidence du Légat, de la nobleſſe, de la chancellerie, & d'une Cour de juſtice. Au premier coup-d'œil, cette ville me parut d'autant plus peuplée, que j'y arrivai comme finiſſoit une courſe de chevaux, c'eſt-à-dire, une des grandes fêtes, & le ſeul ſpectacle qu'aient aujourd'hui la plupart des villes d'Italie. Les Prêtres & les Moines faiſoient partie de cette foule, que je ſuivis juſques ſur la place toute garnie de bateleurs. Un de ces charlatans vendoit de petites Vierges

enchaſſées ſous verre ; &, pour en faciliter le débit, racontoit mille hiſtoires, où ſa Madone, qui n'étoit pas celle de Lorette, avoit ſignalé ſa protection. Il avoit pour interlocuteur un vieux ſinge, qui, interrogé ſur la vérité de ces récits, répondoit par une grimace. Le bateleur ne manquoit jamais de mêler à ſa narration de fréquens éloges des Prêtres & des Moines, de leur zele pour le ſalut des ames, de leur auſtérité, de leur ſollicitude pour le maintien de la paix dans les villes & dans les familles ; éloges qui ſervent de paſſe-port aux abſurdités que ſe permettent ces Saltinbanques.

La poſte ſuivante conduit à Tolentin, patrie de S. Nicolas, Moine Auguſtin, dont on conſerve les reliques & le portrait dans une égliſe de ſon Ordre & de ſon nom, avec une inſcription qui apprend que cette effigie parut couverte d'une ſueur extraordinaire à la mort d'un Pape Eugene. On ne trouve rien de remarquable juſqu'à Foligno, renommé par ſes pâturages, d'où Virgile nous apprend que les Romains tiroient leurs victimes d'élite pour les ſacrifices. Parmi pluſieurs

corps ſaints que poſſede ſa cathédrale, on montre celui d'une Vierge, dont aucune mere ne voudroit donner le nom à ſa fille. Sainte Meſſaline.

La ville de Perouſe a des palais, des égliſes & des tableaux qui attirent les voyageurs. Le lac qui porte ſon nom, connu autrefois ſous celui de Traſimene, eſt célebre par la bataille qu'Annibal gagna contre les Romains. Ce Général, qui les avoit déjà vaincus deux fois en Italie, mouroit d'impatience de ſe meſurer encore avec eux. De nouveaux Conſuls venoient d'être mis à la tête de l'armée. Flaminius lui étoit oppoſé; Annibal le provoqua, le brava au point que le Conſul ſe croyant inſulté, marcha droit aux Africains. Il ſe tenoit ſi aſſuré de la victoire, qu'il ne craignoit point de ſe faire ſuivre par une vile populace, portant les fers qu'il deſtinoit aux vaincus. Cette folle préſomption & un brouillard épais lui déroboient la vue des troupes qui dominoient ſur des hauteurs. Il s'y engage; & lorſque le Général ennemi juge qu'il ne pourra plus ſe retirer, il l'attaque en tête, en queue & en flanc. Quinze mille Ro-

mains reſtent ſur la place, parmi leſquels ſe trouve Flaminius lui-même. Rome n'étoit pas accoutumée à tant de défaites conſécutives ; elles lui paroiſſent une calamité qui exige les derniers remedes. On crée un dictateur ; & ce dictateur eſt Fabius, homme auſſi ſage que Flaminius avoit été préſomptueux. Sa lenteur ſauve la République : *Cunctando reſtituit rem.*

Le duché de Spolette préſente d'autres objets de curioſité : d'abord ſa capitale, dont les habitans réſiſterent les premiers au Général Carthaginois, & l'obligerent de ſe retirer avec perte, comme le prouvent deux inſcriptions gravées ſur les principales portes. Aux deux côtés, en dehors de la cathédrale, on a conſervé deux tribunes, où on liſoit l'Épître & l'Evangile au peuple aſſemblé dans la place ; monument ſingulier d'antiquité eccléſiaſtique. Il eſt, hors de la ville, un aqueduc d'une conſtruction hardie & d'une élévation prodigieuſe, qui remonte au moins au ſiecle de Théodoric. Plus loin, eſt une montagne anciennement peuplée par une troupe d'Anachorettes, & où l'on voit encore douze habitations

pour autant de particuliers laïques qui vivent chacun chez eux, avec leurs domestiques, dans le célibat. Quand une de ces maisons est vacante, il faut le consentement des onze autres pour l'occuper. On les appelle les Hermites de Spolette : ils élisent entr'eux un Supérieur sous le nom de Prévôt. Ce sont ordinairement des gentilshommes qui ayant un revenu honnête, vont le manger dans la solitude. Ils ont, dans les marchés, le privilege de se pourvoir, avant les bourgeois, des denrées qui leur sont nécessaires. Ces habitations placées à différentes hauteurs, accompagnées de plantations & de jardins, forment de loin un coup-d'œil agréable.

Deux fondateurs de deux Ordres fameux, l'un par ses richesses, l'autre par sa pauvreté, ont pris naissance dans le duché de Spolette ; Saint Benoît à Norcia ; Saint François à Assise ; le premier, au cinquieme ; le second, au douzieme siecle. Benoît renonce de bonne heure aux avantages de sa naissance, pour se consacrer à Dieu dans la retraite. A dix-sept ans il se retire dans une caverne, où il médite les premiers statuts de son Ordre ; changeant ensuite

un temple d'Apollon en un oratoire, il en fait le berceau de ſon inſtitut. On dit que Totila voulut le voir ; qu'il lui fit propoſer une Couronne, ſans doute pour l'éprouver ; mais que le Saint ſoupçonnant le piege, refuſa ces offres inſidieuſes ; & le barbare finit par l'admirer. François d'Aſſiſe, créateur d'un autre Ordre, s'appliqua d'abord au commerce. Il y renonça pour ſuivre & prêcher la pauvreté évangélique. Il eut des diſciples, dont il forma des Religieux qui, bien que d'habits, de mœurs & de genre de vie différens, ſe prétendent tous ſes imitateurs.

Quoique ſoumiſe au Pape, la ville de Norcia forme une eſpece de République ; ſes habitans ont le privilege de choiſir leurs Magiſtrats, & n'obéiſſent qu'aux loix qu'ils font eux-mêmes. Une des principales, c'eſt que tout homme qui ſait lire & écrire, ne peut poſſéder aucune charge ; ils ſont perſuadés que les Lettres ſont dangereuſes dans un Etat. Si le ſavant diſcours de Jean-Jacques Rouſſeau eût été prononcé dans ce Sénat d'ignorans, quels applaudiſſemens n'y auroit-il pas reçus ! Reſte

à savoir si l'on est plus vertueux à Norcia qu'ailleurs.

Le couvent des Cordeliers d'Assise est le chef-lieu de l'Ordre Séraphique, dont l'église possede le corps de son fondateur. Celle des Récolets est bâtie dans l'emplacement qu'occupoit la maison où il est né, & la portioncule, qui n'étoit d'abord qu'une petite chapelle dédiée à la Vierge, est le couvent où il est mort.

A quelques lieues de Spolette, en suivant la route de Rome, on rencontre la fameuse cascade de Terni, l'un des plus beaux spectacles que la nature offre en Europe. La hauteur prodigieuse de la chute, la force & l'abondance de l'eau, la pluie éternelle qui jaillit du gouffre, cent Iris qui se régénerent sans cesse aux rayons du soleil, présentent aux Voyageurs un objet de curiosité, qu'augmente encore le bruit affreux de l'onde qui se brise.

Un des grands titres d'honneur de la ville de Terni, est d'avoir donné naissance aux deux Tacite, l'un Historien, l'autre Empereur, tous deux dignes de l'admiration des siecles.

Le spectacle de la premiere Républi-

que du monde, changée par un uſurpateur, en une monarchie immenſe, &, par ſes ſucceſſeurs, en une cruelle tyrannie, eſt ce qui ſe préſente dans les annales de Tacite. Cet auteur, qui ſe piquoit d'écrire de bonne foi, & de n'avoir en vue que la vérité, creuſe avec une rare ſagacité juſqu'au fond du cœur humain. Il ſaiſit les moindres nuances des paſſions, les petits reſſorts des grands deſſeins, le manege ſourd des Cours, & le véritable objet de leurs démarches. Jamais hiſtorien ne penſa ſi profondément; mais peut-être qu'à force de vouloir tout expliquer, ſon imagination bâtit-elle des ſyſtêmes. Il ne ſe défie point aſſez d'une certaine aigreur, pardonnable en quelque ſorte, à ceux qui, ayant long-tems vécu dans le monde, en viennent enfin à ſe perſuader qu'ils n'y ont vu que des vertus feintes ou des vices déguiſés. Cette diſpoſition perce à chaque inſtant dans l'hiſtoire de Tacite; peut-être même étoit-elle chez lui le fruit du caractere, autant que de la réflexion. On apperçoit ſans peine, que ſon ſtyle étoit naturellement amer, & qu'ayant dans l'eſprit moins de légéreté que de force

force, ſon tempérament le rendoit plus propre à donner un coloris vigoureux à la ſatyre, qu'à ſe perdre dans les fadeurs du panégyrique. Tacite a peint les hommes avec beaucoup d'énergie, de fineſſe & de vérité; les événemens touchans, d'une maniere pathétique; & la vertu, avec autant de ſentiment que de goût. Il poſſede, dans le plus haut degré, le talent de dire ſimplement de grandes choſes; c'eſt un des meilleurs maîtres de morale, par l'utile connoiſſance des hommes qu'on peut acquérir dans ſes ouvrages. On l'accuſe néanmoins d'avoir peint trop en mal la nature humaine, c'eſt-à-dire, de l'avoir peut-être trop étudiée. On lui reproche encore d'être obſcur; ce qui ſignifie ſeulement, qu'il n'a pas écrit pour la multitude. Il vouloit être concis, & dire beaucoup de choſes en peu de mots. Sa phraſe eſt une ſentence qui donne continuellement à penſer; & lors même qu'on l'entend le moins, les efforts que l'on fait pour l'entendre, ne ſont pas inutiles.

L'Empereur Tacite, qui ſe faiſoit honneur de deſcendre de cet hiſtorien,

ordonna que ſes ouvrages fuſſent répandus dans toutes les bibliotheques, & qu'on en fît tous les dix ans copies aux frais du public, pour les mieux conſerver dans toute leur intégrité. Ces précautions n'ont pas empêché qu'il ne s'en ſoit perdu une grande partie. Ses annales renfermoient l'hiſtoire de quatre Empereurs, Tibere, Caligula, Claude & Néron. Il ne nous reſte que celle du premier & du dernier, la fin du regne de Claude, & rien de Caligula. Son Traité des mœurs des Germains, & la Vie d'Agricola ſon beau-pere, conquérant de la Grande-Bretagne, ſont deux morceaux précieux de la plus grande réputation.

Claude Tacite fut élu Empereur par le Sénat, en la place d'Aurélien, & rendit à ce premier Corps de l'Etat une partie de ſon autorité. Il fut ſi déſintéreſſé, qu'au lieu de profiter des revenus de l'Empire, il lui ſacrifia ſes propres biens qui montoient à plus de dix millions. Ce Prince fit des lois très-ſages contre la déprédation des mœurs & la corruption de la juſtice. Les mauvaiſes coutumes furent abolies, les lieux de proſtitution condam-

nés, & les bains publics fermés après le coucher du ſoleil. Il ne ſe conduiſoit que par les conſeils du Sénat ; & jamais Empereur ne jouit d'une plus grande autorité. Malheureuſement il ne régna que ſix mois, étant mort de la fievre lorſqu'il faiſoit la guerre contre les Perſes.

Narni ſe glorifie également de la naiſſance de l'Empereur Nerva : c'eſt à-peu-près tout ce qu'on peut dire de cette ville, où l'on voit cependant encore les magnifiques reſtes d'un pont bâti par Auguſte. Nerva étoit originaire de l'île de Crete, & petit-fils de ce célebre Conſul, qui, dit-on, ſe laiſſa mourir de faim dans l'île de Caprée, pour n'être plus témoin des infames débauches de Tibere. Son pere fut un ſavant Juriſconſulte, que Veſpaſien combla de biens & d'honneurs. Nerva fut digne de lui par ſa ſageſſe, ſa généroſité & ſa vigilance. Son premier ſoin fut de rappeler tous les Chrétiens exilés pour cauſa de Religion, & de leur permettre l'exercice de leur culte. Une de ſes plus belles lois eſt celle qui défend de faire des eunuques. Il jura ſolemnellement qu'aucun Sénateur ne ſeroit condamné à mort

d'où les vainqueurs du monde régloient le reſte du ſort des mortels ; où ſe réuniſſoient, avec le faſte des conquêtes, la licence des mœurs, avec le génie militaire, le goût de la volupté ; où le monde ſubjugué ſembloit n'avoir reçu des fers, que pour y laiſſer tous les vices de l'eſclavage, qui donnoit des lois à toutes les nations, & à qui toutes les nations avoient donné des Dieux ; qui, dans les mêmes temples où ſon orgueil plaçoit les drapeaux des peuples vaincus, érigeoit des autels à leurs idoles ; qui n'aimoit dans ſon culte, que la liberté de le varier au gré de ſes intérêts, de l'accréditer ou de le ſupprimer au gré de ſes paſſions ; & après avoir diviniſé ſes maîtres, conſacroit juſqu'à leurs crimes. J'ai vu Rome, en un mot, le centre des talens & des ſuperſtitions, l'aſyle des ſciences & des erreurs, l'école de la philoſophie & de l'incrédulité ; jalouſe de dominer ſur toutes les Religions, plus jalouſe encore de dominer ſur tous les Empires.

Je ſuis, &c.

A Rome, ce 30 Janvier 1758.

LETTRE CCCXXXIX.

LA VILLE DE ROME.

J'AI vu Rome; & ſon hiſtoire, je le répete, la premiere qu'on nous fait apprendre, ſe développe à meſure qu'on ſuit, ſur les lieux, la trace des principaux événemens. C'eſt ici, vous dit-on, entre le mont Palatin & le Capitole, qu'un jeune Prince, d'une naiſſance incertaine, nourri par une femme proſtituée, élevé par des bergers, & devenu chef de brigands, jette les premiers fondemens de cette ville ſuperbe, la métropole du monde, la cité éternelle, la maîtreſſe des nations, l'an 3252, depuis la création; 428 après la priſe de Troies; 121 depuis la fondation de Carthage; 214 avant l'Empire des Perſes; & 752 avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Romulus la conſacre au Dieu de la guerre, dont il veut qu'on le croie ſorti, & admet pour habitans des gens de toute condition, de tout pays, Grecs, Latins, Albains, Toſ-

cans, la plupart pâtres & bandits, mais tous d'une valeur déterminée. C'eſt donc, comme vous voyez, d'une retraite de voleurs, que ſont ſortis les conquérans de l'univers.

Le premier Roi de Rome eſt en même tems le chef de la Religion, qui, dans ces tems groſſiers, ne conſiſtoit que dans les augures & les aruſpices. C'étoient, comme vous ſavez, des pronoſtics tirés des entrailles des bêtes ou du vol des oiſeaux. Les Prêtres faiſoient croire à la multitude, qu'ils y liſoient la deſtinée des humains; & cette fraude, fondée ſur l'ignorance des premiers ſiecles, devint un des myſteres du Gouvernement. Le Prince voulut être le premier Augure, de peur qu'un autre, à la faveur de ces ſuperſtitions, ne s'emparât de la confiance du peuple. Il établit auſſi différentes loix, dont une des principales regarde les femmes. Elle leur défend de ſe ſéparer de leurs maris, en même tems qu'elle permet à ceux-ci de les répudier, de les tuer même, ſi elles ſont convaincues d'adultere, d'empoiſonnement, d'ivreſſe, ou de fabrication de fauſſes clefs. Ces mêmes lois donnent aux peres un em-

pire abſolu ſur la liberté, les biens & la vie de leurs enfans.

Romulus fait le dénombrement de ſon peuple, le diviſe en dix curies, & diſtribue à chacun deux arpens pour ſa ſubſiſtance. L'établiſſement d'un Sénat ſuccede à ce partage; ce ſont les principaux citoyens, qui doivent être à la fois les Miniſtres du Prince & les protecteurs du peuple. Les affaires les plus importantes ſont portées à ce tribunal, où tout ſe décide à la pluralité des voix. On les nomma Peres, & leurs deſcendans Patriciens, origine de la premiere nobleſſe. Les dignités civiles, militaires & religieuſes leur appartenoient à l'excluſion des Plébéiens. Ceux-ci obéiſſoient à des Magiſtrats particuliers, qui recevoient les ordres du Sénat. On tira de chaque curie dix hommes de cheval, qui formerent l'ordre des Chevaliers, & tinrent le milieu entre les Patriciens & le peuple. Ce dernier, quoique compoſé d'eſclaves & de pâtres, voulut, comme les autres, participer au Gouvernement. Tout ce qui regardoit la guerre ou la paix, la création des Magiſtrats, l'élection même du Souverain dépendoit de ſes ſuffrages.

Telle étoit la conſtitution fondamentale de cet Etat, qui n'étoit ni purement Monarchique, ni entiérement républicain. Le Roi, le Sénat & le peuple vivoient, pour ainſi dire, dans une dépendance réciproque; d'où réſultoit un équilibre d'autorité, qui, en modérant celle du Prince, aſſuroit le pouvoir du Sénat & la liberté du peuple. Pour attacher ces différens ordres, par des liens & des bienfaits mutuels, il fut permis aux Plébéiens de ſe choiſir, parmi les Sénateurs, des Patrons obligés de les aſſiſter de leur crédit & de leurs conſeils. Chaque particulier, ſous le nom de client, prenoit, de ſon côté, les intérêts de ſon Patron, contribuoit à la dot de ſes filles, au paiement de ſes dettes; & ces devoirs réciproques formoient autant d'engagemens ſacrés, qu'on n'auroit pas violés impunément.

Numa ſuccede à Romulus. Sage, modéré, équitable, mais manquant des qualités guerrieres, il cherche à faire briller des vertus pacifiques, & travaille à tourner les eſprits du côté de la Religion. Il bâtit des temples, établit des fêtes, & pour autoriſer ces pieu-

ſes inſtitutions, il feint de les avoir reçues de la Nymphe Egerie, qui lui a révélé la maniere dont les Dieux veulent être ſervis & adorés. C'eſt elle, dit-on, qui lui inſpira la création des veſtales.

Le reſpect qu'on portoit à ces vierges ſpécialement conſacrées à la Religion, leur donnoit plus de pouvoir que les loix n'en accordoient aux premiers Magiſtrats. Un Licteur portoit les faiſceaux devant elles lorſqu'elles marchoient en public, & les Conſuls mêmes ſe détournoient de leur chemin pour leur faire honneur. Quand elles rencontroient un criminel qu'on menoit au ſupplice, elles lui ſauvoient la vie, pourvu qu'elles aſſuraſſent qu'elles n'avoient point prévu cette rencontre. On les croyoit auſſi en juſtice ſur leur propre parole; il n'étoit pas permis de leur faire prêter ſerment; & leur entremiſe n'étoit jamais ſans effet. Elles avoient une place diſtinguée aux jeux, aux ſpectacles, & dans toutes les cérémonies publiques. C'étoit entre leurs mains que les premiers de Rome dépoſoient leurs teſtamens, & qu'on remettoit les actes les plus importans.

& les plus ſecrets. Si elles tomboient malades, les femmes de qualité ſe feſoient honneur de leur tenir compagnie & de les ſervir.

Malgré tant de diſtinctions, on trouvoit peu de peres qui vouluſſent donner leurs filles pour remplir les places vacantes. Ce qui n'eſt pas étonnant, quand on conſidere le genre de mort auquel étoient condamnées celles qui violoient le vœu de chaſteté qu'elles feſoient profeſſion de garder toute leur vie. Le Chef des Prêtres, après avoir dégradé la coupable, lui ôtoit ſes vêtemens; enſuite on l'étendoit dans une biere ſur un brancard; & lorſque, par une marche lugubre effrayante, elle étoit arrivée au lieu du ſupplice, on la deſcendoit toute en vie dans une foſſe; on lui laiſſoit une lampe allumée, une cruche d'eau, du pain & du lait, & on refermoit la foſſe. Le complice de ſon crime étoit fouetté juſqu'à ce qu'il expirât ſous les coups.

L'hiſtoire place ſous le regne de Tullus Hoſtilius, ſucceſſeur de Numa, le fameux combat des Horaces & des Curiaces. Albe & Rome étoient en guerre; pour épargner le ſang de deux peuples,

on propose de choisir de part & d'autre trois combattans qui décideront de la destinée des deux villes. L'Empire doit être le prix du parti victorieux. Vous savez le sort des trois Curiaces & des deux Horaces qui périssent dans le combat. Rome triomphe par le courage & l'adresse du troisieme frere. On montre l'endroit où, rentrant dans la ville revêtu de la cotte d'armes de son ennemi, il rencontre sa sœur, amante d'un des Curiaces, répandant un torrent de larmes, s'arrachant les cheveux, & fesant contre son frere les plus terribles imprécations. Irrité d'une douleur si déplacée, le jeune héros, dans les transports de sa colere, dit à cette fille désolée, en la frappant du même fer dont il venoit d'immoler son amant: « Porte » lui cette passion insensée, qui te fait » préférer un ennemi mort à la gloire » de ton frere & de ta patrie ».

Ancus Martius, petit-fils de Numa, succede à Tullus; & comme il tiroit toute sa gloire de son aïeul, il crut devoir imiter ses vertus pacifiques & son attachement à la Religion. Parmi les circonstances de son regne, qui font époque, on se rappelle qu'il institua les

ſion de publier que Rome ſeroit un jour la capitale de l'univers.

Le projet de bâtir un temple à Jupiter avoit été formé par Romulus lui-même, lorſqu'après l'enlevement des Sabines, il eût triomphé de ſes plus proches voiſins. Sa reconnoiſſance pour les Dieux lui fit concevoir ce deſſein, dont il déſigna la place ſur le mont Tarpeien, nom que portoit alors la double colline ſur laquelle fut conſtruit, d'une part, le temple de Jupiter Capitolin, de l'autre, une citadelle. Ainſi le Capitole devint, à juſte titre, l'objet de la vénération du peuple Romain. Sans déterminer l'étendue, ni donner la deſcription de ce qu'étoit alors ce double édifice, je dirai ſeulement que Sylla y ajouta de nouveaux ornemens, qu'il fut brûé ſous Vitellius, rétabli par Veſpaſien, & que Domitien y fit tranſporter des colonnes d'Athenes.

La ſtatue du Dieu le repréſentoit aſſis, la foudre d'une main, la lance de l'autre. C'eſt-là qu'étoient les trophées des vainqueurs, les dépouilles des vaincus, une quantité immenſe de préſens faits par les Conſuls, les Généraux, les Rois, les Empereurs; on y voyoit les tables

de bronze, sur lesquelles on avoit gravé les principaux événemens & les lois de la République. Au-dessous du temple étoient les livres de la Sybille de Cumes, enfermés sous la garde des Décemvirs. Quelle imagination ne remue pas la premiere vue de ce siege fameux de l'empire du monde, où furent conduits en triomphe les Rois & les dépouilles des nations, & qui jouit encore de l'éternité attachée aux destinées de Rome. C'est de là que partoient les Scipions, les Pompées, les Césars pour aller subjuguer l'univers; C'est-là que s'assembloient les Sénateurs pour les affaires les plus importantes de l'Etat. Les Chevaliers Romains, assis sur les degrés du vestibule, veilloient à la sûreté des Magistrats. Les plus puissans Rois de l'Asie s'honoroient d'y être admis; & les prisons placées au bas du temple, renfermoient les Princes destinés à la mort, après avoir servi à la pompe des triomphateurs.

Accoutumés dès l'enfance à regarder ce lieu formidable comme le centre de la puissance Romaine, on imagine y retrouver encore le monument le plus respectable de la terre; mais si cette

idée peut avoir eu quelque fondement, les choſes ont changé de face. A la fierté d'un gouvernement arbitraire, a ſuccédé une adminiſtration douce & tranquille, qui ne connoît d'autres armes que la perſuaſion. Auſſi le Capitole, cette premiere forteresſe des Romains, ſe préſente-t-il actuellement ſous une forme différente. Ouvert de tous côtés, chacun peut y aborder librement; ſes édifices, ſa décoration ne reſpirent que la paix; & ce qu'on y conſerve encore de monumens antiques, ne ſert qu'à prouver l'anéantiſſement de la République & de l'Empire.

Le Capitole moderne a été élevé ſur les ruines de l'ancien; & Michel-Ange, qui en a donné le plan, a ſu répandre dans les trois corps de l'édifice, dans les accompagnemens & ſur leurs avenues, le caractere de grandeur & de majeſté convenable à leur deſtination. Le bâtiment du fond eſt l'hôtel-de-ville & le palais où réſide le Sénateur, perſonnage unique, reſte informe de ce Sénat auguſte qui gouvernoit l'univers. Les Conſervateurs de la Cité, eſpece d'Officiers municipaux, foibles images des anciens Ediles, occupent les

deux autres, le tout conſtruit ſur des voûtes antiques, ſeuls veſtiges de l'ancien Capitole. On y arrive par un large eſcalier, dont la rampe eſt ſi douce, qu'en la couvrant de ſable, le Pape peut y monter à cheval avec tout ſon cortege, quand, après ſon inſtallation, il va prendre poſſeſſion de ſa capitale. Cette cavalcade, compoſée de toute la nobleſſe Romaine, eu cheveux naiſſans, en habit noir, en manteau, le chapeau ſous le bras, précédée ou ſuivie de la haute & baſſe prélature, eſt magnifique ſans doute; mais, pour l'admirer, il faudroit oublier ces marches à jamais mémorables, qui ſe feſoient à ce même Capitole dans les triomphes des Scipions & des Paul Emile. Des Prêtres en ſoutanes prennent ici la place de ces Rois captifs, que les vainqueurs de l'Afrique & de l'Aſie traînoient, chargés de chaînes, à la ſuite de leur char.

Le grand eſcalier eſt bordé de deux baluſtrades, dont le bas eſt terminé par deux Sphinx antiques qui jettent de l'eau, & le haut par les ſtatues coloſſales de Caſtor & de Pollux en marbre Grec, tenant leurs chevaux par la

bride. Au milieu de la place eſt la ſtatue équeſtre en bronze de Marc-Aurele, qu'on m'avoit toujours vantée comme le plus beau monument qui exiſte en ce genre. Le cheval, ſur-tout, paſſe pour un chef-d'œuvre; & j'ai ſouvent entendu citer les paroles que lui adreſſoit Pierre de Cortone : « Marche » donc; ne ſais-tu pas que tu es vi» vant » ? Je ſais que ce jugement n'eſt pas ſans contradicteurs; & qu'aux yeux de pluſieurs gens de goût, ce courſier ſi admiré des anciens, ſi prôné par les modernes, & l'objet des extaſes de tous les Voyageurs, ne paroît qu'une foible & médiocre production. Cette diverſité d'opinions excitant ma curioſité, j'ai donné la plus grande attention à l'examen de cette fameuſe ſtatue, ou plutôt à ce qu'en diſoient, en ma préſence, deux amateurs que le haſard me fit rencontrer dans cet endroit du Capitole. Leur entretien, que je vous rends mot à mot, m'a paru également impartial & lumineux.

« Ce morceau de ſculpture en fonte » eſt le plus conſidérable & le mieux » conſervé de l'antiquité. On prétend » qu'il eſt de ce précieux métal de Co-

» rinthe, ſi vanté des anciens; mais il » ne ſemble pas d'une autre nature que » le bronze ordinaire. Il a pourtant, au » coup-d'œil, une couleur un peu jaune, » ſur-tout dans les endroits les moins » expoſés à l'influence de l'air. La » ſtatue eſt d'une aſſez médiocre pro- » portion; les différentes parties du » cheval ſont bien deſſinées; la tête » ſur-tout eſt pleine de vie & bien pla- » cée; mais ne pourroit-on pas faire au » Sculpteur le reproche de n'avoir point » choiſi pour modele une nature plus » parfaite? Quoique le cheval ſoit aſ- » ſez beau, & proportionné dans ſon » eſpece, je ne le trouve pas d'une » forme aſſez noble pour porter un » Empereur. On peut encore obſerver » qu'il eſt trop ouvert, & a les jambes » de devant & de derriere beaucoup » trop écartées. Les narrines ſont un » cercle ſans reſpiration & ſans mou- » vement; les plis formés par l'ouver- » ture de la bouche, ſont arrangés » comme on voit des brins d'oſier dans » le tiſſu d'une corbeille.

» La figure de Marc-Aurele n'offre » rien d'impoſant; la tête du Prince eſt » plutôt celle d'un Philoſophe, que

» d'un Souverain. Il y a pourtant lieu de » croire qu'elle eſt reſſemblante ; tous » les buſtes de cet Empereur ont les » mêmes traits, le même air de tête. » L'attitude du reſte de la figure n'a » guere plus de majeſté. Le corps eſt » mal placé, & trop en avant. Les » cuiſſes ſont maigres, frêles & plates. » Les jambes paroiſſoient mieux faites ; » mais les pieds ſont d'une trop longue » proportion, & d'une très-mince » épaiſſeur ».

Ayant oſé prendre la liberté d'oppoſer à ces Meſſieurs, les ſuffrages de toute l'Italie en faveur de cette ſtatue, ils me répondirent que « les Italiens, » admirateurs paſſionnés de toutes les » richeſſes qu'ils poſſedent, ne peuvent » porter qu'un jugement aveugle & ſans » conſéquence ; que le ſeul mot d'an- » tique excite dans leur cerveau une » agitation, & dans leur ame un en- » thouſiaſme, qui va quelquefois juſ- » qu'au délire : témoin, ajouterent-ils, » le tour excellent que leur joua Michel- » Ange, quoiqu'Italien. Indigné de les » voir ramper ſans diſcernement au » pied des monumens antiques, cet » artiſte immortel fit un Cupidon de

» marbre, qu'il enterra ſecrettement » après en avoir caſſé un bras. On » trouva la ſtatue en faiſant une fouille; » on ſe récria ſur la beauté de ce chef- » d'œuvre; un Cardinal en fit l'acqui- » ſition à grands frais; Michel-Ange » préſenta le bras caſſé; & le Prélat » honteux de ſa mépriſe, ſe défit auſſi- » tôt de ce mauvais ouvrage; mauvais, » puiſque l'artiſte étoit vivant ».

Cette converſation ſur la ſtatue de Marc-Aurele, en fit naître une autre ſur la perſonne même de ce Prince, que nos amateurs, auſſi verſés dans la ſcience de l'hiſtoire, que dans la connoiſſance des beaux-arts, ne traiterent pas mieux que ſon effigie. En accordant à cet Empereur des vertus qu'on doit deſirer de voir aſſiſes ſur le trône, ils lui refuſerent les talens & les qualités qui font les grands Rois. « Que l'on » conſulte, diſoient-ils, tous les hiſto- » riens, & l'on verra que ſa paſſion » pour la philoſophie dégénéroit ſou- » vent en pédantiſme; qu'à force de » vouloir mériter la réputation de » Prince bon, doux & pieux, il tomba » dans une molleſſe incompatible avec » les vertus propres d'un Souverain;

» au nombre des Déeſſes, lui érigea un
» temple & des ſtatues, inſtitua en ſon
» honneur une communauté de filles,
» & obligea les nouvelles mariées de
» venir, avec leurs maris, offrir un ſa-
» crifice à la nouvelle divinité.

» Il fit plus; il eut la barbare in-
» dulgence de confier l'éducation de
» Commode, ſon fils & ſon ſucceſ-
» ſeur, à des maîtres corrompus, &
» ne les éloigna, que lorſqu'ils l'eu-
» rent perdu ſans reſſource. On lui en
» donna de nouveaux; Commode les
» trouva trop ſéveres; ce pere eut la
» foibleſſe parricide de lui rendre les
» anciens, qui mirent le comble à ſa
» dépravation. Au lieu de tout cet at-
» tirail de philoſophie, que Marc-Au-
» rele traînoit à ſa ſuite, au lieu de
» toutes les belles maximes de morale
» qu'il débitoit avec emphaſe, de ce
» manteau des ſophiſtes grecs dont il
» affubloit ſes épaules, n'eût-il pas
» mieux valu qu'il veillât ſur la con-
» duite de ſa femme, de ſon fils, &
» qu'il laiſſât à l'Empire un ſucceſſeur
» qui le gouvernât avec ſageſſe, &
» non un monſtre qui en fut l'oppro-
» bre & le tyran? »

Cette vive & forte déclamation contre le meilleur des Céſars, n'a point diminué la vénération que m'avoient inſpirée les ouvrages de cet Empereur. J'aime toujours à le voir tel que les hiſtoriens le repréſentent, conſtant & modeſte, clément & juſte; auſſi indulgent pour les autres, que rigide pour lui-même; inſenſible à la vaine gloire, inébranlable dans ſes deſſeins qu'il ne formoit qu'après de mûres réflexions; ennemi des délateurs, toujours égal, toujours le maître de ſon ame, toujours ſoumis à la Providence & à la raiſon; incapable de déguiſement, vrai dans ſes paroles comme dans ſes actions, jamais ni impatient ni inquiet; très-prompt à pardonner les fautes, quand elles n'offenſoient que lui ſeul, & inexorable, quand l'intérêt public le forçoit à les punir; ſans ceſſe occupé du bonheur de ſes peuples & du plaiſir de faire du bien aux hommes; l'ami compatiſſant & le pere des pauvres; tel étoit Marc-Aurele, au milieu des alarmes & des calamités de la guerre comme dans le ſein de la paix. Tous les états, toutes les conditions furent l'objet de ſes ſoins bienfaiſans. Les pu-

pilles eurent un protecteur qui prit ſoin de leurs intérêts ; les talens utiles furent encouragés ; le mérite eut des récompenſes ; la vertu, des dignités & des honneurs. Un citoyen ſage & vertueux étoit ſûr de l'eſtime & des bonnes grâces de ſon Empereur ; & c'eſt ainſi que ce Prince prouvoit à tous ſes ſujets la vérité de ce mot de Platon : « Que les » peuples ſeroient heureux, ſi les Philoſophes étoient Rois, ou ſi les Rois » étoient Philoſophes ».

La deſcription des bâtimens, des ſtatues, des peintures qui ornent le nouveau Capitole, ne vous donneroit qu'une idée imparfaite de ce qu'il repréſente réellement. Sans entrer dans ce détail, j'indiquerai les principaux objets qui ont fixé mon attention. Parmi les antiques, la louve de bronze qui allaite Remus & Romulus ; elle porte encore les marques de la foudre, dont Cicéron dit qu'elle fut frappée le jour de l'aſſaſſinat de Céſar ; deux oies du même métal, très-anciennement placées au vieux Capitole, pour conſerver la mémoire de celles qui ſauverent cette fortereſſe ; la tête du premier des Brutus qui détruiſit la royauté ;

mélancolie, penſée profonde, fermeté d'ame, ſévérité, tels ſont les traits de ce fameux Républicain, dont le nom eſt devenu la terreur des Rois; on croit que ce buſte fut fait par ordre du ſecond Brutus, & placé au Capitole comme une apologie de l'aſſaſſinat de Céſar; le berger Marzius qui s'arrache une épine du pied; un lion qui dévore un cheval; la colonne roſtrale du Conſul Duillius, qui remporta la premiere victoire navale; le Sénat fit faire cette colonne & frapper des médailles en ſon honneur; Jules Céſar en habit militaire, & vis-à-vis, la ſtatue d'Auguſte érigée après la bataille d'Actium; celle de Meſſaline, qui a toute la phyſionomie d'une femme ſans pudeur, fatiguée, mais inſatiable dans ſes débauches.

Les peintures repréſentent les principaux traits de l'hiſtoire Romaine. Remus & Romulus dans l'inſtant où Fauſtule les trouve ſous le figuier; ſa femme s'approche pour les tirer de deſſous la louve qui les allaite. Romulus trace avec le ſoc d'une charrue, le premier circuit de Rome

naiſſante ; l'enlevement des Sabines l'établiſſement des Veſtales & du culte religieux ; le combat des Horaces & des Curiaces ; une femme préſente à Tarquin le Livre des Sybilles ; Mutius Scevola ſe brûle la main en préſence de Porſenna ; Brutus, ſur ſon tribunal, condamne ſes fils à la mort ; Horatius Coclès s'oppoſe lui ſeul ſur le pont Sublicius au paſſage des Toſcans ; Curtius ſe dévoue pour la patrie, & ſe précipite dans l'abîme qui ne peut être comblé que par un pareil ſacrifice.

Un des bâtimens du Capitole eſt uniquement deſtiné à renfermer les monumens antiques ſervant à l'hiſtoire de la nation & à celle des arts, tels que des inſcriptions, des bas-reliefs, des ſtatues, des autels, des tombeaux, des idoles bien conſervés, rangés avec un bel ordre, & tenus avec autant de propreté que de ſoin. Cette collection commencée par Innocent X, continuée par Clément XII, a été conſidérablement augmentée par Benoît XIV. Pluſieurs Cardinaux y ont fait placer des morceaux dignes de figurer dans ce riche & immenſe

dépôt ; & une inſcription miſe au bas de chaque monument, conſerve la mémoire du bienfaiteur.

Je ſuis, &c.

A Rome, ce 6 Février, 1758.

LETTRE CCCXL.

Suite de Rome.

L'AMBITION exceſſive & la cruauté du fondateur du Capitole, excite un mécontentement général, que l'impudicité de ſon fils & la mort de Lucrèce font éclater. Vous connoiſſez ce grand événement; vous ſavez, ou du moins on raconte, que ne pouvant ſurvivre à la violence qu'elle venoit de ſouffrir, Lucrece fit appeler ſon pere, ſon mari, ſes parens, ſes amis, ſes voiſins, leur demanda vengeance, & s'enfonça un poignard dans le cœur. Lucius Junius, ſurnommé Brutus, à cauſe de l'air hébêté qu'il affectoit pour échapper à la tyrannie, laiſſe tomber le maſque; & ſe montrant à découvert: « Oui, dit-il, en ſaiſiſſant le poignard » enſanglanté, je jure de venger cet » outrage, & prends les Dieux à té- » moin, que je répandrai tout mon » ſang, plutôt que de ſouffrir qu'aucun » homme regne déſormais dans ma

» patrie ». Les assistans font le même serment ; les Tarquins sont chassés, & la royauté est proscrite.

L'état Républicain succède au Monarchique : on élit deux Magistrats annuels, auxquels on donne le nom de Consuls ; Brutus, l'auteur de la liberté, & Collatin, mari de Lucrece, occupent ces deux places. Il se forme un parti en faveur de Tarquin ; les fils de Brutus sont à la tête, & condamnés comme traîtres à l'Etat ; ils subissent l'arrêt de mort par ordre & sous les yeux même de leur pere.

La division qui survient entre le peuple & le Sénat, oblige Rome de créer un Magistrat nouveau, supérieur aux Consuls mêmes, sous le nom de Dictateur. Cette charge donnoit pouvoir de vie & de mort sur tous les citoyens, sans aucune voie d'appel. Les fonctions des Consuls cessoient en lui, ou lui étoient subordonnées. Il pouvoit lever des troupes ou les congédier à sa volonté. Quand la guerre étoit déclarée, il commandoit les armées, & y décidoit des entreprises militaires, sans être obligé de prendre l'avis ni du Sénat ni du peuple. Il nom-

moit le Général de la cavalerie, qui étoit à ſes ordres, & lui ſervoit de Lieutenant; & après que ſon autorité étoit expirée, il ne rendoit compte à perſonne de ſon adminiſtration.

Les brouilleries ceſſent pour quelque tems, ſe renouvellent enſuite, & deviennent ſi vives, que les Plébéïens ſe retirent ſur le mont Sacré. Il faut, pour les faire rentrer dans Rome, leur accorder l'abolition de toutes les dettes, & conſentir à la création des Tribuns du peuple.

Ces Magiſtrats, établis pour empêcher l'oppreſſion des Plébéïens, tâchent de détruire l'autorité du Sénat en créant des Ediles, auxquels on attribue une partie des affaires auparavant réſervées aux Conſuls. Le Sénateur Coriolan, ainſi nommé de la priſe de Corioles, ſe déclare contre les entrepriſes des Tribuns. Cité devant le peuple pour rendre compte de ſes démarches, il refuſe de reconnoître ce tribunal. Le Sénat intervient en ſa faveur, l'abandonne enſuite, & renvoie à la Magiſtrature Plébéïenne, la déciſion de ce différend. Condamné à un exil perpétuel, Coriolan ſe retire chez les

Volſques, & leur fait prendre les armes contre ſa propre patrie. Il entre ſur les terres de la République à la tête d'une armée nombreuſe ; tout plie devant lui ; Rome même a tout à craindre ; mais elle eſt délivrée du danger par la prudence & les larmes de la mère & de l'épouſe de Cariolan.

Cincinnatus eſt tiré de la charrue pour commander les armées en qualité de Dictateur, & choiſit pour Général de la cavalerie, un Patricien d'une rare valeur, mais qui, pour n'avoir pas eu le moyen d'acheter & de nourrir un cheval, n'a encore ſervi que dans l'infanterie. Ainſi toute l'eſpérance de la République, attaquée au-dehors & diviſée au-dedans, ſe trouve renfermée dans un vieux Laboureur & dans un ſimple fantaſſin. Ils défont les ennemis, & rentrent triomphans dans Rome. A la nouvlle de cette victoire, le Sénat honteux qu'un ſi grand homme vieilliſſe dans la pauvreté, lui fait offrir la meilleure part du butin ; mais le Dictateur croit devoir un plus grand exemple à ſa patrie, & préfere aux richeſſes une pauvreté glorieuſe qu'il

regarde comme le ſoutien de la liberté.

Le défaut de lois néceſſaires à la bonne conſtitution d'une République, occaſionne ſans ceſſe de nouveaux troubles. On envoie des Ambaſſadeurs à Athenes pour recueillir celles de Solon; & l'on choiſit des Commiſſaires qui, ſous le nom de Décemvirs, doivent travailler à leur rédaction. Ils en forment la loi des douze tables, fondement de tout droit civil des Romains. Cette nouvelle magiſtrature gouverne d'abord avec une équité dont le peuple eſt ſi ſatisfait, qu'il lui laiſſe uſurper le pouvoir ſuprême, & Appius ſe fait nommer chef de ce college.

Un jour que ce Patricien, de l'illuſtre Maiſon de Claudia, étoit aſſis à ſon tribunal, il voit paſſer une jeune fille d'une beauté rare, qui alloit avec ſa nourrice aux écoles publiques. Il la regarde avec un plaiſir ſecret; ſa curioſité redoublant le lendemain, il la trouve encore plus belle; & comme il la voit tous les jours, il conçoit pour elle une paſſion violente, dont les ſuites ſont également funeſtes à l'un & à l'autre. On lui avoit appris que cette

jeune perſonne étoit d'une famille Plébéienne ; qu'elle ſe nommoit Virginie ; qu'elle avoit perdu ſa mere, & que ſon pere Virginius ſervoit en qualité de Centurion. Il auroit bien voulu l'épouſer ; mais, outre qu'il étoit marié, il n'ignoroit pas que les lois défendoient ces ſortes de méſalliances. Il ſe vit donc réduit à ne pouvoir eſpérer l'accompliſſement de ſes deſirs, que par la voie honteuſe de la ſéduction ou de la violence. Le pere de cette jeune infortunée apprend le danger qui menace ſa fille, quitte l'armée, vient à ſon ſecours, l'arrache des mains du raviſſeur, & ſe trouve dans la cruelle néceſſité de lui enfoncer le poignard dans le ſein pour lui ſauver l'honneur, & la dérober à la brutalité du Décemvir. Les armées ſe ſoulevent, obtiennent la caſſation d'une charge qui dégénere en tyrannie ; & Virginius, devenu Tribun du peuple ; ſe venge d'Appius qui périt dans les fers.

Les événemens de la guerre peu favorable aux Romains, les forcent d'avoir recours à un Dictateur ; & c'eſt Camille, le plus grand capitaine de ſon ſiecle, qu'on éleve à cette dignité. Son

premier exploit eſt la priſe de Veies, dont le ſiege duroit depuis dix ans. Cette nouvelle eſt reçue avec des tranſports de joie ; les temples retentiſſent d'actions de grâces ; & l'on ordonne des prieres publiques, pour remercier les Dieux de cette victoire ; ce qu'on n'avoit point encore pratiqué dans les plus grands ſuccès de la République. Camille ne trouve dans ſes concitoyens, que des ſentimens d'ingratitude. Le peuple, ſous les plus légers prétextes, demande ſon exil ; & ce Général prend le parti de ſe bannir lui-même, plutôt que de voir la honte d'une condamnation attachée à ſon nom. Il prie ſeulement les Dieux du Capitole, que ce peuple ingrat ſe repente bientôt d'avoir payé ſes ſervices par un outrage.

On crut que ces imprécations avoient attiré la guerre des Gaulois ; du moins ces deux événemens ſe ſuivent-ils de ſi près, que le peuple, toujours ſuperſtitieux, attribue la perte de Rome à l'exil de Camille. Brutus entre dans la ville, s'en rend maître, & tout ce qui ſe trouve d'habitans qui n'a pu s'échapper, paſſe par le fer de l'en-

nemi. Le Général Gaulois investit le Capitole, & fait sommer ceux qui s'y sont renfermés, de le lui livrer. Déjà il est sur le point de l'avoir par surprise; ses soldats montent la nuit à la faveur des ténebres, grimpent de rocher en rocher; & se donnant la main les uns aux autres, ils arrivent au pied de la muraille. La sentinelle étoit endormie; & les Gaulois commençoient à escalader la muraille, lorsque des oies sacrées, qu'on nourrissoit près du temple de Junon, par leurs cris redoublés & leurs battemens d'aîles, réveillent les soldats endormis. Dans le moment on court aux armes; le Patricien Manlius se présente le premier, & précipite, du haut des murs, deux Gaulois qui déjà embrassoient les créneaux pour s'élancer dans la citadelle. La garnison se répand dans tous les postes, & acheve de repousser l'ennemi prêt de se rendre maître de la place. Camille, quoique banni de sa patrie, n'avoit pas balancé de venir à son secours.

Le péril n'est pas plutôt écarté, que les divisions intestines recommencent. Manlius, accusé de vouloir se faire dé-

clarer Roi de Rome, eſt précipité du haut du Capitole ; & ce lieu, qui avoit été le théâtre de ſa gloire, devient celui de ſon infamie & de ſon ſupplice. Après bien des brigues employées par les Plébéiens pour pouvoir remplir une des deux places du Conſulat, ils obtiennent enfin ce qu'ils ont ſouhaité avec tant d'ardeur.

Nous touchons aux guerres de Rome & de Carthage. Ce dernier nom rappelle les victoires d'Annibal, les délices de Capoue, la fermeté de Régulus, le triomphe des Scipions. Le nom de Jugurtha n'eſt pas moins célebre dans les guerres de Numidie. Ce Roi vaincu par Metellus, dépouillé de ſes Etats, livré à Sylla, eſt traîné comme un eſclave à la ſuite du char de Marius. Après avoir ſervi de ſpectacle aux Romains depuis la porte triomphale juſqu'au Capitole, le bourreau lui déchire ſa robe royale, & l'enferme dans un cachot où il eſt condamné à mourir de faim.

Sylla jette les fondemens de ſa gloire & de la tyrannie dont il fait le premier entendre la voix dans le ſein d'une République. Cet homme, également

célebre, & par ſon ambition, & par le mépris des honneurs, eſt remplacé par Céſar & Pompée, qui portent au plus haut degré la grandeur de Rome, & anéantiſſent les reſtes de la liberté. Pompée ſe diſtingue ſur-tout en Eſpagne contre Sertorius, en Aſie, contre Mitridate, & dans la guerre contre les Pirates. On confie à Lucullus le ſoin d'abattre le parti du gladiateur Spartacus. La conjuration de Catilina éclate dans ces circonſtances; & dans ce même tems, Céſar ſe livre aux premiers mouvemens de ſon ambition. Mais comme le mérite de Pompée ralentiroit ſa courſe, il lie ſon ſort au ſien, & forme avec lui & Craſſus, le premier Triumvirat de Rome. Ces trois hommes partagent toute l'autorité. Céſar obtient le gouvernement des Gaules dont il a fait la conquête; Craſſus celui de l'Aſie où il meurt; & Pompée celui de l'Eſpagne, qu'il exerce par ſes Lieutenans.

Les ſuccès de Céſar lui donnent de la confiance, & ſoutiennent ſes vues ambitieuſes. Pompée en conçoit de la jalouſie; de là cette guerre civile, dont les éclats déſolent tout l'Empire. Céſar,

vainqueur à Pharſale, gouverne Rome en deſpote; mais abuſant de ſon pouvoir, il lui en coûte la vie. Il avoit adopté le jeune Octave qui entre dans tous ſes projets, auſſi fortuné à la guerre, plus heureux dans la paix, & non moins funeſte à la tranquillité de Rome. Antoine eſt d'abord ſon ennemi; puis ils ſe racommodent pour former avec Lépide, un ſecond triumvirat qui produit un nouveau partage de l'Empire. Antoine va en Aſie, où il acquiert plus de célébrité par ſes amours que par ſes victoires. Un fils de Pompée ſoutient les reſtes du parti de ſon pere en Sicile; Octave s'applique à l'abattre; & la ſuite de cette guerre le débarraſſe de Lépide. Antoine & Octave ne tardent pas à entrer dans des ſentimens de rivalité, qui finiſſent par perdre Antoine qui ſe tue; & Cléopatre n'ayant pu réuſſir à ſubjuguer ſon vainqueur, ſe donne la mort. Octave, reſté ſeul, & déſormais connu ſous le nom d'Auguſte, ne penſe plus qu'à affermir ſon autorité, en plaçant à côté de lui ſur le trône la modération & la juſtice; c'eſt de lui que l'Empire prend ſa véritable conſiſtance. L'héroïque ſimpli-

cité des premiers âges en avoit préparé la grandeur future : il monte au plus haut point de ſa puiſſance ; mais à peine y eſt-il parvenu, qu'il s'endort au ſein de la gloire ; la moleſſe & & la volupté corrompent ſes mœurs, énervent ſon courage, étouffent ſa magnanimité ; & ce vaſte Empire, qui ſembloit devoir être immortel, périt par une décadence inſenſible, & couvre enfin l'univers de ſes débris.

Quel regne plus beau, plus juſte, plus utile au genre humain, que celui d'Auguſte ; & quel Prince plus digne de régner ! Autant il avoit été cruel dans le triumvirat, autant il ſe montre bienfaiſant en exerçant la ſuprême autorité. Il a la douce ſatisfaction de la tenir de ſes ſujets & de la leur faire aimer. On a cru que le diſcours qu'il prononça au Sénat de Rome, pour lui en propoſer l'abdication, partoit d'une politique profonde, & le fait paroît aſſez vraiſemblable ; mais quel malheur pour Rome même, ſi ce Prince n'eût pas regné ! Que d'établiſſemens utiles, que de traits de bienfaiſance, quelle protection accordée aux ſciences & aux arts !

Auguſte voit naître ſous ſon empire le Sauveur des hommes, & meurt dans la ſoixante-ſeizieme année de ſon regne, quatorze ans après cet incompréhenſible événement. On raconte que ce Prince effrayé des coups de foudres redoublés ſur le temple de Jupiter Capitolin, envoya conſulter l'oracle de Delphes, pour en ſavoir la cauſe; que l'oracle répondit, qu'un enfant Hébreu qui venoit de naître, le forçoit au ſilence, & le renvoyoit dans les enfers; que l'Empereur éleva un autel au Capitole avec cette dédicace : *Au premier Né de Dieu*; pourquoi n'avoir pas conſervé & l'autel & le temple, comme des monumes précieux pour la Religion ?

Ce Prince laiſſa pour ſucceſſeur Tibere, fils de ſa femme Livie, qu'il avoit adopté. Vous ſavez qu'à Rome, quand on n'avoit point d'enfans, ni d'eſpérance d'en avoir, il étoit permis de s'en choiſir dans une famille étrangere. On demandoit au pere de celui qu'on vouloit adopter, s'il conſentoit d'abandonner ſon fils avec toute l'étendue de la puiſſance paternelle : on demandoit également à

l'enfant, s'il étoit content de cet accord; & ſur le conſentement de l'un & de l'autre, celui-ci n'étoit plus ſous la tutele de ſon pere véritable; il paſſoit ſous le pouvoir de celui qui l'adoptoit. Il en prenoit le nom, auquel il ajoutoit celui de ſa famille, pour marquer ſon extraction & ſa naiſſance. Il étoit auſſi permis à un pere d'abdiquer ſon fils, c'eſt-à-dire, de l'abandonner, de le chaſſer de ſa maiſon, & de ne plus le reconnoître pour ſon enfant. Un fils pouvoit de même ſe ſouſtraire à l'autorité paternelle par l'émancipation, qui conſiſtoit à le rendre maître de lui-même; mais elle n'avoit lieu, que lorſque le pere étoit d'un mauvais exemple, ou qu'il exerçoit une trop grande ſévérité ſur ſa famille.

Tibere placé ſur le trône d'Auguſte, contraignit quelque tems ſes inclinations déteſtables, de peur que les Romains, regrettant le ſang d'Octave, ne vouluſſent le ſubſtituer à ſa place. Son coup d'eſſai fut la mort du jeune Agrippa; il ſe défit bientôt de Germanicus; & ayant ainſi écarté tous ſes concurrens, il ne fut plus que cruel &

voluptueux à l'excès. Sa fureur du ſang chercha par-tout des victimes, & ſacrifia juſqu'à Séjan lui-même, après l'avoir fait l'inſtrument de ſes barbaries. Les plus infames débauches étoient celles qui lui plaiſoient davantage; & pour laiſſer à l'Empire un maître plus odieux que lui, il nomma Caligula, dernier fils de Germanicus.

L'hiſtoire auroit dû imiter, pour ce ſucceſſeur de Tibere, l'exemple du Sénat de Rome, qui, pour effacer le ſouvenir de ce Prince, fit fondre toute la monnoie de ſon tems. Jamais on ne vit rien de ſi bizarre, de ſi capricieux, de ſi cruel. Jamais on ne ſe joua du ſang humain avec tant de licence & d'impunité. Claude, ſon oncle, ſe cachoit pour éviter la mort qu'on s'empreſſoit de donner à toute ſa famille. Les ſoldats l'apperçoivent, & pour terminer les irréſolutions du Sénat, le proclament Empereur.

Ce Claude, ſi célebre par ſa ſtupidité, fait d'abord quelques lois utiles, quelques conquêtes en Bretagne, & ſe diſtingue par quelques édifices publics; mais les femmes l'abrutiſſent

& le rendent horriblement cruel par foibleſſe. Sur la fin de ſa vie il épouſe Agripine, qui, pour le malheur de l'Empire, lui fait adopter Néron; & Néron monte ſur le trône, au préjudice de Britannicus, fils véritable de Claude.

Le fils d'Agripine donne d'abord quelques belles eſpérances; mais il ne ſe diſtingue bientôt plus que par des crimes qui déshonorent ſon regne, par ſon goût ridicule à monter ſur le théâtre, à y ſolliciter les applaudiſſemens publics comme un Hiſtrion. Ce déteſtable Prince, le modele des tyrans, & qui les a effacés tous, voit enfin l'Empire ſe révolter, & n'a d'autre reſſource, que de ſe donner la mort.

Galba lui ſuccede par une de ces révolutions dont on n'avoit pas encore vu d'exemple. Ses propres troupes le font Empereur en Eſpagne. Il ſoutient mal cet honneur, & n'eſt qu'avare & cruel. Il avoit adopté un fils, auquel il deſtinoit la Couronne; mais Otton ſe fit élire par les ſoldats; & peut-être eût-il regné avec gloire, ſi on lui en avoit donné le tems. Vi-

tellius croit avoir le même droit de ſe faire couronner, & le ſoutient les armes à la main. Les troupes d'Otton ſont battues; & celui-ci, pour ne pas exciter une plus longue guerre, ſe donne la mort. Vitellius, qui ne ſait que manger, vit dans la turpitude, & meurt dans l'ignominie.

Veſpaſien eſt élu comme eux par les ſoldats, & ſe montre digne de l'Empire, par ſon amour pour la juſtice, par ſa clémence, par ſa ſageſſe. Titus ſon fils, lui ſuccede, & fait les délices du peuple Romain. Son regne n'eſt célebre que par des bienfaits, que par des ſacrifices qu'il ſait faire ſur lui-même, ſur-tout en renvoyant Bérénice; mais ce regne ne dure que deux ans, non ſans ſoupçon d'une cauſe violente de la part de Domitien, ſon frere & ſon ſucceſſeur.

Ce nouveau Maître paroît quelque tems affectionner le bien public, l'ordre & la juſtice; mais bientôt il ſe montre tel qu'il eſt, un monſtre plus cruel que ceux qui l'ont précédé, parce qu'il eſt plus timide. Ses affranchis les plus chers, ſa femme même, le voyant

auſſi dangereux dans ſes amitiés que dans ſes haines, prennent le parti de s'en défaire ; mais auparavant, ils jettent les yeux ſur un ſucceſſeur, & choiſiſſent Nerva, vénérable vieillard, qui adopte Trajan, Prince le plus accompli dont l'hiſtoire faſſe mention.

Trajan fut grand dans la paix & dans la guerre, recula les limites de l'Empire juſqu'à Babylone, & avoit formé le projet de la conquête des Indes. Ce fut un bonheur d'être né ſous ſon regne ; il n'y en a point eu de plus heureux, de plus glorieux pour le peuple Romain. Ayant toutes les vertus, il ne fut extrême dans aucune. L'hiſtoire ne lui reproche que trop d'avidité pour les éloges, & ſa perſécution contre les Chrétiens.

Après la mort de ce Prince, Adrien, ſon parent, fut proclamé Empereur. Cet Adrien avoit des qualités éminentes, mais malheureuſement compenſées par beaucoup de vices. Savant, mais jaloux de ceux qui l'étoient plus que lui ; modeſte & affable, mais vindicatif & cruel ; en écrivant ſa propre vie, il eut ſoin de ſupprimer tout ce qui pouvoit le rendre odieux. Il reſſerra ſage-

ment les limites de l'Empire, par la crainte de ne pouvoir pas tout conſerver, fit rebâtir Carthage & Jéruſalem ; & après avoir été le perſécuteur des Chrétiens, il ſe déclara pour eux & devint leur défenſeur. Il déshonora la fin de ſa vie par le meurtre d'une partie de ſa famille, & finit par adopter Antonin le pieux, qui devint ſon ſucceſſeur.

Antonin fut juſte, doux, paiſible ; & ne ſévit que contre les Chrétiens, ſur le compte deſquels il revint même avant ſa mort, & laiſſa l'Empire à ſon gendre Marc-Aurele, ſurnommé le Philoſophe. Ce dernier fait régner la juſtice, la paix, le bon ordre, s'occupe à rendre ſes ſujets heureux, à repouſſer les Barbares, & ne laiſſe d'autre fils, d'autre ſucceſſeur, que Commode, ce monſtre de déraiſon, d'extravagance, de cruauté, de folie & de débauche.

Commode eſt remplacé par Pertinax, qui, de fils de marchand de bois & de l'état de maître d'école, s'élevant par degrés, mérite enfin qu'on lui offre l'Empire. Commode a tellement introduit la licence parmi les troupes, que Pertinax voulant y remettre l'or-

dre, en devient la victime. Un Julien achete la puiſſance ſuprême, mais ne ſait pas ſe maintenir contre les efforts de Severe. Celui-ci, plus habile, renverſe tous les obſtacles, punit les ſoldats prétoriens, & ſe défait d'Albin, qu'il s'étoit attaché par politique, de Niger qui avoit été ſon concurrent. Ils ſont l'objet des guerres qu'il ſoutient en Orient, dans les Gaules, & qui lui acquierent la plus haute réputation militaire. Severe fut foible avec ſes favoris, cruel à l'égard de ſes ennemis, rigoureux avec les Chrétiens, & malheureux dans l'aîné de ſes enfans, Caracalla, qui penſa pluſieurs fois lui ôter la couronne & la vie. Il mourut pendant ſa glorieuſe expédition de Bretagne.

Caracalla & Géta, deux freres d'humeur incompatible, régnerent après lui. Si le premier acquit quelque célébrité, ce fut celle que lui donnerent le meurtre de ſon frere, ſa paix honteuſe avec les Allemands, & l'atroce boucherie qu'il ſe permit à Alexandrie. Caligula, Néron, Domitien, bornoient leurs cruautés dans Rome; Caracalla alloit promener ſa fureur dans tout

l'univers. On pourroit l'appeler, non pas un tyran, mais le deſtructeur des hommes. Macrin purge le monde de ce monſtre ſanguinaire. Son ſucceſſeur Héliogabale eſt ſi méchant, ſi cruel, ſi débauché, ſi bizarre, ſi indécent, qu'il l'eût fait regretter s'il avoit pu l'être.

Alexandre, ſucceſſeur d'Héliogabale, montre enfin aux Romains un Prince digne du trône, ami de la juſtice, de la vertu & des mœurs; ſage dans la paix, vaillant dans la guerre; mais ſon regne fut court par la révolte des légions Gauloiſes, que Maximin, le premier Empereur d'une origine barbare, ſut tourner à ſon avantage. Ce dernier, qui n'étoit fait pour la Couronne ni par ſa naiſſance, ni par ſes qualités perſonnelles, n'y parvint que par un crime que toute la foibleſſe des Romains ne leur permit pas d'oublier. Auſſi la courte durée de ſon regne fut-elle pleine de révoltes, dont ſon fils & lui devinrent les premieres victimes. Il ne fut diſtingué que par ſa taille giganteſque & la force de ſon corps, qui l'avoient fait connoître.

Les deux premiers Gordiens périſſent

en Afrique. Maxime, Balbin & le troiſieme Gordien ſont maſſacrés. Philippe, qui a fait mourir le jeune Gordien, eſt tué lui-même avec ſon fils; & Dece, qu'on élit en ſa place, périt à ſon tour par la trahiſon de Gallus; mais ce Gallus ne gouverne qu'un inſtant & eſt égorgé. Valérien lui ſuccede & eſt pris par les Perſes. Son fils Gallien a l'air de le remplacer; mais il laiſſe le trône à quiconque veut s'en emparer.

Ce déſordre affreux, parvenu à ſon comble, fait paroître trente prétendans qui, ſe détruiſant les uns les autres, ſont nommés les trente tyrans. Il n'y en a aucun dont la vie ſoit tranquille ou la mort naturelle. Dès qu'ils ont été revêtus de la pourpre enſanglantée, ils inſpirent à leurs partiſans les mêmes craintes ou la même ambition qui ont occaſionné leur révolte. Environnés de conſpirateurs domeſtiques, de ſéditions militaires & de guerres civiles, ils tremblent ſur le bord de l'abîme, où, après avoir éprouvé l'anxiété la plus cruelle, ils ſont tôt ou tard précipités.

Ces Monarques précaires rece-

voient cependant les honneurs dont pouvoit diſpoſer la flatterie des armées & des provinces qui leur obéiſſoient; mais leurs droits, fondés ſur la rébellion, n'ont jamais pu obtenir la ſanction de la loi, ni être conſignés dans l'hiſtoire. L'élection de tant d'Empereurs, leur puiſſance, leur mort, devinrent également funeſtes à leurs ſujets & à leurs partiſans. Le peuple écraſé par d'horribles exactions, leur fourniſſoit les largeſſes immenſes qu'ils diſtribuoient aux troupes pour prix de leur fatale élévation. Quelque vertueux qu'on les ſuppoſe, quelle que pût être la pureté de leurs intentions, ils ſe trouvoient obligés de ſoutenir leur uſurpation par des actes fréquens de rapines & d'inhumanité; & lorſqu'ils tomboient, ils enveloppoient des armées & des provinces dans leur chûte. Le paſſage rapide & continuel de la chaumiere au trône, & du trône au tombeau, amuſeroit peut-être un philoſophe indifférent, s'il étoit poſſible à un philoſophe de reſter indifférent au milieu des calamités générales du genre humain.

Claude, Aurélien, Tacite & Probus,

quatre grands hommes qui, par le plus grand bonheur, ſe ſuccedent, rétabliſſent l'Empire prêt à périr par l'incurſion des Barbares. Carus ſuccede à Probus, & s'aſſocie ſes fils Carin & Numérien. Carus eſt tué par le tonnerre, Numérien par Aper ſon beau-pere, & Carin à la ſuite d'une bataille qui donne la couronne à Dioclétien.

La perſécution que ſouffrirent les Chrétiens ſous ce dernier Empereur, lui a fait une réputation de cruauté qu'il ne méritoit peut-être pas à tout autre titre. Il maintint, avec Maximien qu'il s'étoit aſſocié, l'Empire dans la paix, prévint les factions ou les étouffa. Conſtance & Galére, qu'il fit Céſars, repouſſent les Germains & les Perſes, & finiſſent par le forcer lui-même à abdiquer.

Ces deux Princes ſe partagent le ſouverain pouvoir : le premier a l'Occident, s'y fait adorer ; & Conſtantin ſon fils devient ſon ſucceſſeur. L'autorité Impériale excite de nouvelles contentions, de nouvelles jalouſies, de nouvelles guerres. Galere veut la retenir pour lui ſeul, & s'aſſocie Sévere & Maximien pour Céſars. Conſtantin ſoutient ſes prétentions. Maxence, fils de

Maximin, ſe déclare ſon rival; & c'eſt à cette occaſion, que, ſur l'apparition myſtérieuſe d'une croix qu'il prétend avoir vue dans les airs, Conſtantin montre tant d'affection pour le Chriſtianiſme. Le ſuccès de ſes armes le laiſſe ſeul maître de l'Empire, auquel on peut dire qu'il porta un coup irréparable, en transférant ſa capitale à Conſtantinople. Du reſte, ce Prince régna avec gloire, reſpecté & craint au-dehors, maître au-dedans, & finit, ſuivant l'opinion la plus commune, par embraſſer publiquement la Religion chrétienne.

A ſa mort, l'Etat eſt partagé entre ſes trois fils, Conſtance, Conſtantin & Conſtant; mais cette diviſion ne dure pas; Conſtantin eſt tué dans un combat, Conſtant aſſaſſiné par les ordres de l'uſurpateur Magnence; & Conſtance regne ſeul. A l'exemple de ſon pere, il protégea le Chriſtianiſme; & c'eſt dans ſes lois qu'on retrouve les fondemens de la plupart des immunités eccléſiaſtiques. Mais après avoir été attaché quelque tems à l'intégrité de la Foi, il ſe laiſſa entraîner par ſon épouſe dans les erreurs de l'Arianiſme.

Julien, ſon ſucceſſeur, ne régna que vingt-trois mois; & dans ce peu de tems, il montra de grands défauts & de grandes vertus. Il ſe fit un art de perſécuter les Chrétiens, s'occupa du bonheur des peuples, dont il ſoulagea les impôts, & montra une extrême affection pour les Philoſophes dont il peupla ſon palais. Jovien eſt élu après bien des troubles, & n'accepte l'Empire, qu'à condition qu'on y rétablira la Religion chrétienne. Valentinien lui ſuccede & s'aſſocie ſon frere Valens. Ces deux Princes ſont ſans ceſſe en guerre avec les Perſes, les Allemands, les Goths, les Saxons, & ont à ſe défendre de pluſieurs révoltes. Le premier fait quelques bonnes lois; le ſecond protege l'Arianiſme.

Gratien, leur ſucceſſeur, voyant l'Etat agité dans toutes ſes parties, n'imagine rien de mieux, que de confier à Théodoſe la conduite de la guerre contre les Barbares. Cet habile Général remporte contr'eux une victoire ſignalée qui les oblige à ſortir de l'Empire. La récompenſe eſt d'y être aſſocié; & les deux Auguſtes font régner la Religion, la juſtice & les lois. Ils terminent

toutes les guerres par des victoires ou des traités. On sait, par les monumens qui nous restent, combien ils firent de bonnes lois dans l'ordre politique & religieux.

Gratien meurt victime de l'ambition, par laquelle Maxime veut s'ouvrir le chemin du trône. Avant que de la réprimer, Théodose s'associe Arcade son fils, & dissimule avec l'usurpateur, jusqu'à ce qu'il soit en état de le punir. Il maintient la tranquillité de l'Orient, fait des traités avec ses voisins séduits par ses vertus, autant qu'effrayés par ses armes, & passe en Italie, dont Maxime venoit de se rendre maître. Il n'est pas encore arrivé, que tout est soumis par deux victoires remportées sur les Généraux de Maxime. Rien n'arrête plus son zele; il se livre sans réserve à la destruction de l'idolâtrie, & affermit le culte chrétien par son propre exemple. La fin de sa vie est empoisonnée par la révolte d'Arbogaste & l'usurpation d'Eugene. Il marche contre lui, le défait, & y trouve la mort.

Arcade & Honorius, ses enfans, qui partagent ses Etats après sa mort,

gouvernent bien moins que leurs Ministres Ruffin, Stilicon, Eutrope & Eudoxie femme d'Arcade. Ils sont sans cesse troublés par des divisions intestines que la jalousie d'autorité fait naître, & cause des maux infinis dans l'Etat. Théodose, fils d'Arcade, lui est associé presque en naissant. Aux troubles intérieurs succedent les guerres du dehors : les Huns désolent l'Orient ; les Goths s'acharnent contre l'Occident. Stilicon acquiert d'abord contre eux beaucoup de gloire ; mais il se laisse séduire par l'ambition, & attire dans l'Empire ces mêmes Barbares qu'il en avoit chassés auparavant. Arcade meurt au milieu de ses disgrâces, & laisse Théodose II, son fils, âgé de huit ans.

Son regne, ainsi que celui d'Honorius, est foible & pusillanime, rempli de rébellions & de meurtres. Sous eux se préparent les révolutions qui achevent de détruire l'Empire d'Occident. Le formidable Alaric vient mettre le siege devant Rome, qu'Honorius n'entreprend pas de secourir. Les Barbares s'établissent en Espagne ; les Bourguignons & les Francs dans les Gaules. Les

ravages d'Afrique, par les Vandales ; excitent l'horreur & la pitié. Des maux d'un autre genre & non moins fâcheux, le feu des héréſies, ſe font ſentir en Orient ; mais on voit de tems en tems briller quelques étincelles de l'ancienne valeur Romaine ; & Théodoſe le jeune trouve le moyen de s'immortaliſer par le code qui porte ſon nom.

Marcien lui ſuccede, & regne avec aſſez de tranquillité en Orient ; mais Valentinien trouve en Occident, dans la perſonne d'Attila, un adverſaire, qui, quoique battu dans quelques occaſions, le met ſouvent à deux doigts de ſa ruine, juſtifiant ainſi le titre de fléau de Dieu qu'il s'étoit donné. Un mari outragé ôte la vie & l'Empire à Valentinien ; ce fut Maxime, qui ne régna que pour voir le pillage de Rome par Genſeric. Avitus prend la pourpre à Toulouſe, & finit par ſe faire évêque de Plaiſance.

Léon monte ſur le trône d'Orient, Majorien ſur celui d'Occident. Ce dernier chaſſe les Vandales d'Italie, & eſt dépoſé par ſon Général Récimer, Goth de nation, qui éleve ſucceſſivement à

l'Empire Sévere, Anthemius & Olybrius qui ne fait que paroître. Ses ſucceſſeurs, Glycerius & Népos, ſont chaſſés avec opprobre. Enfin ſous Romulus Auguſtule, les Romains, honteux d'avoir de tels maîtres, le détrônerent; & appelerent Odoacre, Roi des Hérules, qui ſe fit proclamer Roi d'Italie.

Ainſi s'éteignit l'Empire d'Occident; l'an 1229 de la fondation de Rome; 986 depuis l'élection des Conſuls; 503 après Auguſte; & 146 de la tranſlation du ſiege de l'Empire à Conſtantinople. Ce fut ce même Empire que l'on reſſuſcita en faveur de Charlemagne, & qui exiſte aujourd'hui en Allemagne ſous une forme où l'on ne retrouve aucune marque de ſon ancienne conſtitution.

Quelle image pour les Souverains & pour tous les hommes, que la chûte de l'Empire Romain! Qu'un tel objet fait naître de réflexions philoſophiques! Rome, au plus haut point de ſa gloire, avoit elle-même creuſé le précipice où cette grandeur trop vaſte devoit s'engloutir. Le luxe amena les fêtes, les ſpectacles, tous les plaiſirs. On quitta les campagnes pour venir habiter les villes. L'agriculteur fut métamorphoſé

en ſoldat & en artiſan. Le commerce de frivolité & celui d'importation s'accrurent ; l'or diſparut ; la révolte & la mutinerie du ſoldat, qui ſe diſoit l'appui de l'Etat comme l'auteur de ſes victoires, exciterent des troubles ; les haines perſonnelles fortifierent la haine générale ; l'eſclavage produiſit l'ardeur de l'indépendance ; le patriotiſme s'éteignit ; le citoyen fut l'ennemi du citoyen ; l'ame qui faiſoit mouvoir les reſſorts de l'Empire, s'exhala ; Rome ne fut plus.

De toutes les nations qui ſe ſont ſuccédées ſur la face de ce globe, il n'en eſt point dont l'hiſtoire ſoit plus intéreſſante. Toutes les viciſſitudes dont un Etat eſt ſuſceptible, le deſpotiſme, la monarchie, la tyrannie, l'ariſtocratie, l'oligarchie, la démocratie & l'ochlocratie, ou la domination de la populace, s'y remplacent rapidement, & nous préſentent, chez un même peuple, le ſpectacle de toutes les formes de gouvernement, & le cercle de toutes les révolutions politiques. Le deſpotiſme s'établit ſans art & par le ſeul mouvement de la nature ; du deſpotiſme vient la monarchie ; lorſqu'on y

ajoute l'art & qu'on en corrige les défauts par le ſecours des lois. Quand la monarchie dégénere & devient tyrannie, la deſtruction du tyran donne naiſſance à l'ariſtocratie, qui ſe change comme naturellement en oligarchie, & de là en démocratie lorſque le peuple s'irrite & ſe venge des injuſtices de ceux qui le gouvernent. Enfin, de la démocratie, lorſque ce peuple devient inſolent & mépriſe les lois, s'engendre le gouvernement de la multitude ou l'ochlocratie.

Celui de Rome a ſubi toutes ces révolutions. Il fut deſpotique ſous Romulus: ce Prince exerça ſur ſes ſujets, c'eſt à-dire, ſur cette troupe de brigands qu'il avoit raſſemblés, la domination que la Nature donne aux forts ſur les foibles. Les divers établiſſemens de ce Prince & de ſes ſucceſſeurs changerent le deſpotiſme en monarchie; & celle-ci dégénéra en tyrannie ſous Tarquin le ſuperbe. Ce Prince gouverna injuſtement, & ne voulut régner que par la terreur; ce qui donna lieu à une révolution qui rendit le gouvernement ariſtocratique. Le peuple, ſenſible aux bienfaits de ceux qui l'avoient délivré

du tyran, ſe ſoumit à leur conduite; mais bientôt les Plébéïens ſe ſentirent dans les chaînes de la ſervitude; & le moment de la mort de Tarquin fut préciſément l'époque où les nobles commencerent à les opprimer. Le peuple n'eut plus de part à l'adminiſtration; & toute la puiſſance paſſée dans les mains du petit nombre, devint oligarchique.

Les lois agraires rétabliſſent l'égalité, & donnent naiſſance à la démocratie. C'eſt l'état parfait de la République, qui dura autant que les lois furent en vigueur, c'eſt-à-dire, juſqu'à la conquête de la Macédoine & aux premiers ſuccès des Romains dans l'Orient. Les richeſſes qu'ils en rapporterent, introduiſirent le luxe. Les nobles s'en ſervirent pour faire de grandes acquiſitions de terres dans toute l'Italie, au mépris du réglement qui fixoit les poſſeſſions à cinq cents arpens. Le renverſement des lois fondamentales de la démocratie changea le Gouvernement en ochlocratie. Depuis ce moment, l'argent & la force déciderent de tout; l'Etat fut livré, tantôt à un tyran, tantôt à un autre; on ne vit plus que

complots, que meurtres, que proſcriptions, que guerres inteſtines, juſqu'à ce que toutes les têtes monſtrueuſes de cette adminiſtration turbulente étant écraſées, une ſeule demeura & ramena l'Etat, après tant de révolutions, au point d'où il étoit parti, c'eſt-à-dire, à la monarchie deſpotique.

Je ſuis, &c.

A Rome, ce 20 Février, 1758.

LETTRE CCCXLI.

SUITE DE ROME.

J'ÉTOIS, Madame, ſi rempli des grands événemens de l'hiſtoire Romaine, ſur leſquels mes yeux s'étoient ouverts dans mes premieres études, que mon attention, en arrivant dans cette ancienne capitale du monde, ne ſe fixa d'abord que ſur les monumens qui ſemblent me les rendre encore préſens. De l'endroit le plus élevé du Capitole, je portai mes regards ſur les ſept collines qui formoient le premier emplacement de cette mère des nations; & chaque jour, Tite-Live ou Suétone à la main, je viſitois quelques-unes de ces ruines antiques, qui retracent à chaque pas la gloire des arts & celle des maîtres de l'univers.

Entre le Capitole & le mont Celius, eſt le mont Palatin, où Romulus bâtit, pour les brigands dont il étoit le chef, une eſpece de village auquel il donna ſon nom, & qu'il enſanglanta, dit-on,

pour une cauſe ridicule, par le meurtre de ſon frere. Le Ciel punit ce crime, en permettant qu'il périt lui-même dans une aſſemblée de Sénateurs, qui, mécontens de ſon gouvernement tyrannique, le mirent en pieces. Pour cacher ce régicide & prévenir les troubles qu'il pouvoit occaſionner, chacun d'eux emporta ſous ſa robe un morceau de ſon cadavre, & publia que les Dieux avoient enlevé ce Prince pour le placer parmi eux. Il y en eut même qui aſſurerent qu'il leur avoit prédit la grandeur future de leur ville; qu'il vouloit en être le protecteur, & adoré ſous le nom de Quirinus.

Le peuple perſuadé dreſſa des autels au nouveau Dieu; & ces autels furent comme l'origine des Apothéoſes, devenues depuis ſi fréquentes chez les Romains. Il entroit, dans cette fête, du deuil, de la joie & du culte. On feſoit une image de cire, qui repréſentoit celui qu'on vouloit mettre au nombre des Dieux. On lui donnoit un air pâle & défait, comme s'il avoit encore été malade. On plaçoit cette image à l'entrée de ſon palais, ſur un lit d'ivoire couvert d'un drap d'or. A gauche étoient aſſis

les Sénateurs en corps, vêtus de noir; & à droite les femmes de la premiere qualité. Pendant ſept jours que duroit cette cérémonie, les Médecins s'approchoient de tems en tems du lit, déclaroient que la maladie alloit de mal en pis, & qu'il ne reſtoit preſque plus d'eſpérance. A ce récit, les aſſiſtans témoignoient une extrême affliction. Enfin par degrés les Médecins annonçoient que le malade étoit mort. Dès-lors les plus jeunes Sénateurs emportoient le lit ſur leurs épaules juſques dans le Champ de Mars, où l'on avoit élevé une magnifique pyramide à pluſieurs étages. Le premier étoit rempli de matieres combuſtibles; on plaçoit au ſecond le lit & la ſtatue. L'Empereur régnant, un flambeau à la main, mettoit le feu au bûcher; tout s'embraſoit à l'inſtant; & auſſitôt il ſortoit de cet édifice un aigle qui, d'un vol rapide, ſe perdoit dans les nues. Le peuple étoit perſuadé que cet oiſeau emportoit au ciel l'ame du héros, & le Sénat le mettoit au rang des Dieux.

On cherche inutilement ſur le mont Palatin, quelques veſtiges du palais des Céſars, qu'Auguſte avoit commencé,

que Tibere continua, que Caligula, Néron, Domitien, & d'autres embellirent de toutes les richeſſes de l'art. Si l'on doit s'en rapporter à ce qu'en diſent les Ecrivains du tems, le Louvre, Verſailles, Marly, Trianon & toutes les maiſons de nos Rois, n'ont rien qu'on puiſſe lui comparer. Auguſte le fit bâtir ſur le mont Palatin, quartier de Rome où il étoit né ; & l'on a donné, depuis ce tems là, le nom de palais à toutes les maiſons royales qui ont quelque magnificence. On appela celui-ci le Siege de l'Empire ; car quoique les Empereurs en euſſent d'autres dans Rome, ce lieu étoit regardé comme leur réſidence ordinaire, où tout annonçoit le ſéjour des Maîtres du monde. Ce qui peut en reſter encore, eſt abſolument enſeveli ſous les jardins de la maiſon Farneſe, d'où l'on tireroit ſans doute des tréſors ineſtimables aux yeux des antiquaires.

Non loin de là étoit cette fameuſe maiſon dorée de Néron, qui fut détruite pour faire place à d'autres édifices, qu'on n'apperçoit également plus que dans les ruines. Suétone m'apprend que le portique de ce palais étoit aſſez

vaſte pour y placer la ſtatue coloſſale de cet Empereur, haute de cent vingt pieds; qu'un réſervoir d'eau, large comme une mer, étoit entouré de bâtimens qui reſſembloient à des villes; que les jardins & les parcs avoient l'air d'une vaſte campagne, où l'on trouvoit des champs cultivés, des vignes, des bois, des troupeaux & des bêtes fauves; que les appartemens étoient tous brillans d'or, de pierreries, de nacres de perles; & qu'on avoit diſpoſé les ſalles à manger de maniere que les eaux de ſenteur & les fleurs odoriférantes paroiſſoient ſe répandre naturellement ſur les convives. Enfin ce Monarque ne ſe crut bien logé, que lorſqu'il ſe fut emparé de toute cette partie du territoire de Rome, qu'il deſtina uniquement à ſon uſage. Ce grand édifice fut détruit par Veſpaſien, qui reſtitua au peuple ce qu'un maître injuſte lui avoit uſurpé.

Si vous en exceptez les environs du Capitole, quelques parties des monts Quirinal & Viminal, le reſte des ſept collines qui formoient le premier emplacement de l'ancienne Rome, n'eſt plus occupé que par des

ruines, des jardins, des vignes ou des couvens. Cette ville a éprouvé tant de démolitions, tant d'incendies, tant d'inondations, tant de ravages de la part des Barbares, que tout a changé juſqu'au ſol même. Le ſommet des montagnes a tellement comblé les vallées, que le terrien actuel eſt élevé de plus de vingt-cinq pieds au-deſſus de l'ancien; & le mont Capitolin eſt, d'un côté, preſque de niveau avec le pavé de Rome. Le Champ de Mars, qui, du tems de la République, n'étoit deſtiné qu'aux aſſemblées, aux promenades, & à divers monumens de magnificence Romaine, eſt aujourd'hui le centre de la population, du mouvement & des affaires, le ſeul endroit même qui ſoit véritablement habité & peuplé. On y voyoit des temples, des cirques, des théâtres, des obéliſques, des colonnes, dont on ne retrouve plus que quelques veſtiges confuſément épars, plus propres à exciter qu'à ſatisfaire la curioſité. On n'a conſervé que ce qui étoit d'une conſtruction aſſez ſolide, pour ſervir de défenſe à la ville; car il n'étoit plus queſtion de ſonger à ſon embel-

liſſement. La fureur détruiſit le reſte; & une barbare économie en employa les matériaux aux plus vils uſages. Ceux qui ſubſiſtent encore, ne doivent leur exiſtence qu'à la difficulté de les démolir. La ſolidité de leur conſtruction les a rendus vainqueurs des efforts réitérés des Barbares.

De ce nombre eſt le Panthéon, qui fut bâti par le Conſul Agrippa, gendre d'Auguſte, ſous le regne de ce Prince, en l'honneur de tous les Dieux. Il le fit conſtruire d'une forme ronde, ſoit pour imiter celles des Cieux, ſoit pour éviter la jalouſie de préſéance entre les Divinités qui devoient l'habiter. La magnificence de cet édifice répondoit à ſa deſtination. L'or, l'argent, le bronze, y étoient employés avec une profuſion extraordinaire; les portes, le toît, les poutres, les degrés, en étoient couverts; mais Conſtantin le jeune les fit enlever pour les tranſporter à Bizance; & comme s'il eût été de la deſtinée de ce temple, de ſe voir dépouiller de tous ſes antiques ornemens, Urbain VIII, dans le dernier ſiecle, en ôta ce qui y reſtoit encore de bronze, & en tira plus qu'il n'en

n'en falloit pour le baldaquin qui couvre le grand autel de l'égliſe de Saint-Pierre. Le reſte fut employé à fondre pluſieurs pieces de canon, qu'on voit encore ſur les baſtions du château Saint-Ange.

Agrippa avoit d'abord dédié le Panthéon à Jupiter Vengeur, en mémoire de la victoire d'Actium qui aſſura l'Empire au jeune Octave, où il donna lui-même tant de marques de bravoure. Les premieres idoles qu'il plaça dans ce nouveau temple, furent celles de Mars & de Vénus, regardés comme les protecteurs de la ville de Rome & de la Maiſon Julia. Vénus avoit à chaque oreille une moitié de cette perle précieuſe qui avoit appartenu à Cléopatre, & dont cette Reine prodigue avoit, dit-on, fait diſſoudre & avaler la pareille à ſon amant.

Si vous en exceptez les richeſſes dont on a dépouillé le Panthéon, cette rotonde, dont les murs ſont incruſtés de marbre, ſubſiſte encore en ſon entier. Son diametre eſt de vingt-deux toiſes, ſans y comprendre les murs qui ont dix-huit pieds d'épaiſſeur; & ſa hauteur eſt proportionnée à ſa largeur.

Elle n'eſt éclairée par aucune fenêtre ; le jour entre par une ſeule ouverture au-deſſus de la coupole, & y répand aſſez de lumiere. Quarante-huit colonnes de marbre décorent l'intérieur ; ſeize autres, à l'extérieur, d'une ſeule piece de granite, forment, par leur hauteur & leurs proportions, un portique majeſtueux, qui l'emporte par ſa beauté ſur celle du temple même.

Tel eſt, Madame, ce fameux Panthéon, que le Conſul Agrippa fit élever à ſes Dieux. Quel eût été ſon étonnement, ſi on lui eût dit que dans un coin de la Judée, vivoit alors une jeune Vierge, nommée Marie, qui, devenue un jour la Patrone révérée de ce temple auguſte, en chaſſeroit tous les Dieux de la République. Boniface IV le convertit en une égliſe chrétienne, qu'il conſacra à la Mere de Dieu, ſous le nom de Notre-Dame de la Rotonde ; un autre Pape la dédia à tous les Saints, dont on inſtitua la fête au neuvieme ſiecle. Pluſieurs artiſtes célebres y ont leur tombeau, parmi leſquels on remarque celui de Raphaël, le plus grand, le plus ſublime & le plus excellent Peintre qui ait paru depuis la renaiſſance des arts. Né à Urbin en 1483, le Vendredi

Saint, il mourut à pareil jour dans la trente-ſeptieme année de ſon âge, d'une ſaignée faite mal-à-propos, après un épuiſement avec les femmes, vers leſquelles ſon tempérament le portoit avec trop de véhémence. Le Cardinal Bembo a fait ſon épitaphe.

Le grand nombre de niches qui environnent l'intérieur du Panthéon, ne prouvent pas que tous les Dieux qu'adoroient les Romains, y euſſent leurs ſtatues. La ville entiere n'eût pas été capable de les contenir toutes, s'il eſt vrai, comme le diſent les Hiſtoriens, que chaque particulier, depuis le moment de ſa conception juſqu'à celui de ſa mort & au-delà, eut pluſieurs Divinités employée à ſon ſervice. Généthius veilloit à la génération; le Dieu Sentin donnoit le ſentiment à l'enfant dans le ſein de ſa mere; Diane préſidoit à la groſſeſſe; Lucine à l'accouchement; Cunine au berceau; Rumina au lait de la nourrice; Nundine prenoit le nouveau né ſous ſa protection; Pavence diſſipoit ſes frayeurs; Carna lui procuroit de l'embonpoint; Agenor le feſoit marcher; Juventa protégeoit ſa jeuneſſe; Jucatin veilloit à ſon mariage; Viriplaca

en appaiſoit les querelles; Adeone l'accompagnoit dans ſes voyages; Libitine préſidoit à ſes funérailles; & les Dieux Manes étoient les protecteurs de ſes cendres. Varon parle de trente mille Dieux adorés dans cette capitale.

Cette multitude de Divinités demandoit beaucoup de Prêtres pour le ſervice de leurs temples & les cérémonies des ſacrifices. Ces Miniſtres des autels avoient à leur tête de grands & de petits Pontifes, dont la dignité étoit dans la plus haute vénération. Ils avoient le pas ſur les Magiſtrats, décidoient de toutes les affaires de Religion, expliquoient les myſteres, & ne devoient compte à perſonne de leur adminiſtration. Le chef ſuprême de ces Prêtres ſe nommoit le Souverain Pontife, & prenoit auſſi poſſeſſion de ſa charge. Après l'avoir revêtu de ſes habits pontificaux, on le feſoit deſcendre dans une foſſe, & l'on abattoit ſur lui une trape de bois percée de pluſieurs trous. On égorgeoit enſuite un taureau, dont le ſang paſſant par les trous de la trape, tomboit ſur le Pontife qui en étoit tout couvert. Il s'en frottoit le viſage, les yeux, les oreilles, la bouche & la lan-

gue; après quoi on levoit la trape; les autres Miniſtres le tiroient de la foſſe, & on le ſaluoit dans l'état où il étoit. Il changeoit enſuite d'habits, & on le conduiſoit chez lui où il donnoit un grand repas.

Dans la cérémonie des ſacrifices, le Prêtre s'étant lavé, faiſoit tout haut l'aveu de ſon indignité, ſe reconnoiſſoit coupable de pluſieurs fautes, en demandoit pardon aux Dieux, bénifſoit de l'eau, & en feſoit l'aſperſion ſur les aſſiſtans. Pendant ce tems là on chantoit des hymnes, & l'on encenſoit la victime & l'autel. Le Prêtre alors récitoit une longue priere en l'honneur du Dieu dont on célébroit la fête, pour le rendre favorable aux Empereurs, à la République & au peuple. Chacun alloit enſuite faire ſon offrande; puis on donnoit au Prêtre la pâte ſacrée qui devoit être de froment; & il la jetoit ſur la tête de la victime. On lui préſentoit du vin; & en ayant goûté le premier, il en feſoit boire aux aſſiſtans, pour montrer qu'ils participoient au ſacrifice. Un des Miniſtres ſubalternes demandoit enfin s'il frapperoit la victime. Après

en avoir obtenu le consentement, il l'assommoit d'un coup de massue ; & les Ministres des Dieux s'en régaloient dans un festin.

Un édifice qui devoit durer autant que le monde, si l'épargne sordide de quelques Pontifes n'en eût arraché les pierres pour en bâtir des palais, est l'amphithéâtre de Vespasien, vulgairement dit le Colisée, à cause d'un colosse qui se trouvoit dans les environs. Ce Prince le fit élever après la conquête de la Judée, d'où il amena vingt mille esclaves Juifs, qu'il employa à la construction de ce bâtiment. Il est de figure ronde en dehors, quoique l'intérieur soit ovale. Il contenoit, dit-on, quatre-vingt-sept mille spectateurs, c'est-à dire, quatre fois plus que l'amphithéâtre de Vérone. De tous les monumens de l'ancienne Rome, c'étoit, sans contredit, le plus étonnant par la grandeur des masses, l'emploi de tous les ordres d'architecture, la noblesse des portiques, la multitude des gradins, la vaste capacité & la prodigieuse hauteur de tout l'édifice. Si l'on en croit quelques Ecrivains qui l'ont vu dans toute sa magnificence, ni les pyramides,

d'Egypte, ni le temple d'Ephèſe, ni aucune des autres merveilles du monde ne l'emportoient ſur ce ſuperbe amphithéâtre. On y feſoit combattre des bêtes féroces ; l'eau y entroit à volonté pour des combats navals ; des gladiateurs, des eſclaves, des hommes enfin s'y égorgeoient pour amuſer un peuple déſœuvré, qui ſe vantoit pourtant de donner des mœurs & des lois à l'univers. On y entroit, on en ſortoit ſans courir aucun riſque : des avenues de tous côtés, des corridors, des dégagemens ſagement diſtribués prévenoient tous les accidens. Les ruines mêmes, dans l'état où elles ſont, donnent encore la plus grande idée de la puiſſance qui l'a fait conſtruire. Les quatre ordres employés à la décoration extérieure de l'enceinte avoient autant de rangs de colonnes, entre leſquelles étoient placées une multitude de ſtatues, dont on n'apperçoit plus que les niches. Quant à l'intérieur, il eſt totalement dégradé. Une partie eſt employée à faire du ſalpêtre ; & les ſouterreins qui renfermoient les animaux deſtinés au combat, ſont abſolument comblés. Clément X, touché de voir l'arêne

anciennement arroſée du ſang des Martyrs qu'on expoſoit à leur fureur, ſervir à des uſages profanes, ſouvent même criminels, y fit conſtruire de petits autels en mémoire des Myſteres de la Paſſion, & y établit un Hermite chargé du ſoin d'y maintenir la décence. Benoît XIV y ajouta de nouveaux ornemens, & accorda même des Indulgences à ceux qui iroient y faire leurs prieres.

En parcourant ces auguſtes ruines, de combien d'impreſſions différentes ne me ſens-je pas pénétré! Si mes regards ſe portent autour de l'amphithéâtre, j'y vois ou crois voir le Souverain de Rome & de la terre, la famille Impériale, le Sénat, l'Ordre Equeſtre, les Préteurs, les Tribuns, les Ediles, les Magiſtrats, le peuple, tout ce monde enfin de ſpectateurs, qui formoit lui-même le plus grand, le plus beau de tous les ſpectacles. Si mes pas me conduiſent dans l'arêne, le ſang des Martyrs ruiſſele juſquà moi. Un lion rugiſſant s'élance du fond de ſon antre, & dévore à mes yeux un Confeſſeur de Jeſus-Chriſt, tandis qu'un tigre affamé s'arrête devant une jeune

Vierge ; & indocile à la voix qui l'excite, leche, en les careſſant, les pieds de la victime.

Le théâtre de Marcellus, commencé par Céſar & terminé par Auguſte pour immortaliſer la mémoire du jeune Prince, ſon neveu, dont il lui donna le nom, pouvoit contenir juſqu'à trente mille ſpectateurs. Vitruve en parle comme du plus magnifique édifice de ce genre ; & les grands morceaux qui ſont encore debout, font l'admiration des connoiſſeurs. Il y eut dans l'ancienne Rome trois théâtres fameux : ceux de Pompée & de Scaurus, dont le tems a dévoré juſqu'aux moindres veſtiges ; & celui de Marcellus, qui fait aujourd'hui partie du palais Savelli. Le vuide intérieur a été comblé pour en former le cours & les terraſſes, & l'on y monte comme ſur une montagne.

Les Romains furent pendant près de quatre cents ans ſans jeux ſcéniques, c'eſt-à-dire, ſans repréſentations théâtrales ; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ces jeux ont été inſtitués pour fléchir la colere des Dieux dans les calamités publiques. Ce ne furent

d'abord que des baladins venus de Toſcane, qui danſoient au ſon de la flûte, & feſoient des mouvemens aſſez agréables à la maniere de leur pays. Ce divertiſſement fut reçu avec joie; & à force de le répéter, on le perfectionna, ou plutôt on lui ôta une partie de ſa groſſiéreté. Il y eut des troupes réglées, auxquelles on donna le nom d'Hiſtrions, parce qu'en langage Toſcan, un Baladin s'appeloit Hiſter.

Ces acteurs ne réciterent plus des vers groſſiers & faits ſur le champ; ils jouerent des pieces complettes appelées Satyres, qui avoient une muſique réguliere, & étoient accompagnées de danſes & de mouvemens convenables. Ce genre de ſpectacle dura plus de cent ans, c'eſt-à-dire, juſqu'au Poëte Andronicus, Grec de nation, & affranchi de Livius, qui tâcha d'imiter en latin, ce que les Grecs avoient ſi heureuſement exécuté dans leur langue. Andronicus, Accius & Pacuvius ſont les premiers Poëtes tragiques qu'on vit à Rome. Horace, qui ne donne au premier que la gloire de l'invention, reconnoît que Pacuvius eſt le plus ſavant

& Accius le plus ſublime. Les grands de la nation ne dédaignerent pas ce genre d'écrire ; & les anciens Grammairiens nous ont conſervé les noms du Thieſte de Gracchus, de l'Alcmeon de Catulle, de l'Adraſte de Céſar, de l'Ajax d'Auguſte, de l'Octavie de Mécene, & de la Médée d'Ovide. Toutes ces tragédies ſe ſont perdues ; & probablement il n'y a pas lieu de les regretter.

Les pieces régulieres firent oublier les anciennes farces, tant que les Poëtes repréſenterent eux-mêmes leurs propres drames ; mais dès qu'ils les eurent donnés à des troupes de Comédiens, la jeuneſſe Romaine, qui aimoit à rire, rapporta ſur le théâtre les ſatyres qu'on joua d'abord dans les intermedes à la place des chœurs ; enſuite on les réſerva pour la fin, comme on donne parmi nous une petite piece après la grande. On interrompoit même quelquefois les acteurs, comme il arriva à ceux qui repréſentoient l'Hécyre de Térence : ils furent obligés de quitter le théâtre pour faire place à des gladiateurs ; car au milieu de la plus belle piece, le peuple, toujours ignorant &

groſſier, demandoit des athletes ou un ours, & il falloit le ſatisfaire.

Avant Scipion l'Africain, quelques-uns croient avoir travaillé, avec Lélius ſon ami, aux comédies de Térence, les Sénateurs aſſiſtoient au ſpectacle confuſément avec les Plébéïens. Les théâtres n'étoient alors que des édifices de charpente, qu'on dreſſoit dans le tems des jeux ſcéniques, & ſur leſquels quelques rameaux tenoient lieu de décoration. Dans la ſuite ils devinrent plus magnifiques, plus vaſtes, plus ſpacieux. Ce qu'on put imaginer de plus beau & de plus rare, l'or, le marbre, le porphire, tout y fut employé avec profuſion. Ils étoient décorés par de longs portiques, des allées plantées d'arbres, des galeries couvertes où le peuple ſe promenoit en attendant l'heure du ſpectacle. Les places alors furent diſtinguées; l'orcheſtre où les Sénateurs étoient aſſis, &, dans l'endroit le plus éminent, les ſieges deſtinés pour l'Empereur & pour ſa famille. Il y avoit enſuite pluſieurs rangs de bancs pour les Chevaliers Romains; les Plébéïens occupoient les autres places.

Les Romains employoient des ſom-

mes immenſes à la célébration des ſpectacles; & les comédiens payés à proportion de leurs talens, s'enrichiſſoient dans cette profeſſion. Eſopus, célebre acteur dans le tragique, laiſſa une ſucceſſion de deux millions cinq cent mille francs, qu'il avoit amaſſée en jouant la comédie. Roſcius jouiſſoit de plus de ſoixante & quinze mille livres de revenu. Le théâtre de Scaurus étoit orné de trois cent ſoixante colonnes & de trois mille ſtatues. A la dédicace de l'amphithéâtre de Veſpaſien, qui dura cent jours, on égorgea cinq mille victimes; & ces ſacrifices furent accompagnés de divertiſſemens & de fêtes, dont la dépenſe monta à plus de dix millions. Pompée fit combattre dans le ſien ſix cents lions à la fois, ſi l'on en croit les hiſtoriens, & un autre jour, cent quarante-deux éléphans qui furent tous mis à mort. Je pourrois joindre à tous ces prodiges, le combat naval qu'on dit qu'Héliogabale donna au peuple, & dans lequel les barques voguoient ſur une mer de vin. On parle d'une autre naumachie, où l'on feſoit battre les uns contre les autres des poiſſons de mer d'une groſſeur monſtrueuſe, qui nageoient dans leur propre élément. Qu

dirai-je de ces chaſſes, où l'arêne, par une eſpece d'enchantement, ſe métamorphoſant en forêt, offroit toutes ſortes de bêtes fauves, dont les unes étoient pourſuivies par des chaſſeurs, les autres venoient ſe livrer d'elles-mêmes au peuple, auquel on les abandonnoit.

L'eſpece de ſpectacle pour lequel les Romains parurent avoir une ſorte de prédilection, fut celui des pantomimes, qui exprimoient les paſſions, les caracteres, les mœurs, les événemens, les plus petites circonſtances des faits, par de ſimples mouvemens, par des ſignes, des geſtes, des danſes, ſans le ſecours de la parole. Ce nouveau genre, qui fut ſur-tout en vogue ſous le regne d'Auguſte, ſupplanta la comédie réguliere, à laquelle il devoit ſa naiſſance: voici comme on en raconte l'origine.

Le Poëte Andronicus jouoit dans une de ſes tragédies; car c'étoit l'uſage alors que les auteurs dramatiques montaſſent ſur le théâtre; uſage qui pourra peut-être un jour s'introduire parmi nous, puiſqu'on les fait déjà paroître à volonté aux premieres repréſentations de leurs pieces. Le peuple qui ſe donnoit la liberté de faire répéter les endroits qui lui plaiſoient le plus, à force de

crier *Bis*, le tint si long-tems sur la scene, qu'il s'enroua & fut hors d'état de déclamer davantage. Il pria le parterre de trouver bon qu'un esclave, placé à côté de lui, récitât les vers, tandis que lui-même feroit les gestes. On remarqua que son action en étoit plus vive, plus animée, parce qu'il employoit toutes ses forces à la partie qu'il s'étoit réservée.

De là vint la coutume de partager la déclamation entre deux acteurs; & ce fut sur des regles fixes de musique, qu'ils mesurerent le son de la voix, le mouvement des mains, les attitudes du corps. Il faut observer que les théâtres des Romains étoient plus vastes que les nôtres; que la plupart des comédiens jouoient masqués, & que par conséquent il étoit plus difficile de distinguer de loin les mouvemens de la bouche & les muscles du visage. Les pieces & les gestes des auteurs & des acteurs étoient souvent très-indécens; & comme leur but n'étoit que de faire rire le peuple par des bouffonneries, il n'y avoit ni caracteres, ni intrigues, ni dénouemens; tout se bornoit à un mélange de sottises burlesques, de mots satyriques, de balourdises obscenes. Mais

quelques-uns d'eux porterent si loin la perfection de leur art, qu'ils furent repréſenter une intrigue ſuivie, une action principale, & formerent une troupe particuliere qui jouoit, ou plutôt qui danſoit, toutes ſortes de pieces ſur le théâtre.

Pilade, qui s'acquit tant de réputation dans ce genre, étoit ſi conſommé dans ſon art, qu'il repréſentoit ſeul un drame entier, accompagné d'un chœur de muſique. Il eut le bonheur de trouver un émule digne de lui dans Batille, affranchi de Mécene. Ces deux célebres Pantomimes avoient chacun un mérite particulier; Batille excelloit dans le comique, & Pilade dans le tragique. Ils furent bientôt ennemis: le peuple Romain ſe partagea entre ces deux perſonnages importans; & Pilade fut exilé, ſans doute par le crédit & les brigues des partiſans de ſon rival. Il ne tarda pas à être rappelé; & l'Empereur lui reprochant ſes querelles avec Batille: » Seigneur, répondit Pilade, » il eſt de votre intérêt que nous amuſions le peuple de nos querelles, » pour l'empêcher de faire attention à » ce que fait le Gouvernement ». Ce

fut en effet par des vues de politique, que ce Prince introduisit & favorisa les pantomimes.

Ces deux hommes inimitables partagerent long-tems les applaudissemens de la capitale du monde, firent des éleves qui soutinrent, surpasserent même la réputation de leurs maîtres; & l'art fut porté à sa perfection. Un cinique, nommé Démetrius, qui se prétendoit philosophe, osa néanmoins soutenir publiquement que les Romains n'avoient point encore de danse, & rejeta sur la musique seule, l'impression forte qu'il avoit éprouvée lui-même à ces sortes de représentations. Il s'en expliqua sans ménagement; ses discours firent du bruit, frapperent la multitude, & furent sur le point de nuire à l'art même. Il arriva pour lors à Rome ce qui est arrivé à Paris dans un cas presque semblable : on discuta les acteurs, le spectacle & le genre. On publia beaucoup d'écrits; mais voici le moyen le plus sûr qu'on imagina pour détruire les sophismes du cinique, & éclairer les personnes impartiales. Les comédiens publierent qu'ils donneroient un spectacle nouveau; &

l'on engagea adroitement leur adverſaire à y aſſiſter. Le concours fut extrême; & Démétrius fut placé, ſans qu'il y parut de l'affectation, en vue de toute l'aſſemblée. L'orcheſtre commence; un acteur ouvre la ſcene; & au moment qu'il paroît, la ſymphonie ſe tait, & la pantomime continue. Sans autre ſecours que les pas, les poſitions du corps, les mouvemens des bras, on voit repréſenter ſucceſſivement les amours de Mars & de Vénus, le ſoleil qui les découvre au mari jaloux, les pieges que celui-ci tend à ſa femme & à ſon rival, le prompt effet de ces filets perfides, qui, en comblant la vengeance de Vulcain, ne font que confirmer ſa honte, la confuſion de Vénus, la rage de Mars, & la joie maligne de tous les Dieux qui accourent en foule à ce ſpectacle. L'aſſemblée enchantée applaudit; le cinique même, dans un tranſport de plaiſir, a la bonne foi de s'écrier: « Non, » ce n'eſt point une repréſentation, » c'eſt la choſe même ».

Ce qui doit paroître plus ſingulier, ce ſont les impreſſions que feſoit le jeu des pantomimes. Les paſſions théâ-

rraſes paſſoient dans tous les cœurs : donnoit-on Ajax en fureur ? On ſuivoit les mouvemens du comédien, & l'on devenoit furieux avec lui. Le peuple jetoit des cris affreux, & ſe dépouilloit de ſes habits pour ſe battre plus aiſément. On feſoit voler les pierres; on briſoit les bancs ; on arrachoit les cloiſons ; on s'armoit de ces débris; on en aſſommoit ſes voiſins. Les coups ne tomboient pas ſeulement ſur la populace ; des ſpectateurs de la premiere diſtinction s'en retournoient ſouvent couverts de bleſſures.

Les Pantomimes repréſentoient ſans diſtinction toutes les fables tragiques, comiques & ſatyriques ; mais ils s'attachoient plus particuliérement à l'hiſtoire des Dieux & des Héros ; & ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'un ſeul acteur jouoit une piece entiere, telle que les fureurs d'Hercule ou celles d'Ajax. On alla juſqu'à exprimer dans la ſuite, par les danſes, la philoſophie & ſes différens ſyſtêmes, ſans employer ni voix, ni chant, ni inſtrumens. Au reſte, ces danſes ne conſiſtoient pas, comme les nôtres, principalement dans le mouvement des jambes ; les mains y

contribuoient plus que les pieds. Les différentes ſituations des bras, de la tête & du corps, les mouvemens des yeux, & les attitudes réglées ſuivant la cadence de la muſique, exprimoient bien mieux que ne font des ſauts & des entrechats. Auſſi appeloit-on ces ſortes de danſes une muſique muette; & l'on attribuoit aux acteurs, des mains éloquentes, des doigts parlans, un ſilence pathétique, & plus d'une ame dans un ſeul corps. Leur art charma les Romains dès ſa naiſſance; il paſſa enſuite dans les provinces les plus éloignées de la capitale, & ſubſiſta auſſi long-tems que l'Empire même. Rome étoit remplie de Profeſſeurs qui l'enſeignoient à une foule de diſciples; & l'on trouvoit des théâtres dans toutes les maiſons.

Non contens d'applaudir aux acteurs pantomimes dans les ſpectacles publics, les Romains les mirent de leurs parties de plaiſirs, de leurs feſtins, de leurs cérémonies domeſtiques, & les employerent juſques dans les funérailles. Leurs fonctions étoient de danſer devant le cercueil, & d'imiter, par leurs attitudes, la vie & les mœurs du

défunt. Ils contrefaiſoient juſqu'à ſes défauts, pour faire rire le peuple aux dépens du mort. On ne pouvoit pas dire de ces oraiſons funebres, comme des nôtres, qu'elles étoient un amas puéril & ampoulé de flatteries & de menſonges.

Auguſte accorda aux pantomimes des privileges qui les rendirent inſolens. Le peuple, les Chevaliers, les Sénateurs eux mêmes avoient pour eux des égards & des politeſſes marqués. On alloit leur rendre viſite; & lorſqu'ils ſortoient, on ſe feſoit honneur de les accompagner. Les femmes du plus haut rang s'empreſſoient de les eſcorter; & l'on en voyoit s'oublier juſqu'à devenir publiquement leurs maîtreſſes. Des Impératrices même prirent du goût pour ces baladins; & l'on aſſure que Fauſtine, femme de Marc-Aurele, s'abandonnoit avec eux à des excès dont le récit feroit rougir votre pudeur. Ces déſordres ouvrirent enfin les yeux au Gouvernement. Dès les premieres années du regne de Tibere, on fut obligé de faire un réglement pour défendre aux Sénateurs de fréquenter les écoles des pantomimes, & aux Chevaliers

Romains de leur faire cortege en public. Quelques Empereurs les chaſſerent de Rome, mais leur exil duroit peu ; la politique qui les avoit renvoyés, les rappeloit bientôt pour plaire au peuple, ou pour faire diverſion à des factions plus à craindre pour l'Empire. Néron, fait pour protéger de pareilles gens, voulut danſer lui-même avec eux ; & l'on en comptoit encore ſix mille, tant acteurs qu'actrices, ſous l'Empereur Conſtance, tandis qu'on chaſſoit les Philoſophes, parce qu'on craignoit la famine.

Je ſuis, &c.

A Rome, ce 24 Février 1758.

LETTRE CCCXLII.

Suite de Rome.

Mes courſes, parmi les ruines de l'ancienne Rome, m'ont conduit au tombeau d'Auguſte, aux bains d'Agrippa, de Dioclétien, aux arcs de triomphe de Titus, de Sévere, de Conſtantin, aux cirques, aux places, aux obéliſques, aux aqueducs, aux temples, aux portes, aux colonnes plus ou moins conſervés, ſuivant qu'ils ont réſiſté plus ou moins aux injures du tems, aux ravages de la guerre, à la fureur des Barbares, à la haine des Chrétiens contre les monumens du paganiſme, & à l'avarice des Papes, des particuliers & des Moines qui en ont arraché les matériaux, les uns pour conſtruire des palais, les autres pour bâtir des égliſes.

Les reſtes du tombeau d'Auguſte, ſervant aujourd'hui d'enclos à un parterre formé dans ſon enceinte, annoncent un édifice où l'on avoit allié la

ſolidité & la magnificence. Conſtruit par le Maître du monde pour y renfermer les cendres des Marcellus, des Germanicus, des Agrippa, des Druſus, des Livie, des Octavie, des premiers Céſars, c'eſt-à-dire, de tout ce que l'univers eut jamais de plus grand, on y avoit pratiqué divers caveaux, où les reſtes d'Auguſte, des Empereurs morts, ſe trouvent confondus avec les immondices qu'on y raſſemble pour l'engrais d'un jardin garni de quelques plantations de vigne, pratiqué dans l'intérieur du monument. Auguſte l'avoit fait élever en face du Champ de Mars, entre la voie Flaminienne & le bord du Tibre. Suétone en indique la ſituation, & nous apprend qu'il étoit formé de neuf étages qui s'élevoient toujours en diminuant, & formoient une pyramide ronde, ſurmontée d'une coupole, & terminée par la ſtatue coloſſale de cet Empereur, en bronze doré. Chaque étage offroit, juſqu'au comble, une rangée d'arbres toujours verds, qui couvroient ce monument de leur ombre; & derriere le mauſolée, on avoit planté un bois qui s'étendoit le long du Tibre, & ſervoit de promenade

hade aux Romains. Ce tombeau n'avoit qu'une porte, ouverte du côté du Champ de Mars, & décorée de deux obéliſques, dont l'un fut tranſporté & élevé, par ordre de Sixte-Quint, derriere l'égliſe de Sainte-Marie Majeure; & l'on prétend que l'autre eſt encore enfoui dans les décombres qui, dans cette partie ſur-tout, ont ſi prodigieuſement exhauſſé le ſol de Rome.

On ne doute pas que le premier qui fut enterré dans ce ſuperbe mauſolée, ne ſoit le jeune Marcellus, fils d'Octavie, dont on ſe rappelle, ſur le lieu même, avec une ſorte d'attendriſſement, le bel éloge que Virgile, feſant alluſion à ce monument, met dans la bouche d'Anchiſe, à la fin du ſixieme Livre de l'Enéide: « Les deſtins ne feront que le montrer au monde pour » diſparoître auſſitôt, de crainte que » Rome ne devienne trop fiere d'avoir » un don ſi précieux plus long-tems en » ſa poſſeſſion. De combien de gémiſſemens, de cris douloureux, ſa mort » fera retentir le Champ de Mars! Dieu » du Tibre, quelle pompe funebre tu » verras ſur tes bords, lorſqu'on lui

» élevera un tombeau que tu baigneras
» de tes ondes ! Jamais aucun rejeton de
» la race Troyenne n'aura donné tant
» d'eſpérance à ſes aïeux ; Rome re-
» grettera en ſa perſonne le ſoutien de
» la patrie, la bonne foi des premiers
» tems, le bras invincible de la na-
» tion. O fils infortuné ! ſi vous pou-
» viez vous ſouſtraire aux rigueurs du
» deſtin, vous ſeriez un jour le vrai
» Marcellus. Que ne puis-je, hélas,
» couvrir de fleurs ſon mauſolée ! Que
» ne puis-je au moins rendre de vains
» honneurs à ſa cendre » !

On nous a fait des peintures bien vives & bien touchantes de l'affliction d'Octavie à la perte de ſon fils. Tant qu'elle vécut, elle ne ceſſa de le pleurer, & ne voulut rien entendre qui fût capable de la diſtraire de ſa douleur. Toujours appliquée au même objet, elle parut auſſi touchée pendant tout le cours de ſa vie, qu'elle l'avoit été le jour même des funérailles. Loin d'eſſayer de ſe mettre au-deſſus de la peine qui l'accabloit, elle refuſa juſqu'au moindre ſoulagement, croyant que ſi ſes larmes euſſent ceſſé de couler, elle eût été privée du ſeul bien qui lui reſtoit.

Un jour qu'Auguſte la pria de ſe trouver à une lecture que Virgile venoit lui faire du ſixieme Livre de l'Enéide ; quand le Poëte en fut à l'endroit que je viens de citer, Octavie tomba évanouïe, & perdit long-tems connoiſſance. Cette Princeſſe ne voulut plus déſormais rien voir ni rien entendre de ce qui fut fait pour célébrer la mémoire de ſon fils, rejetta tous les honneurs qu'on lui décernoit. Elle fit cependant donner à Virgile trois cents écus d'or pour chaque vers de ce morceau pathétique de ſon poëme.

Une loi expreſſe & très-ſage défendoit à Rome d'enterrer les morts dans l'enceinte de la ville ; les Empereurs, les veſtales & quelques perſonnes illuſtres avoient ſeuls ce privilege. Quelques inſcriptions ſépulchrales, trouvées dans les environs du tombeau d'Auguſte, ſembleroient prouver néanmoins que les affranchis de la Maiſon de ce Prince feſoient dépoſer leurs urnes cinéraires autour de ſon monument.

Les funérailles commençoient au moment même qu'on rendoit les derniers ſoupirs. Alors le plus proche pa-

rent donnoit le baiſer au mourant, & lui fermoit les yeux & la bouche, après y avoir mis une piece d'argent pour payer le paſſage de la barque. On l'appeloit enſuite pluſieurs fois à haute voix; & on l'agitoit en même tems, pour s'aſſurer s'il étoit véritablement mort: on préparoit alors tout ce qui étoit néceſſaire pour la pompe funebre. Les parens & les amis s'abandonnoient aux larmes & aux ſanglots. Ils s'arrachoient les cheveux, ſe frappoient la poitrine, s'égratignoient le viſage, déchiroient leurs habits, mettoient de la pouſſiere ſur leurs têtes, ſe rouloient par terre, ſe heurtoient contre les murs, & venoient pluſieurs fois embraſſer le mort avec des lamentations extraordinaires. Telle étoit la façon uſitée de témoigner ſa douleur, ou celle qu'on vouloit faire paroître.

Le défunt étoit expoſé pendant pluſieurs jours à l'entrée de ſa maiſon dans un lit de parade; & près de lui, comme je l'ai dit ailleurs, étoit un pantomime qui contrefeſoit toutes ſes manieres. Avant que de partir pour l'endroit où il devoit être brûlé ou enterré, un héraut public annonçoit le convoi en

criant par la ville : « Ceux qui vou-
» dront assister aux obsèques d'un tel,
» fils d'un tel, sont avertis de se rendre
» promptement en sa maison ». Cet avertissement attiroit une foule de monde plus ou moins grande, selon que le mort avoit été plus ou moins considéré. Il avoit le visage découvert, & la tête couronnée de fleurs; on portoit devant lui toutes les marques de sa dignité, les couronnes qu'il avoit méritées par ses belles actions, les étendards & les dépouilles qu'il avoit remportés sur les ennemis. Les pleureuses suivoient le corps; c'étoient des femmes qui n'avoient d'autre métier, que de faire des lamentations sur la mort du défunt, dont, en pleurant, elles chantoient les louanges. Un orateur faisoit son éloge funebre; & après toutes ces cérémonies, on enterroit ou l'on brûloit le cadavre. Alors tous les assistans lui faisoient les derniers adieux. Ils les répétoient trois fois en l'appelant par son nom, & promettoient de le suivre lorsque leur tems seroit venu. Le convoi finissoit par un grand festin; car c'étoit par-là que se terminoient toutes les cérémonies de la Religion.

On croit que le tombeau d'Auguſte ſervit non-ſeulement à toute ſa famille, mais encore à celle de ſes ſucceſſeurs, & qu'Adrien n'en fit élever un de l'autre côté du Tibre, que lorſque le premier fut à peu près rempli d'urnes cinéraires. Quoi qu'il en ſoit, ce ſecond monument, plus magnifique que celui d'Auguſte, & qu'on appelle *Mole Adriana*, à cauſe de ſa maſſe prodigieuſe, eſt actuellement le château Saint-Ange. Sur une baſe quarrée d'une vaſte ſurface, s'élevoient, en pyramide arrondie, trois ordres d'architecture de marbre de Paros, ornés de ſtatues d'hommes & d'animaux. Le dernier portoit un dôme ſurmonté d'une urne de bronze, en forme de pomme de pin, qui renfermoit, dit-on, les cendres d'Adrien. Les colonnes furent enlevées par Conſtantin, qui en fit bâtir des égliſes, & les ſtatues briſées par Béliſaire, qui s'y défendant contre les Goths, les lançoit par morceaux ſur les ennemis.

La conſtruction de ce mauſolée étoit ſi ſolide, que dans les neuvieme & dixieme ſiecles, il ſervit de retraite à ces petits tyrans qui déſoloient cette

capitale ; & c'eſt ce qui determina les Souverains Pontifes à en faire une fortereſſe. Si vous deſirez ſavoir l'origine de ſon nouveau nom, tout Rome vous dira que, ſous le pontificat de Grégoire le Grand, cette ville étant affligée de la peſte, ce Saint Pape, dans une proceſſion générale qu'il avoit ordonnée pour fléchir la colere du Ciel, vit, au-deſſus du dôme, un Ange qui remettoit le glaive de la vengeance dans le fourreau, & annonçoit la ceſſation des calamités. Pour conſerver la mémoire de ce prodige, on en ôta l'urne dorée qu'on voit encore au Vatican ; & l'on y plaça le bon Ange qui donne le nom à tout l'édifice.

Cette fortereſſe, que les Romains regardent comme imprenable, pourroit tout au plus ſervir de réfuge aux Papes en cas de quelque émeute : ce qu'ils n'ont cependant pas trop lieu de craindre, ayant à faire au peuple du monde le plus docile & le plus pacifique. D'ailleurs, la ſageſſe de leur conduite & la douceur de leur gouvernement les mettent à couvert de ces révolutions. Pour leur ménager toutefois cette retraite,

Alexandre VI, dont les crimes pouvoient la lui rendre néceſſaire, pratiqua une galerie ſecrette de ſon palais à cette citadelle, pour s'y réfugier en cas d'accident; c'eſt ce que fit Clément VII; mais Charles-Quint l'y retint priſonnier, & le fit gémir longtems dans ce fort, où lui même avoit fait renfermer tant de perſonnes qui lui étoient ſuſpectes. Ce Pontife s'étoit ligué avec François I, les Princes d'Italie & le Roi d'Angleterre, contre l'Empereur. Cette ligue, appelée Sainte, parce que le Pape en étoit le chef, ne lui procura que des infortunes. Sa capitale fut ſaccagée par les Impériaux, qui y commirent plus d'excès que les Barbares du tems d'Alaric. Il y avoit parmi eux des ſoldats Luthériens qui ne furent pas les moins cruels. S'étant ſaiſis des habits du Pape & de ceux des Cardinaux, ils s'aſſemblerent dans le conclave; & après avoir dégradé Clément, ils élurent à ſa place l'héréſiarque Luther. Le Pape aſſiégé dans le château Saint-Ange, n'en ſortit qu'au bout de ſix mois, déguiſé en marchand.

Comme je compte pour peu de choſe

les quatre baſtions qu'y a fait conſtruire Urbain VIII, ſa principale défenſe conſiſte dans une centaine de pieces de canon, qu'on pourroit employer dans une néceſſité preſſante pour foudroyer la ville & achever de la ruiner. On y tient une garniſon de cinq ou ſix cents hommes; & le ſervice s'y fait avec aſſez d'exactitude. On y renferme les priſonniers d'Etat; & l'on y garde les cinq millions que Sixte-Quint y dépoſa avec une bulle qui défend, ſous peine d'excommunication, de s'en ſervir hors le cas de la plus urgente néceſſité. On y conſerve auſſi les ornemens les plus précieux du ſouverain pontificat, la triple couronne, les manuſcrits, les bulles, les archives de l'egliſe Romaine; & dans une ſalle qui occupe le centre de l'ancien monument, ſont des peintures à freſque des plus grands maîtres de l'école de Raphaël.

L'ancienne Rome ſe vantoit avec raiſon de ſes bains, connus ſous le nom de Thermes, ou l'architecture ſe déployoit en grand, comme dans tous les édifices publics. Les Romains n'ayant pas l'uſage du linge, le bain leur étoit néceſſaire; mais on ſe contenta d'abord de le pren-

dre dans un ruiſſeau, dans une riviere ou dans quelque réſervoir déſtiné à cet effet. Lorſque le luxe ſe fut introduit avec les richeſſes, chacun voulut avoir dans ſa maiſon un bain particulier pour la commodité de ſa famille, & principalement pour les femmes que la bienſéance empêchoit de ſe laver publiquement. Comme le peuple n'étoit pas en état de faire cette dépenſe, il ſe trouva des Empereurs, & même de riches citoyens, qui firent conſtruire des bains communs, & d'autres qui lui laiſſerent les leurs en mourant. C'eſt en particulier ce que fit Agrippa qui lui légua ſes magnifiques thermes; exemple qui fut imité par pluſieurs Empereurs.

Les ſuperbes reſtes des bains de Titus & de Caracalla ont encore un air de grandeur. Une ſalle de ceux de Dioclétien ſubſiſte dans ſon entier: les mêmes murs, les mêmes colonnes portent juſqu'aux nues une voûte qui ſemble vouloir braver tous les ſiecles. On y comptoit juſqu'à trois mille petites chambres, où autant de perſonnes pouvoient ſe baigner ſans ſe voir. On prétend que plus de quarante mille chrétiens furent employés à la conſtruction de ce vaſte

édifice, dont plus des trois quarts périrent de fatigue, de misere & de mauvais traitemens. Ces thermes occupoient non-seulement le sol sur lequel est bâtie, sur les dessins de Michel-Ange, la magnifique église des Chartreux, mais encore le jardin de ces Religieux, les greniers publics qui y sont contigus, la grande place qui les précede, & l'église Saint-Bernard qui servoit de fourneaux pour chauffer l'eau de ces bains.

De dix à douze cirques établis anciennement à Rome ou dans les environs, celui de Caracalla est le seul dont il reste quelques vestiges. Son circuit est encore tout entier; mais ce n'est plus qu'un gros mur de brique de douze à quinze pieds de haut, dans lequel on remarque plusieurs portes murées, & des arcades de distance en distance. On y entre par un portique du côté du levant; & l'on y distingue, au milieu de l'arene, les anciennes bornes autour desquelles tournoient les chars des combattans. A l'autre extrémité, du côté du couchant, on voit trois grandes tours, jadis contiguës aux galeries où se plaçoient cinquante à soixante mille spec-

tateurs. Aujourd'hui cet édifice pompeux eſt au milieu des champs & des vignes; l'arene n'eſt plus qu'un pré; & l'obéliſque ſuperbe qui en décoroit le centre, orne préſentement une des plus belles places de la ville.

Du tems des premiers Romains, on donnoit le nom de jeux généralement à toutes ſortes d'exercices qui ſe feſoient dans un champ vaſte & ouvert, ſitué communément entre une riviere & une colline. Le premier inſtituteur fut Evandre; Romulus les renouvela à l'occaſion de l'enlevement des Sabines; mais dans ces commencemens ils ſe célébroient dans une île du Tibre, & ne ſe nommoient que Jeux Romains. Le vieux Tarquin fut le premier qui, après avoir diſpoſé un lieu de figure ronde & ovale, entre le mont Aventin & le mont Palatin, le fit entourer de portiques & de pluſieurs rangs de bancs & de ſieges diſpoſés par degrés. Ce corps de bâtiment, qui prit alors & conſerva depuis le nom de Cirque, acquit ſucceſſivement de nouvelles magnificences, & chaque fête fourniſſoit de nouveaux ornemens. Les Empereurs y firent des dépenſes conſidérables en

bâtimens, en obéliſques, en ſtatues, en hiéroglyphes & en bornes de marbre, pour la diſpute de la courſe.

On conſtruiſit à Rome différens cirques, parmi leſquels on diſtinguoit principalement ceux de Flaminius, de Néron, de Flore & de Salluſte. Ce dernier fut bâti pour y célébrer des jeux à l'honneur d'Apollon, quand les inondations du Tibre empêchoient qu'on ne les fît dans l'endroit qui leur étoit deſtiné ſur le bord du fleuve. Il y reſte encore une partie des fabriques anciennes, où étoient les loges des ſpectateurs; & au midi ſont pluſieurs grandes voûtes ſous leſquelles ſe rangeoient les chars qui devoient courir pour le prix.

Non loin de là étoit le cirque de Flore, fameuſe courtiſane, qui amaſſa des biens immenſes qu'elle légua à la ville de Rome, à condition qu'on établiroit à ſon honneur des jeux publics, conformes à ſon ancienne profeſſion. On exécuta ſon teſtament à la lettre: & l'on vit ſans étonnement célébrer des jeux nouveaux, où des femmes nues, par la liberté de leurs attitudes, ſe diſputoient le prix de l'indécence. Les Romains chercherent dans la ſuite

à annoblir cette inſtitution, en faiſant paſſer cette courtiſanne pour la Déeſſe des fleurs, qu'ils honoroient par des jeux libres à la vérité, mais regardés comme le ſymbole de la terre dans la diverſité de ſes productions.

Ces peuples étoint ſi paſſionnés pour les exercices du cirque, qu'ils ne demandoient, dit Juvenal, que ces ſpectacles & du pain; auſſi en avoit-on bâti dans toute l'étendue de l'Empire.

Dès que tout le monde étoit à ſa place, les Empereurs qui s'y rendoient par une galerie, donnoient le ſignal. Tout-à-coup les barrieres s'ouvroient, & auſſitôt les chars, attelés de deux, le plus ſouvent de quatre chevaux de front, partoient ſix à la fois, & voloient, pour ainſi dire, dans la carriere. La rapidité de leur courſe pour arriver les premiers au but, les faiſoit ſouvent heurter ou contre les bornes, ou les uns contre les autres, s'accrocher, ſe renverſer, & quelquefois fracaſſer leurs voitures; ce qui divertiſſoit fort les ſpectateurs, dont la joie ſe témoignoit par de grands éclats de rire. Ils applaudiſſoient au contraire,

& portoient juſqu'au ciel, par des acclamations réitérées, le nom de celui qui, tournant ſept fois autour de la borne ſans la toucher, gagnoit le prix & de l'adreſſe & de la courſe, dont nos joûtes & nos tournois retraçoient quelque idée. Des événemens particuliers les ont fait proſcrire parmi nous. On auroit dû les remplacer par quelques inſtitutions propres à exercer le corps. Nous n'avons plus que des jeux ſédentaires, des jeux de dupes ou de fripons, pour nous préſerver de l'ennui.

Les chars n'étoient conduits, dans les premiers tems, chez les Romains, que par des cochers ou par des eſclaves; mais les applaudiſſemens qu'ils recevoient, tenterent les premiers mêmes de la nation; & ces maîtres du monde, dit Horace en ſe moquant, ne dédaignerent pas une noble victoire qui les élevoit juſqu'aux Dieux: *Palmaque nobilis terrarum Dominos evehit ad Deos.* Oubliant la dignité de leur rang, ils ne rougirent plus de ſe donner eux-mêmes en ſpectacle; & à leur exemple, on vit toute la nobleſſe ſe paſſionner pour ces diverſiſſemens. Les uns bâtirent des cirques

dans leurs vaſtes jardins ; les autres s'expoſerent aux huées du peuple, qui, ne voyant plus en eux que des cochers mal-adroits, en feſoit le ſujet de ſes plaiſanteries. Enfin cette fureur alla ſi loin, que des Sénateurs, des perſonnages conſulaires, des femmes même de la premiere condition, ſe chargerent de ces vils rôles. Dans les jeux du cirque, il périſſoit communément beaucoup de monde ; & l'on raconte qu'un jour les combattans paſſant devant l'Empereur Claude, un d'eux dit à ce Prince : « Seigneur, recevez le ſalut de » ceux qui vont mourir pour votre » amuſement ».

Le grand nombre d'obéliſques entiers ou mutilés, qu'on voit diſperſés dans pluſieurs quartiers de Rome, ceux que des ruines couvrent encore, & que le tems & les circonſtances pourront faire déterrer un jour, étoient un des principaux ornemens qui décoroient les anciens cirques. L'idée en eſt due aux Egyptiens, & remonte à la plus haute antiquité. Lorſque les Romains porterent leurs armes ſur le Nil, ils furent frappés de ces monumens faits d'un ſeul bloc de granit, & travaillés

dans la carriere même d'où on les avoit tirés. Ils étoient consacrés au soleil, & chargés de caracteres hiéroglyphiques. Les vainqueurs de l'Egypte les firent transporter en Italie, & en embellirent leur capitale. Les monumens nombreux en ce genre, amenés à Rome, renversés depuis de dessus leur base, & relevés la plupart par Sixe-Quint, sont les témoins les mieux conservés de la grandeur de cette ancienne métropole de l'univers. Les quatre plus grands, les seuls même dont je parlerai, sont ceux de la place Saint-Pierre, de Saint-Jean de Latran, de Sainte-Marie Majeure, & de la place du Peuple.

Le premier est le seul qui ait été retrouvé entier dans le cirque de Néron, où est aujourd'hui la sacristie de l'église de Saint-Pierre. Il est plus gros, d'une plus belle proportion que les autres, d'un seul morceau de granit Oriental, de soixante-douze pieds d'élévation; & sa hauteur totale, en y comprenant la croix & le piédestal, est de cent vingt-quatre pieds au-dessus du pavé de la place. Sixte Quint le fit élever par les soins de Dominique Fontana, son architecte, à l'aide d'une machine in-

ventée par cet artiſte. L'entrepriſe paroiſſoit d'une difficulté inſurmontable : plus de cent Ingénieurs ou Mathématiciens qu'on avoit fait venir de toutes les parties de l'Europe, préſenterent leurs projets ; & après de longs débats, celui de Fontana fut préféré.

Les préparatifs furent immenſes ; les cercles de fer, pour embraſſer l'obéliſque, peſoient quarante milliers ; il falloit juſqu'à ſept paires de bœufs pour tirer une piece de bois, & la charpente paroiſſoit une forêt.

Fontana commença ſon opération le 30 Avril 1586 ; & l'obéliſque fut conduit juſqu'à l'endroit qui lui étoit deſtiné, le 13 Juin. Les travaux furent ſuſpendus juſqu'à la fin de l'été, à cauſe des chaleurs, & recommencerent le 10 de Septembre. Neuf cents ouvriers & ſoixante-quinze chevaux y furent employés. Le Pape défendit, ſous peine de la vie, à toutes perſonnes, de quelque qualité qu'elles fuſſent, excepté aux ouvriers, de ſe trouver dans l'enceinte le jour de l'élévation, & à ces derniers, d'y faire aucun bruit, même d'y parler. Il y eut une potence dreſſée ſur la place ; & le Barigel avec les Sbires

& le Bourreau s'y rendirent dès le matin. Fontana reçut la bénédiction du cruel Pontife, qui lui dit que le mauvais succès lui coûteroit la vie ; & l'architecte, qui le connoissoit pour homme de parole, fit, à tout événement, tenir des chevaux prêts, dont heureusement il n'eut pas besoin. Cette nouveauté avoit attiré à Rome un peuple prodigieux. Les rues voisines de la place Saint-Pierre, les toits des maisons, étoient couverts de peuple.

L'obélisque fut élevé en cinquante-deux reprises, & scellé sur son piédestal au coucher du soleil. Le château Saint-Ange annonça cet événement par une décharge de toute son artillerie. Les ouvriers pleins de joie prirent Fontana sur leurs épaules, & le porterent en triomphe dans sa maison au milieu des cris d'allégresse, & au son des instrumens de musique. Le peuple qui l'accompagnoit, faisoit retentir l'air de ses louanges, & le Pape le combla d'honneurs & de richesses. Il le créa Chevalier de l'Eperon d'or & Noble Romain, fit frapper des médailles en son honneur, & voulut qu'on gravât l'inf-

cription ſuivante ſur la baſe de l'obéliſque : « Dominique Fontana, d'un » village près de Come, a amené ce mo» nument, & l'a élevé ſur ſon piédeſ» tal ». Outre les penſions conſidérables qu'il reçut du Souverain Pontife, Sixte lui fit encore préſent de la charpente & des machines, qui ſe montoient à des ſommes immenſes. Ce même architecte, fut auſſi chargé de l'érection des autres obéliſques, & de pluſieurs ouvrages, dont la mort du Pape fit interrompre les travaux. Clément VII n'entra pas dans les mêmes vues ; il ſongeoit même à inquiéter Fontana ſur l'argent qu'il avoit employé dans ſes conſtructions ; mais l'artiſte appelé à Naples, & nommé premier architecte du Roi des deux Siciles, alla y jouir de ſa gloire & de ſes richeſſes.

J'ai parlé d'un ſecond obéliſque qu'il avoit auſſi élevé devant l'égliſe de Saint-Jean de Latran. Conſtantin le fit tranſporter de Thebes à Alexandrie, d'où il fut amené à Rome, & placé dans le grand cirque. Lorſqu'il fut déterré par Sixte-Quint, il étoit briſé en trois pieces que Fontana réunit, mais

dont on apperçoit toujours les joints ; à l'égard de ſa hauteur, on eſtime qu'il peut avoir cent quinze pieds entre la croix & le piédeſtal. Celui de Sainte-Marie Majeure, ſans hiéroglyphes comme celui de Saint-Pierre & rompu en pluſieurs endroits, a été réparé & mis où il eſt par le même artiſte. La pointe qui y manque, eſt remplacée par divers ornemens de bronze ſurmontés d'une croix. Le quatrieme enfin, celui qu'Auguſte fit apporter d'Egypte, fut fait à Héliopolis, plus de ſix cents ans, dit-on, avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. C'eſt le ſeul qui conſerve tout ſon effet dans la place du Peuple, n'étant pas écraſé, comme les autres, par le voiſinage des plus grands édifices.

Tous ces monumens qui, comme des eſpeces de colonnes quarrées, terminées en pointe, ſervoient à décorer les villes & à perpétuer la mémoire des grands hommes ou des grands événemens, ſont, comme je l'ai dit, de marbre granit, auſſi dur que le diamant, & marqueté de pluſieurs couleurs. Le blanc, le rouge, le violet, le bleu, le cendré, le noir, ſont parſemés de pe-

tites taches de criſtal d'un poli très-uni & très-brillant. En conſidérant ces ouvrages faits d'une ſeule piece, dont quelques-uns ont plus de cent pieds de haut, & ſe ſoutiennent ſur leur baſe par leur propre poids, on ne peut s'empêcher d'admirer l'induſtrie des anciens Egyptiens, qui ont eu l'art de tirer des entrailles de la terre des pierres de cette peſanteur, d'y tracer, malgré leur dureté extrême, des caracteres hiéroglyphiques du travail le plus fini, de les tranſporter ſans les briſer, dans les pays les plus éloignés, de les élever ſur des piédeſtaux, où, pendant des milliers de ſiecles, ils ont bravé les vents, les tempêtes & les orages.

Quant à la maniere de les enlever de la carriere, voici comme on nous apprend que s'y prenoient ces anciens peuples. Ils creuſoient un foſſé large & profond, depuis l'endroit où ils les avoient taillés, juſqu'au Nil; & dans le tems du débordement, le foſſé ſe rempliſſant d'eau, formoit un canal. On y avoit préparé un grand bateau propre à recevoir l'obéliſque, qui étoit alors comme ſoutenu en l'air ſur

les deux côtés du foſſé. On le dégageoit inſenſiblement, juſqu'à ce qu'il ſe trouvât appuyé ſur le bateau qui le tranſportoit du canal dans le Nil, & du Nil dans l'endroit où il devoit être placé.

Je ſuis, &c.

A Rome, ce 4 Mars 1758.

LETTRE CCCXLIII.

SUITE DE ROME.

IL ne faut pas confondre avec les fontaines, qui font aujourd'hui un des grands embelliſſemens de Rome, les antiques & ſuperbes aqueducs qui conduiſoient les eaux dans cette capitale de l'Empire. Pendant plus de quatre ſiecles, les Romains ne ſe ſervirent que de celle du Tibre, des puits & de quelques ſources qui deſcendoient de leurs collines. Le Cenſeur Appius fut le premier qui en fit venir d'un endroit éloigné, diſtant de Rome de ſept à huit milles. Son exemple dirigea le luxe public vers cet objet utile; & d'immenſes travaux firent couler dans cette ville des rivieres & des fleuves. Agrippa, pendant ſon édilité, rétablit quelques canaux commencés par ſes prédéceſſeurs, & multiplia tellement les eaux, que chaque quartier, chaque place, chaque rue, &, pour ainſi dire, chaque maiſon eut une fontaine pour ſon uſage. En rectifiant

fiant les premiers travaux, en y en ajoutant de nouveaux, il donna à Rome ſept cents pieces d'eaux plates, & cinq cents d'eaux jailliſſantes. Il conſtruiſit cent trente réſervoirs, & mit le comble à la magnificence de ces ouvrages, en y diſtribuant quatre cents colonnes & trois cents ſtatues de marbre & de bronze. Toutes ces eaux étoient portées en l'air ſur des aqueducs auſſi beaux que ſolides, qui ſubſiſtent en partie, & ſervent encore à leur premiere deſtination.

C'eſt à cet égard ſur-tout, que Rome moderne reſſemble le plus à l'ancienne. Elle en a la principale obligation à Sixte-Quint & à Paul V, qui, ſur cet article, ont diſputé de grandeur & de magnificence avec les Maîtres du monde; & par les ſoins de ces deux Pontifes, cette ville eſt preſque la ſeule, où l'on puiſſe dire qu'il y a de l'eau. Non-ſeulement les endroits les plus bas ſont arroſés par cette multitude de ſources; mais les places les plus élevées, la cime même des montagnes, le Capitole, le Janicule, le Quirinal ont, à leurs ſommités, autant de fontaines fournies par

des aqueducs qui y apportent des rivieres. Nous ne connoiſſons point ce genre de travaux, qui pourroit ſeul ajouter aux richeſſes de la France. Un homme avoit propoſé d'abreuver & de nétoyer Paris en y amenant la riviere d'Yvette ; il ne la prenoit qu'à ſix lieues ; & Paris eſt prodigieuſement riche en comparaiſon de Rome qui en fait venir de plus loin. Mais le projet étoit utile & facile ; deux raiſons qui auroient dû ne le pas faire négliger.

Au reſte, les fontaines de Rome ſont peut-être moins admirables par l'abondance toujours ſoutenue de leurs eaux qui coulent ſans interruption, que par le goût, la magnificence & la variété de leurs formes, qui ont épuiſé l'art des plus célebres architectes. Rien de plus agréable en ce genre, que celle que Paul V fit conſtruire au haut du Janicule, & qu'il décora d'un grand ordre de colonnes de granit. Ces colonnes ſoutiennent une architrave élevée, au milieu de laquelle eſt une inſcription en ſon honneur, & au-deſſus, dans le couronnement, les armes de ce Pontife de la Maiſon de Borgheſe. De trois bouches ouvertes dans ce corps d'archi-

tecture, coule une riviere qui met en mouvement des moulins, des forges, des papeteries & d'autres uſines ſur le penchant de la montagne; & après avoir abreuvé une partie de la ville, va former les fontaines abondantes qui jailliſſent ſans ceſſe dans le parvis de Saint-Pierre.

Mais la meilleure eau de Rome, la plus agréable à boire, eſt celle qui ſort de la belle ſource de Trevi. Les Romains l'appellent l'eau vierge, parce qu'on prétend qu'une jeune payſanne la découvrit à des ſoldats fatigués de la ſoif. Le baſſin de marbre qui la reçoit, forme une eſpece de lac, d'où elle ſe diſtribue ailleurs par divers canaux. Clément XII fit faire le deſſin des ornemens actuels, l'exécuta en partie; & Benoît XIV acheva l'ouvrage de ſon prédéceſſeur.

La plus renommée de toutes ces fontaines eſt celle qui décore le milieu de la fameuſe place Navone, la plus belle, la plus grande, la plus célebre de cette capitale. Un rocher percé à jour verſe un torrent par quatre bouches. Quatre ſtatues coloſſales, qui repréſentent les

principaux fleuves des quatre parties du monde, le Danube, le Gange, le Nil & la Plata, ſont appuyées, dans des attitudes différentes, contre le rocher qui ſert de piédeſtal à un obéliſque de plus de cinquante pieds de hauteur, tiré du cirque de Caracalla. Ces fleuves jettent de leurs urnes des flots abondans, qui, après avoir tourné autour du baſſin, paroiſſent ſe précipiter dans les antres du rocher, ſous lequel ils paſſent dans d'autres canaux, pour aller ſe montrer ailleurs ſous de nouvelles formes. La Reine Chriſtine admirant, pour la premiere fois, ces belles caſcades, crut que ce n'étoit que le jeu de quelques momens pour lui faire honneur, & par économie elle pria de ceſſer; mais on la tira d'inquiétude, en lui apprenant que ces eaux jouoient ſans interruption, la nuit pour la lune, & le jour pour le peuple Romain.

La place Navone, où ſe trouvent encore deux autres fontaines, occupe, dans le Champ de Mars, le même terrein qui formoit anciennement le cirque d'Alexandre Sévere, d'autres diſent le cirque des combats, le cirque agonal,

le grand cirque, dont il ne reſte plus de veſtiges. Elle eſt quatre ou cinq fois plus longue que large ; & une de ſes extrémités ſe termine en arc de cercle. Le palais Pamphile, qui orne une des faces de côté, eſt joint à une petite égliſe que cette Maiſon a fait bâtir pour lui ſervir de chapelle. On en vante la beauté, la richeſſe & la multitude des ornemens. Le milieu de la place étant plus élevé que les bords, on peut, dans très-peu de tems, en faire un baſſin de deux à trois pieds de profondeur : il ne faut, pour cela, que fermer les conduits par leſquels l'eau ſe diſtribue en d'autres canaux, & bientôt toute la place eſt inondée : ce qui ſe pratique communément dans les grandes chaleurs, une heure avant le coucher du ſoleil. Alors toute la nobleſſe de Rome va s'y promener, & en fait pluſieurs fois le tour en voiture pour y jouir de la fraîcheur. Une foule de ſpectateurs ſe tient aux fenêtres, & forment eux-mêmes un agréable ſpectacle.

Ce qui frappe d'abord les étrangers, en arrivant dans cette capitale, ſont les places publiques, ornées de fontaines,

d'obéliſques, de ſtatues & de palais de la plus grande magnificence. Je ne parlerai que de celles où l'on retrouve encore quelques reſtes des monumens de l'ancienne Rome. Le Mont Quirinal, aujourd'hui *Monte Cavallo*, a pris ce nouveau nom de deux chevaux antiques, tenus chacun par un jeune homme, & dont cette antiquité même fait le principal mérite; non pas que je croie, d'après une vieille & fauſſe inſcription, qu'ils ſoient l'ouvrage de Phidias & de Praxitèle; quelques Savans mieux inſtruits m'ont aſſuré qu'ils ne remontoient pas au-delà du ſiecle d'Auguſte. L'un & l'autre ſervoient à décorer les Thermes de Conſtantin, d'où Sixte-Quint les a fait enlever, pour en orner la place qui précede, au Monte Cavallo, le palais pontifical. Les Papes y font leur ſéjour ordinaire, & ne viennent occuper le Vatican que dans les grandes ſolemnités, à cauſe du voiſinage de Saint-Pierre. L'air mal-ſain qu'on y reſpire, ſur-tout en été, leur a fait choiſir une ſituation plus élevée. Le palais Quirinal a été commencé par Paul III vers le milieu du ſixieme ſiecle.

Grégoire XIII en augmenta les bâtimens, & y ajouta des jardins que ſes ſucceſſeurs, & ſur-tout Sixte-Quint, firent continuer & embellir. Deux grandes colonnes de marbre forment l'entrée principale, & portent la tribune deſtinée aux bénédictions du Saint-Pere. La cour eſt entourée d'un grand portique, qui annonce le ſéjour d'un Souverain. Les appartemens ſont aſſez bien entendus, & le jardin agréable pour ſes promenades & la beauté de ſes eaux.

La place Colonne tire ſon nom de la colonne Antonine, qui en fait le plus bel ornement. C'eſt, à ce qu'on croit, un trophée érigé par le Sénat à l'Empereur Antonin le Pieux, après ſa mort. Elle a cent ſeize pieds de hauteur, en y comprenant le piédeſtal qui en a vingt-cinq; & les bas-reliefs qui décorent la baſe juſqu'au chapiteau, l'entourent en ligne ſpirale, & repréſentent les événemens les plus fameux de ſon regne & de celui de Marc-Aurele, ſon gendre & ſon ſucceſſeur. On y voit entr'autres ſujets, le miracle ſi connu de la Légion fulminante. Le Ciel fait tomber dans le champ des Romains, une pluie

bre blanc, de plus de quatre pieds d'épaiſſeur, poſés à plomb les uns ſur les autres dans toute la largeur du monument. A l'un des côtés de ce piédeſtal eſt une porte, par laquelle on monte un eſcalier de plus de cent quatre-vingt degrés, taillé en limaçon, dans les blocs mêmes qui compoſent la colonne, & éclairé intérieurement par de petites ouvertures qui ne défigurent point l'ordre du deſſein. Le dehors eſt orné de bas-reliefs diſpoſés ſur un cordon qui monte en ligne ſpirale juſqu'au chapiteau. On y compte près de trois mille figures qui, dans des attitudes différentes, repréſentent l'hiſtoire militaire de Trajan, & ſur-tout ſes deux expéditions contre les Daces. On y voit des ſieges, des marches d'armées, des batailles, des camps, des paſſages de rivieres; & dans cette multitude d'objets que je ne me laſſois pas d'admirer, je m'attachai principalement à conſidérer la fureur des femmes Daces, qui, animées par la vengeance, dépouillent elles-mêmes les priſonniers Romains, & le flambeau à la main, les brûlent à petit feu. Ces mêmes peuples,

pour ne pas ſurvivre à la perte de leur liberté, mettent le feu à leur ville, & s'empreſſent de ſe donner la mort. Un de leurs chefs leur préſente une coupe empoiſonnée; & tous à l'envi tendent les bras pour s'en ſaiſir les premiers, ſans en être détournés par le triſte & effrayant ſpectacle de ceux qu'ils voient tomber morts ou mourans à leurs pieds. Afin qu'aucune de ces figures, malgré l'élévation de la colonne, n'échappât aux yeux des ſpectateurs, l'artiſte les a travaillées de maniere, que celles qui approchent le plus du chapiteau, paroiſſent de la même grandeur que les plus voiſines de la baſe; d'où vous pouvez juger combien les Romains étoient verſés dans la ſcience de l'optique, & en obſervoient les regles dans leurs ouvrages.

Cette colonne occupoit anciennement le centre de ce qu'on appelloit alors la place Trajane, *Forum Trajani*. Suivant la deſcription de quelques Hiſtoriens, Rome n'a jamais rien eu qu'on puiſſe comparer à cette place. Elle étoit entourée, des quatre côtés, d'une triple colonnade de marbre de Grece, & au

milieu de chaque face s'élevoit un grand arc terminé par une coupole. La colonnade formoit des galeries couvertes, enrichies des ſtatues les plus précieuſes, & de celles de tous les hommes illuſtres qu'on y plaçoit par ordre de l'Empereur & du Sénat. Ce fut des tréſors immenſes que Trajan rapporta après la défaite des Daces, qu'il tira les fonds néceſſaires pour ces conſtructions qui ſurpaſſoient tout ce que Rome avoit eu juſqu'alors de plus brillant & de plus magnifique. Tout y paroiſſoit à un tel point d'éclat & de grandeur, que les Souverains les plus puiſſans, après avoir vu ce monument de la magnificence de ce Prince, n'oſoient eſpérer de pouvoir rien entreprendre de pareil. Ce n'eſt plus actuellement qu'une très-petite place, dont on ne parleroit peut-être pas ſans cette colonne que le tems a reſpectée. Le piédeſtal & la baſe étoient entiérement cachés ſous les ruines des édifices renverſés dans les environs. Sixte-Quint les fit enlever, & creuſer autour du piédeſtal une enceinte profonde, environnée d'une baluſtrade. Il faut en être très-près pour l'apperce-

voir ; car à peu de diſtance, la colonne paroît ſortir immédiatement de terre ſans être appuyée ſur aucune baſe.

Une autre place, jadis très-célebre, & dont il reſte encore quelques veſtiges, eſt le Marché Romain, *Forum Romanum*, aujourd'hui *Campo Vaccino*, le Marché aux Vaches, entre le Mont Palatin & le Capitole. C'étoit anciennement l'endroit le plus fréquenté de Rome, & celui où la magnificence de cette ville avoit prodigué ſes plus beaux monumens. On y voyoit des écoles pour la jeuneſſe, des baſiliques, des cours de juſtice, des temples, des palais, des trophées. Les Romains y tenoient leurs aſſemblées, & y recevoient les impreſſions de leurs Orateurs ſur la tribune aux haranges, ornée de proues de vaiſſeaux pris ſur les ennemis. La voie ſacrée la traverſoit dans toute ſa longueur ; & c'eſt-là que paſſoient ces triomphateurs fameux, qui amenoient à Rome le luxe & les richeſſes des Nations. Scipion, Céſar, Pompée, Auguſte y avoient leurs palais, & tous les grands hommes des ſtatues. On y montre le lieu où étoient le lac de Curtius,

pluſieurs arcs de triomphe, le temple de la Paix, & celui de la Concorde où s'aſſembloit le Sénat dans les affaires importantes, où l'on jugea les complices de Catilina, où l'on prononçoit ſur la deſtinée des Rois, où les plus puiſſans Monarques de l'Aſie ſe croyoient honorés d'être admis. Les Chevaliers Romains, aſſis ſur les degrés du veſtibule, veilloient à la ſûreté & à la tranquillité des Magiſtrats. Que de grandes idées rappellent ces monumens antiques! Mais les ravages du tems, & le nom même que porte aujourd'hui cette place, ſemblent la repréſenter dans l'état ou elle étoit, lorſqu'abordant au pied du Mont Aventin, les Troyens la virent couverte des troupeaux du pauvre Evandre. *Pauperis Evandri paſſimque armenta videbant.*

Cet endroit, quelque nu qu'il paroiſſe à cauſe de ſon étendue, n'eſt pas le moins intéreſſant pour les connoiſſeurs. On y voit des ruines éparſes, du milieu deſquelles s'élevent avec majeſté des colonnes antiques, iſolées, & ne tenant à aucun édifice. Quelques façades d'égliſes y arrêtent la vue; &

l'on y a placé une fontaine dont le baſſin eſt de granit, mais qui ne ſert que d'abreuvoir aux chevaux. Titus, Septime-Sévere & Conſtantin y reſpirent encore ſous des arcs de triomphe bien conſervés.

Le premier, qui eſt tout de marbre, fut érigé à Titus après ſa conquête de la Paleſtine; & ſon triomphe, le plus brillant qui eût été fait juſqu'alors, y eſt repréſenté dans un des bas-reliefs. Ce Prince y paroît dans ſon char, précédé de Licteurs, accompagné du Sénat & de l'armée. Derriere le Triomphateur eſt une victoire debout, portant d'une main la couronne qu'elle lui met ſur la tête, & de l'autre une palme de Judée. Rome victorieuſe eſt aſſiſe ſur le devant du char, & tient les rênes des chevaux qu'elle conduit. Un autre bas-relief, qui fait le pendant du premier, offre la repréſentation du chandelier, de la table, des pains de propoſition, & quantité d'autres dépouilles du temple de Jéruſalem, dont cet Empereur avoit orné ſon triomphe. Ce qui rend ſur-tout ce monument reſpectable, c'eſt que nous n'en avons

point de plus frappant ni de plus authentique de l'accompliſſement de la prophétie de Jeſus-Chriſt ſur cette malheureuſe ville. Le Juifs, dont on voit un grand nombre enchaînés au char du vainqueur, ne voient ces objets qu'avec douleur; pour s'en épargner la vue, ils ont obtenu ou acheté la permiſſion de s'ouvrir un autre paſſage, pour communiquer de leur quartier à cette place.

Les orfévres & les marchands de bétail firent élever à Septime-Sévere un arc de triomphe, dont la face principale eſt ornée de trophées militaires. On y voit d'un côté l'Empereur avec ſa femme, & de l'autre ſon fils Antonin Caracalla, dont les figures ne ſont pas totalement effacées. Mais de tous ces monumens érigés à la gloire des Empereurs, celui de Conſtantin, formé de trois arcades de marbre, a le moins ſouffert des injures du tems. Il eſt orné de vingt bas-reliefs, dont la plupart repréſentent des expéditions de Trajan; ce qui fait conjecturer qu'on a employé, dans ſa conſtruction, un des arcs de triomphe qui avoit ſervi

de trophée à cet Empereur ; d'autant plus que la ſculpture n'eſt pas par-tout la même, & qu'on y remarque parfaitement la différence des deux âges. Ce qui eſt relatif à Trajan eſt d'un excellent travail; mais la partie inférieure, celle qui a été faite du tems de Conſtantin, ſe reſſent de la décadence de l'art.

L'entrée de Rome par la porte du Peuple, la plus belle, la plus fréquentée, celle à laquelle aboutiſſoit l'ancienne voie Flaminienne, s'annonce de la maniere la plus majeſtueuſe. On trouve d'abord une place triangulaire, dont la baſe, ouverte par trois grandes rues qui ſe voient dans toute leur longueur, offre, avec l'obéliſque, les fontaines & les portiques, une noble & magnifique perſpective. La rue du milieu, appellée ſimplement le Cours, parce qu'on s'y promene en carroſſe, parce qu'elle ſert pour les courſes de chevaux, parce qu'on y donne les fêtes du carnaval, pénetre juſqu'au centre de la ville. Une autre conduit à la place d'Eſpagne, ainſi nommée du palais de l'Ambaſſadeur de cette Cour. La troiſieme mene à Ripetta, petit port ſur le Tibre, dont elle porte le nom.

La place du Mont Citorien, qui touchoit au Champ de Mars, étoit le lieu où l'on appelloit le peuple pour donner ſon ſuffrage; d'autres diſent, où l'on citoit les plaideurs pour comparoître en juſtice. Les Papes l'ont aggrandie de l'emplacement de pluſieurs maiſons, & y ont établi le bailliage de Rome, ou le palais de la maréchauſſée, compoſé de pluſieurs tribunaux, compris ſous le nom de *Curia Innocentiana*.

Vis-à-vis de ce palais eſt un piédeſtal de marbre, de douze pieds de haut, qui portoit une colonne érigée à l'Empereur Antonin. Il eſt orné de bas-reliefs qui repréſentent des jeux funéraires & l'apothéoſe de ce Prince, dont le travail eſt de bonne maniere & aſſez bien conſervé. Le milieu préſente un Génie ailé, qui, d'une main, ſoutient un globe étoilé, entouré d'un ſerpent & du cercle du zodiaque; de l'autre, il tient une draperie que le vent ſemble agiter & pouſſer en avant. Il a ſur ſes épaules l'Empereur & ſa femme, ſur leſquels des aigles s'élevent & prennent leur vol. Au-deſſous eſt la figure de Rome guerriere & triomphante,

qui paroît dans l'affliction, & montre de la main l'enlevement des Princes qui font le ſujet de ſa douleur. On voit encore la colonne de granit, que Benoît XIV, qui a fait reſtaurer le piédeſtal, vouloit y élever. On lui donne quarante-ſix pieds de longueur, & cinq à ſix de diametre. Elle augmenteroit les ornemens de Rome, & ſur-tout du Mont Citorien qui paroît nu, & où elle ſemble attendre une main qui l'y place.

Je n'ai fait, Madame, que parcourir rapidement une partie des antiques débris, qui, malgré leur dégradation, ont diſſipé la nuit des arts, & reſſuſcité les grandes idées au ſiecle de Léon X. Sans eux, ſans ces reſtes précieux que les Bradamante, les Michel-Ange, les Raphaël, les Bernin ont étudiés, & que d'autres artiſtes viennent étudier encore, l'Europe n'auroit pas tant de beaux édifices qui étonnent l'univers.

On a auſſi compté, parmi les magnificences de cette ville, ces égoûts fameux, multipliés ſous toutes les rues, rafraîchis ſans ceſſe par des ſources fécondes, qui venoient déboucher &

ſe perdre dans le Tibre. Leur ſolidité a réſiſté aux ravages des tems, & à toutes les cauſes de deſtruction. L'admiration croît, quand on penſe qu'ils furent conſtruits dans un ſiecle où Rome n'étoit, pour ainſi dire, qu'un amas informe de chaumieres. Le plus conſidérable eſt le grand égoût, *Cloaca maxima*, qui ſubſiſte encore, & ſurprend également & par ſa hauteur & par ſa largeur. C'eſt une voûte de cent vingt-cinq toiſes de longueur, compoſée de gros blocs de pierre, joints par leur propre poids, & qui recevoit les eaux de pluſieurs autres, dont les branches s'étendoient dans tous les quartiers. Tarquin l'ancien fit commencer ce grand ouvrage, qui circuloit entre le Capitole, le Palatin & le mont Quirinal. Caton, l'année de ſon Conſulat, le fit nettoyer & étendre; & Pline, en parlant de ceux que conſtruiſit Agrippa, dit qu'il avoit bâti une ville navigable ſous celle de Rome, où l'on alloit en bateau.

On montre encore, au pied du Capitole, les reſtes des anciennes priſons bâties par Tullus, & où la tradition veut que Saint Pierre & Saint Paul aient

été enfermés, avant que d'être conduits au ſupplice. C'eſt aujourd'hui un édifice ſouterrein, couvert par une égliſe, & dans lequel eſt une petite fontaine, qui, dit-on, ſortit tout-à-coup de terre, lorſque Saint Pierre voulut baptiſer d'autres priſonniers. On aſſure que c'eſt dans cette même priſon, qu'on enfermoit les captifs deſtinés à orner le char des triomphateurs. C'eſt-là enfin qu'une jeune Romaine donna l'exemple le plus touchant de l'amour filial. Sa mere, condamnée pour un crime capital, toucha de compaſſion la garde qui devoit la faire exécuter. Non-ſeulement on différa ſon ſupplice, mais on permit même à ſa fille de la venir voir, avec défenſe néanmoins de lui apporter aucun aliment. Comme elle ſe ſoutenoit long-tems ſans prendre de nourriture, on fut curieux de ſavoir ce qui ſe paſſoit entre la mere & la fille; & l'on vit que celle-ci nourriſſoit ſa mere de ſon propre lait. On raconta ce trait aux Juges, qui ſolliciterent eux-mêmes & obtinrent la grace de cette femme.

Si quelque choſe peut conſoler un amateur de la perte de tant d'édifices

qui décoroient l'ancienne Rome, c'eſt cette multitude de ſtatues qui, heureuſement, n'ont pas éprouvé le même ſort. Le nombre en étoit ſi prodigieux, diſent les Hiſtoriens, qu'il égaloit celui des habitans. Les tombeaux, les cirques, les temples, les palais, les jardins, les amphithéâtres, les places, les rues même en étoient preſque remplies; mais ſi elles ont toutes diſparu, elles n'ont pas été toutes perdues. Comme elles étoient plus expoſées que les édifices auxquels elles ſervoient d'ornemens, on a pris auſſi plus de précaution pour les conſerver. Dès qu'on prévoyoit quelque invaſion de la part des Barbares, on enlevoit auſſitôt les plus belles pour les tranſporter dans des lieux de ſûreté, d'où on les retiroit pour les remettre à leur place lorſque le péril étoit diſſipé.

Mais ce n'eſt plus dans les endroits publics, qu'on doit chercher ces chefs-d'œuvre de l'art; ils ſont devenus trop rares, pour les expoſer de nouveau aux accidens dont on a eu tant de peine à les ſauver. C'eſt dans les palais, dans les galeries, dans les jardins, dans les appartemens des Princes & des Sei-

gneurs Romains, que vous trouverez ces reſtes précieux, où l'on voit renaître, pour ainſi dire, tous les Dieux du Paganiſme, tous les Héros de l'antiquité, tous les grands hommes de la Grece & de Rome. Vous croyez converſer avec Homere, Virgile & tous les Beaux-Eſprits de la Cour d'Auguſte, dont vous réuniſſez ſur vous tous les regards. Caton, les deux Brutus, Cicéron, Pompée, Céſar, tous vous parlent; & l'illuſion eſt d'autant plus grande, que vous occupez les lieux mêmes qu'ils habitoient, que vous êtes ſur le théâtre où ils agiſſoient, que vous foulez la même terre, vivez ſous le même ciel, qui ont été les témoins de leurs actions.

Le plus grand éloge que, ſans y penſer, nous puiſſions faire des anciens Romains, c'eſt cette curioſité qui nous enflamme pour tout ce qui les concerne. On ne ſe laſſe ni d'entendre parler d'eux, ni de lire ce qu'on en écrit. On accueille, on eſtime les Auteurs qui nous donnent de nouvelles lumieres ſur ce peuple célebre; on voudroit ſavoir juſqu'aux plus petits détails de

leur vie privée ; ils touchent ſenſiblement notre ame, & nous inſpirent ſouvent la plus vive admiration pour leurs vertus morales, qui les rendirent dignes, en quelque ſorte de l'empire du monde.

Je ſuis, &c.

A Rome, ce 15 *Mars*, 1758.

LETTRE

LETTRE CCCXLIV.

Suite de Rome.

La premiere égliſe que s'empreſſe de voir un étranger qui arrive, c'eſt Saint-Pierre; le premier palais, c'eſt le Vatican; la premiere perſonne, c'eſt le Pape, votre pere, le ſien, le mien, celui de tous les fideles.

En parlant de Saint-Pierre de Rome, il y a des gens qui ne trouvent point d'expreſſions aſſez fortes, pour rendre l'enthouſiaſme que leur cauſe la vue de cette divine Baſilique. Elle eſt, diſent-ils, parmi les ouvrages de l'art, ce qu'eſt la mer dans le ſpectacle de la Nature, l'unique objet qui rempliſſe l'idée de la grandeur, de la majeſté, de l'immenſité. Celui à qui il ne reſteroit des yeux que pour voir des édifices, déſeſpérant de rien trouver de ſi beau, pourroit ſe les arracher au ſortir de ce monument auguſte, célébré dans toutes les langues, & toujours

ſupérieur à l'idée qu'on s'en fait; où la curioſité la plus avide, la plus intelligente, trouve de quoi ſe ſatisfaire, retourne ſans ceſſe aux mêmes objets, & ne les quitte que pour y revenir encore; où le goût de l'architecture moderne triomphe avec éclat, & ſemble avoir placé ſon trône; où les artiſtes en tous genres, les plus habiles & les plus critiques, viennent admirer & s'inſtruire. Tous les arts diſputent entr'eux à qui ornera le mieux ce grand vaiſſeau, qui s'étend, s'enfle & s'aggrandit à meſure qu'on le parcourt; où tout eſt coloſſal, & rien n'en a l'air. Les ornemens en ſont ſi nombreux, quoique ſans confuſion, qu'il faut des années pour les voir, des volumes pour les décrire, mille bouches pour les détailler. Les peintures y ſont parlantes, les mauſolées vivans; les plus grands hommes y ont déployé toute l'énergie de leur ame. La Religion y a raſſemblé tout ce qui peut animer & nourrir la piété; & le premier ſentiment qu'on y éprouve, eſt un ſentiment de reſpect, de ſilence & de recueillement. Tout y annonce la réſidence

intime de la Divinité, & le lieu de la terre le plus vénérable par la pompe de ſes cérémonies, & la majeſté de ſon culte. C'eſt le vrai temple du Seigneur, le temple par excellence, ſupérieur à celui de Salomon; c'eſt la merveille du monde, la Jéruſalem nouvelle dont parle l'Apocalypſe, un nouveau ciel enfin, que Dieu remplit de ſon immenſité, de ſa magnificence & de ſa gloire.

Pour en parler avec moins d'emphaſe, je dirai que rien ne peut être comparé à cette égliſe pour l'étendue & le mérite des proportions, pour la richeſſe & l'élégance des ornemens, pour le ſoin & la propreté avec laquelle on l'entretient. Il faut la voir pluſieurs fois, avant que d'en connoître les beautés, & l'examiner dans un long détail, pour juger de la grandeur du deſſein, de la hardieſſe de l'entrepriſe, de la perfection de l'ouvrage.

L'égliſe de Saint-Pierre n'étoit, dans ſon origine, qu'une chapelle ſouterreine, que le Pape Anaclet avoit fait conſtruire au pied du Vatican, dans l'endroit même où l'on prétendoit que

le corps du Saint Apôtre avoit été enterré, Conſtantin, qui favoriſoit le Chriſtianiſme, éleva ſur le tombeau du Saint, une magnifique baſilique, qu'il enrichit de divers préſens. Les Princes qui lui ſuccéderent, imiterent ſon exemple; & dans la ſuite, cette égliſe devint la plus riche de l'univers. Elle étoit compoſée de cinq nefs, formant une croix latine, ſéparées par quatre rangs de colonnes de marbre, dont cet Empereur avoit dépouillé d'autres temples. Ce ſont les mêmes qui, ayant été tranſportées dans la nouvelle Baſilique, en ſont aujourd'hui un des principaux ornemens. Elle ſubſiſta juſqu'au milieu du quinzieme ſiecle, que Nicolas V forma le deſſein de la reconſtruire; deſſein qui n'eut cependant ſon exécution que ſous Jules II, qui en poſa la premiere pierre l'an 1506. Le Brabante en étoit l'architecte; & cet ouvrage fut continué, quoique lentement, ſous Léon X & Clément VII, qui y employerent ſucceſſivement le fameux Raphaël, & les plus célebres architectes de leur tems. Mais ces artiſtes s'occu-

perent plutôt à donner de nouvelles idées, qu'à la conſtruction même de l'édifice.

On ne commença à y travailler ſérieuſement, que lorſque Paul III en eut confié la conduite à Michel-Ange. Ce grand homme compoſa un plan, qui, débarraſſé de toutes les parties propoſées par ſes prédéceſſeurs, en rendoit l'exécution plus facile, ſans lui rien ôter de ce caractere ſublime, ſi convenable à ſa deſtination. La premiere penſée de cet artiſte fut de lui donner la forme d'une croix grecque, c'eſt-à-dire, dont toutes les branches fuſſent égales, contre l'idée du Brabante, qui propoſoit une croix latine. Son plan fut adopté en entier, avec défenſe d'y rien changer; & tant qu'il vécut, le bâtiment fut ſuivi avec aſſez d'ardeur; mais ce ne fut qu'après ſa mort que l'on conſtruiſit la coupole ſur ſes mémoires, ſous la direction de Fontana, architecte de Sixte-Quint.

On n'avoit point encore tenté juſqu'alors d'elever des dômes en l'air, ſoutenus ſur de ſimples appuis; ceux

qui avoient été faits précédemment, partoient tous de fonds, & il s'en falloit de beaucoup qu'ils fuſſent de la capacité de celui-ci; mais Michel-Ange avoit bien prévu tous les cas; ſes meſures étoient ſi bien priſes, qu'il n'y eut qu'à ſuivre ce qu'il avoit tracé. L'eſprit hardi & entreprenant de Sixte-Quint anima les artiſtes d'une noble audace; ſix cens ouvriers, excités par un Souverain abſolu, travaillerent jour & nuit à cette coupole formidable, l'écueil des architectes; & l'ouvrage alla ſi vîte, que la derniere pierre, bénite par le Pontife après une meſſe ſolemnelle, y fut placée la deuxieme année au bruit de l'artillerie du Château Saint-Ange. Pour donner une idée de ce fameux dôme, il ſuffit de remarquer que la boule de métal doré qui termine la lanterne, peut contenir juſqu'à vingt perſonnes. Les Romains ſont ſi pénétrés d'admiration pour ce vaſte chef-d'œuvre, que lorſqu'on leur témoigne quelqu'étonnement de leur peu de goût pour les voyages, ils répondent froidement : « Eh, où » irions-nous pour trouver une ſi belle » coupole » !

Paul V jugea que ſi cette égliſe avoit la figure d'une croix latine, elle deviendroit plus majeſtueuſe & contiendroit plus de monde; on en revint donc à la premiere penſée du Brabante; & l'on alongea de pluſieurs arcades la nef qui fait face à la place, c'eſt-à-dire, la branche occidentale de la croix grecque du plan de Michel-Ange. Il fallut, par conſéquent, démolir l'ancien veſtibule, & en conſtruire un nouveau, le même que l'on voit actuellement. Il eſt décoré d'un ordre Corinthien, dont les colonnes ont huit pieds de diametre, & feroit ſeul une égliſe ſuperbe dans une grande ville. On y voit les ſtatues équeſtres de deux Empereurs de taille héroïque, Conſtantin & Charlemagne, qui ſemblent rappeller aux Romains les donations qu'ils ont faites au Saint-Siege. L'immenſe & magnifique place qui précede, & au milieu de laquelle s'éleve ce fameux obéliſque dédié au ſoleil par Séſoſtris, & à l'Auteur du ſoleil par Sixte-Quint, eſt en partie pavée de marbre, & environnée d'une colonnade circulaire, par laquelle le Bernin marchoit à l'immortalité. Quatre

rangs de colonnes ſagement eſpacées, couronnées d'une baluſtrade, de cent trente-ſix ſtatues de Saints, & des trophées d'armes de tous les Papes qui ont fait travailler à cette Baſilique, forment le contour de cette place, arroſée de deux fontaines à égale diſtance de l'obéliſque, & dont les eaux jailliſſantes, ſortant en groſſes gerbes, font en retombant, une double chute en nappe, dans d'immenſes baſſins de marbre & de granit.

Tout l'extérieur de l'égliſe de Saint-Pierre eſt enrichi de grands pilaſtres d'ordre corinthien, entre leſquels on a pratiqué des fenêtres & des niches qui font un enſemble d'un ſi parfait accord, que les connoiſſeurs ne peuvent ſe laſſer d'admirer cette partie entièrement du deſſein de Michel-Ange. Du veſtibule on entre dans l'égliſe par trois grandes portes, car la quatrieme, qui donne dans un des bas-côtés, eſt toujours murée, & ne s'ouvre que dans les tems de Jubilé; on la nomme la Porte-Sainte. On trouve d'abord une grande nef d'environ ſix cens pieds de longueur, & d'une ſi juſte

proportion, quoique les meſures en ſoient monſtrueuſes, qu'on ne s'apperçoit de cette immenſe étendue qu'en la parcourant. La nef conduit au dôme, qui a cent trente-deux pieds de diametre, & trois cens onze d'élévation depuis le pavé juſqu'à l'ouverture de la lanterne : la hauteur extérieure, juſqu'au bout de la croix, eſt de plus de ſix cens pieds ; c'eſt-à-dire, d'environ deux fois celle des tours de Notre-Dame de Paris, ſans que la belle proportion & le contour agréable en ſoit altérés. Il eſt enrichi intérieurement de peinture à la moſaïque ; & on lit dans la friſe de l'entablement ſur lequel poſent les pilaſtres qui décorent le tambour, cette inſcription en lettres d'or, plus hautes qu'un homme, & où ſont renfermées les promeſſes de Jeſus-Chriſt : *Tu es Petrus ; & ſuper hanc Petram ædificabo Eccleſiam meam.*

Ce qui frappe d'abord, en entrant dans cette Baſilique, c'eſt le baldaquin qui couvre la confeſſion de Saint Pierre, c'eſt-à-dire, le maître-autel. Il eſt poſé ſur quatre colonnes torſes de bronze doré, pour leſquelles on a employé,

dit-on, plus de quatre mille quintaux de ce métal pris au Panthéon. Autour des colonnes, s'élevent juſqu'aux chapiteaux, des pampres qui ſerpentent; les clefs, la tiare & les autres attributs pontificaux, ſont ſoutenus par des grouppes d'enfans. Quatre grandes figures d'Anges à chaque angle du pavillon, laiſſent tomber des guirlandes de fleurs ſur le reſte de l'ouvrage. Cette compoſition ingénieuſe, dont le Cavalier Bernin a eu le mérite de l'invention, a quatre-vingt-huit pieds de haut, depuis le ſocle juſqu'au couronnement. L'autel ſur lequel le Pape ſeul, ou un Cardinal à qui il donne le pouvoir, a droit de célébrer les ſaints Myſteres, tient ſa plus grande richeſſe de ſon heureuſe diſpoſition; car il n'eſt ordinairement paré que d'une croix & de ſix chandeliers.

Ces autels iſolés, vulgairement nommés à la Romaine, me rappellent un entretien que j'eus, ces jours derniers, avec un architecte François, qui en condamnoit la pratique dans pluſieurs de nos égliſes. « La convenance, dit-il, eſt la condition eſſentielle, la

» condition de rigueur dans toutes les
» productions de l'art ; la richeſſe, la
» beauté, l'agrément, l'élégance doi-
» vent lui être ſubordonnés ; ſans elle,
» les détails & l'enſemble même de
» l'effet perdent tout leur mérite, & ne
» deviennent que de brillans défauts.
» Toute eſpece de monument doit
» donc avoir un rapport ſenſible avec
» ſon objet & ſon uſage.

» D'après cette maxime inconteſta-
» ble, il comparoit le nouveau genre,
» introduit dans nos égliſes, avec les
» temples de la Religion Poétique des
» anciens. Chaque temple a deux ob-
» jets ; la Divinité qu'on y adore, &
» le culte qu'on lui rend. Les Dieux du
» Paganiſme, preſque tous formés dans
» l'imagination, ſur des modeles maté-
» riels & phyſiques de puiſſance, de
» grandeur & d'éclat, devoient avoir
» des temples dont la ſplendeur repré-
» ſentât & ſurpaſſât même ce qu'on
» employoit pour éblouir les peuples
» dans les palais des plus grands Princes
» du monde. Leur ſtructure devoit en-
» core convenir aux pratiques de leur
» culte. Des ſacrifices où l'on immoloit

» de nombreuſes victimes; où l'on dé-
» peçoit les entrailles des animaux pour
» les conſulter; où l'on allumoit de
» grands feux pour les conſumer; où
» l'on faiſoit des libations abondantes,
» & d'autres cérémonies qui exigeoient
» un grand nombre de Miniſtres; tout
» cela demandoit un vaſte emplace-
» ment; & le ſiege de cet appareil, le
» théâtre religieux de ce genre de culte,
» qui devoit être vu de tous les aſſiſ-
» tans, ne pouvoit être mieux placé
» qu'au centre du temple. On ne pou-
» voit trop l'iſoler, pour que rien
» n'interceptât les regards du peuple;
» & il étoit d'ailleurs indiſpenſable
» qu'on pût librement circuler autour
» de l'autel. La forme des coupoles &
» des dômes devoit être naturellement
» ſuggérée par la néceſſité de ménager
» des ouvertures, pour donner beau-
» coup d'entrées à l'air extérieur, & de
» promptes iſſues à la mauvaiſe odeur
» & à la fumée.

» En comparant à ce culte ſanglant
» & tumultueux le rit de la Religion
» Romaine, dans la plus auguſte & la
» plus ſolemnelle de ſes parties, dans

» le ſacrifice de la meſſe, qu'y verra-t-
» on ? Un Miniſtre ſacré, le plus ſou-
» vent aſſiſté d'un ſeul enfant dans la
» célébration des meſſes baſſes. Quelle
» déperdition de dignité, au jugement
» des ſens matériels, lorſque ces foi-
» bles objets ſe trouvent placés ſous
» un vaſte & ſuperbe dôme, & que le
» vague des eſpaces dérobe encore à
» la vue quelques parties d'un ſi petit
» volume ! Dans les meſſes hautes,
» cette nouvelle poſition d'autel pro-
» duit-elle plus de pompe ? Peut-elle
» inſpirer par ſes ſens, une plus grande
» idée de la cérémonie toute myſté-
» rieuſe qu'on y célebre ? On n'y voit
» qu'un plus grand nombre de Miniſtres
» dont les fonctions, quoique relatives
» à la célébration des ſaints myſteres,
» n'ont cependant aucune part directe
» à celle du ſacrifice, & par conſé-
» quent n'en ont que très-peu à l'atten-
» tion des fideles, qui ne doivent voir
» que le célébrant. Celui-ci reſte donc
» toujours pour eux auſſi perdu, auſſi
» atténué, pour ainſi dire, que dans
» les baſſes meſſes. Je ne trouve donc,
» dans cet iſolement de l'autel, que le
» retranchement total de la partie de

» l'égliſe qui eſt au-delà. Ceux qui oc-
» cupent cet eſpace, à commencer par
» les Eccléſiaſtiques du chœur, ne peu-
» vent plus prendre part que mentale-
» ment au ſacrifice, parce que les ta-
» blettes, les chandeliers, & autres or-
» nemens leur cachent toutes les céré-
» monies.....

» Vous m'objecterez des exemples
» impoſans, comme Saint-Pierre de
» Rome, & d'autres monumens admi-
» rables, où les autels ſont iſolés. Je
» pourrois répondre d'abord, qu'il eſt
» des abus privilégiés par les grandes
» beautés qui les rachetent, & que ja-
» mais le ſuccès d'un abus n'a détruit
» le ſentiment raiſonné qui le conſtitue
» tel; mais il faut ſatisfaire les préjugés
» par des obſervations générales ſur
» ces édifices.

» Saint-Pierre de Rome, par l'éten-
» due prodigieuſe de ſes dimenſions,
» exigeoit que l'on approchât l'autel de
» l'entrée; & la ſplendeur, qu'il étoit
» très-convenable de lui donner pour
» annoncer ſa ſupériorité, ne doit point
» tirer à conſéquence pour les autres
» temples. C'eſt d'ailleurs l'égliſe des
» égliſes, & pour ainſi dire le temple

» univerſel, la métropole du Chriſtia-
» niſme, dans laquelle on doit conſi-
» dérer chaque partie, ſoit le chœur,
» ſoit les chapelles, comme autant de
» temples particuliers, où l'on peut ſe
» raſſembler & ſe recueillir pour la
» priere. Cette égliſe, priſe dans ſa to-
» talité, ſemble devoir être ſpéciale-
» ment conſacrée à faire éclater la plus
» grande pompe extérieure de la Reli-
» gion; & ſa diſpoſition pourroit être
» très-conforme à cet objet, ſans qu'elle
» dût ſervir de modele aux autres. On
» peut remarqur même, que la chaire
» de Saint-Piere repréſentant le trône
» de l'égliſe Romaine, le ſiege des
» oracles du Ciel, fixe & termine la
» vue de ce temple. Ce qui ſe rapporte
» à mes principes, parce qu'ici il faut
» conſidérer la deſtination particuliere
» de ce lieu pour tous les momens où
» l'on y entre. Les Myſteres ſacrés ne
» ſe célebrent que dans certains tems;
» & l'on a voulu rappeller toujours
» une vérité fondamentale de la Foi
» Catholique, qui eſt la ſouveraineté
» de l'Egliſe ſur le ſpirituel. De plus,
» la grande cérémonie du Souverain
» Pontificat demande la poſition de

» l'autel comme elle eſt à Saint-Pierre; » le ſervice en ſeroit moins auguſte » dans les poſitions anciennement uſi- » tées. Enfin, quoiqu'il ſoit iſolé, il » eſt décoré d'un ſuperbe baldaquin, » qui marque dignement la diſtinction » de l'autel, & lui donne ce caractere » de réſerve qu'exige la bienſéance ».

Au fond du temple, au rond-point du chœur, eſt le ſuperbe monument en bronze de la chaire de Saint-Pierre, autre chef-d'œuvre du Bernin. Je ne connois rien de comparable à la grandeur & à la ſublimité de cette compoſition. Quatre Peres de l'Egliſe, Grecque & Latine, Saint Auguſtin, Saint Ambroiſe, Saint Chryſoſtome & Saint Athanaſe, de taille coloſſale ſur des piédeſtaux fort ornés, ſoutiennent une grande chaire de bronze doré, qui ſert de châſſe ou d'enveloppe à une ancienne chaire de bois incruſtée d'ivoire avec quelques ornemens de ſculpture. On prétend qu'elle a ſervi à Saint Pierre même; & il a été longtems d'uſage d'y placer le Pape après ſon couronnement. Au-deſſous eſt la tiare pontificale, & les clefs portées par deux Génies. Plus haut, une gloire

lumineuſe environne le Saint-Eſprit qui ſemble venir ſe repoſer ſur le trône du Prince des Apôtres. Les rayons de cette gloire s'étendent par les côtés, & ſont éclairés par des vitraux qui redoublent l'éclat de la lumiere & de la dorure.

Il faut voir de près cette grande machine, pour en bien connoître la magnificence. Elle eſt placée entre deux niches, occupées par deux morceaux de ſculpture, qui, dans leur genre, ne ſont pas moins merveilleux. Celui du côté de l'évangile eſt le tombeau de Paul III, dont le deſſein paſſe pour être de MichelAnge. Le Bernin a donné vis-à-vis de nouvelles preuves de la richeſſe de ſon génie dans le mauſolée d'Urbain VIII ſon bienfaiteur; où la beauté de l'invention répond à la fineſſe du travail qui fait prendre au marbre la molleſſe de la chair. Ces deux tombeaux ne ſont pas les ſeuls qu'on admire dans l'égliſe de Saint-Pierre. Un des principaux eſt celui d'Alexandre VII, qui ne fait pas moins d'honneur au génie de ce même artiſte. La place étoit ingrate : une porte intérieure, néceſſaire à conſerver, ſembloit faire

un obſtacle inſurmontable ; & cependant rien de plus naturel que cette compoſition. Le Bernin a tourné cette porte en décoration terrible ; la mort en ſort pour trancher les jours du Pontife. Les ſtatues de la Charité & de la Vérité ſe préſentent pour le raſſurer. Cette derniere étoit abſolument nue ; Innocent XI la fit couvrir par l'indiſcrétion ſcandaleuſe d'un Eſpagnol, qui, nouveau Prométhée, s'étoit pris d'une vive paſſion pour cette belle figure.

On voit auſſi à Saint-Pierre, les tombeaux de la Comteſſe Mathilde, qui enrichit le Saint-Siege de ſes dons ; de la Reine d'Angleterre, femme de Jacques III, qui l'édifia par ſes vertus ; & de cette fameuſe Chriſtine de Suede, qui malgré le peu de cas qu'elle faiſoit de Rome moderne, voulut cependant y vivre & mourir. Les autres ornemens de cette égliſe ſont les dorures, les peintures, les bas-reliefs, les ſtatues de bronze & de marbre, le tout diſpenſé d'une maniere ſi ſage & ſi heureuſe, que l'abondance n'y cauſe aucune confuſion. Il n'y a point de tableaux remarquables peints ſur toile, mais de ſuperbes

moſaïques, chefs-d'œuvres de cet art étonnant, à qui la Peinture ſera redevable de l'immortalité.

Cette maniere de peindre en aſſemblant de petites pieces de diverſes couleur, en les liant enſemble ſur une ſuperficie plate, pour en former des tableaux qui imitent le pinceau, ſans craindre les injures du tems, a été inventée par les anciens, & portée, ſurtout depuis ſoixante ans, à ſa plus grande perfection par les Romains. Il n'y a dans la ville de Rome qu'une ſeule fabrique, établie à côté de l'égliſe de Saint-Pierre, où l'on compoſe des émaux, ou matieres vitrifiées, propres à imiter toutes les couleurs. Ce ſont, comme de petites chevilles quarrées, larges d'environ quatre lignes ſur chaque face, & longues de plus d'un pouce. On peut leur donner, avec le tranchant d'un petit marteau, la forme que l'on veut, ſans craindre qu'elles ſe briſent irréguliérement. Elles ſont d'ailleurs d'une ſolidité, d'un éclat & d'un coloris inaltérables.

Le Peintre qui veut exécuter ou copier un tableau, a devant lui de grandes bandes de pierres plates, ſur leſquelles

on a eu ſoin d'appliquer & d'étendre un maſtic qui, en durciſſant, acquiert la plus grande ſolidité. Il diſtribue enſuite ſes petites chevilles d'émail, rangées par nuances, comme dans des quarrés d'Imprimerie; & placé entre le tableau qu'il doit imiter & ſes émaux, il copie ſa peinture en faiſant entrer à petits coups ſes différentes pieces d'émail ou chevilles de verre dans le maſtic. L'habitude de les mettre en œuvre, l'empêche de ſe tromper ſur les morceaux qu'il doit employer, qu'il taille & place avec ſon marteau. Le tableau fini préſente d'abord quelques inégalité; mais quand toutes les parties ont acquis leur ſolidité, on a recours à une autre opération, qui eſt à-peu près la même que celle dont on polit une glace. Il devient auſſi uni, quelquefois auſſi brillant. Vous concevez que cette maniere d'imiter la peinture, n'eſt faite que pour les grands ſujets, & ne rendroit pas également la fineſſe & les graces du pinceau de l'Albane.

Ces ouvrages ſont très-coûteux, tant par le prix des émaux, que par la cherté exceſſive de la main-d'œuvre. Un ta-

bleau, comme celui de la Transfiguration de Raphaël, reviendroit à plus de vingt mille écus; jugez de l'immenſe richeſſe de cette égliſe, dont toutes les peintures ſont ou doivent être des moſaïques. Tout autre genre ne pourroit pas ſubſiſter dans cette égliſe; l'épaiſſeur de ſes murailles, la quantité de marbre qu'elle renferme, ſon étendue, ſa ſituation même au pied d'une colline, y entretiennenent une fraîcheur qui fait périr, en peu de tems, les tableaux même peints à l'huile, inconvénient que ne craint point la moſaïque. La plupart des peintures, ſoit des autels, ſoit des coupoles, ſont déjà exécutées de cette façon; on travaille ſans interruption à mettre le reſte dans le même état.

Au pied des quatre grands pilaſtres qui ſoutiennent le dôme, ſont quatre autels ou chapelles décorées de ſtatues coloſſales du plus beau marbre; celle de Saint André allant au ſupplice avec la ſatisfaction & la joie dont ſon cœur eſt pénétré, attire la principale attention. Je m'attachai également à celle de Sainte-Véronique, qui tient en ſa main un mouchoir, ſur lequel eſt

imprimée la face du Sauveur. Le mouchoir & la draperie ſemblent agités par le vent. « Dans un lieu fermé, demande malignement le Chevalier Bernin, d'où ce vent peut-il venir? de » la crevaſſe que vous avez faite à la » coupole », répondit l'auteur; & en effet, on attribue aux niches dont Bernin orna ces pilaſtres, quelques fentes qu'on apperçoit au grand dôme.

Au-deſſous de ces autels, on a pratiqué des eſcaliers, par leſquels on deſcend dans de vaſtes ſouterreins, reſtes de l'ancienne Baſilique, conſervés par reſpect en conſtruiſant la nouvelle. On y trouve pluſieurs monumens d'antiquités eccléſiaſtiques, parmi leſquelles ſe préſente d'abord une Bulle gravée ſur le marbre, qui ne permet aux femmes, ſous peine d'excommunication, d'y entrer qu'une fois l'an, ſavoir le lundi de la Pentecôte, & défend aux hommes, ſous la même peine, d'y paroître ce jour-là. Les autres morceaux, renfermés dans ces ſouterreins, ſont une bulle de Grégoire III, gravée de même, & les décrets d'un Concile qu'il tint contre

les Iconoclaſtes; un bas-relief qui repréſente Néron ordonnant le ſupplice de Saint Pierre & de Saint Paul; une partie de l'acte de donation faite par la Comteſſe Mathilde au Saint-Siege, &c. Mais le ſouterrein le plus précieux eſt celui qu'on appelle la Confeſſion de Saint-Pierre, immédiatement au-deſſous du maître-autel. On y deſcend par deux eſcaliers entourés d'une baluſtrade de marbre, éclairée de cent lampes d'argent toujours allumées. Cette grotte a, dit-on, été conſtruite par Saint Anaclet, un des ſucceſſeurs de Saint Pierre, pour les Chétiens qui y pratiquoient leurs exercices de piété; on ajoute qu'il y dépoſa les reliques du Prince des Apôtres, & qu'on les conſerve dans une petite voûte fermée d'une porte de bronze.

Je ne finirois pas ſi je voulois entrer dans le détail des beautés qui ornent toutes les parties de ce temple; mais une merveille que je ne puis paſſer ſous ſilence, c'eſt le grand nombre de chambres formée dans l'épaiſſeur des murs, ou placées ſur les voûtes, ſans que la décoration extérieure en ſouffre aucune

cune altération ; ce ſont ces corridors qui ſervent de dégagemens, ces eſcaliers qui conduiſent dans les parties ſupérieures, & parmi leſquels il y en a de si ingénieuſement pratiqués, qu'on peut y faire monter, juſques ſur les toits, des bêtes de ſomme ; c'eſt enfin l'appareil des pierres & la ſolidité de la maçonnerie ; mais ces détails ne ſont pas ſuſceptibles d'une deſcription, & ne peuvent intéreſſer que ceux qui les examinent ſur les lieux mêmes.

Il réſulte de tout ce que je viens de dire, que l'égliſe de Saint-Pierre de Rome, digne de la capitale du monde, & à laquelle les artiſtes les plus célebres dans tous les genres, n'ont pas ceſſé de travailler depuis deux ſiecles, eſt le plus grand & le plus ſuperbe édifice qui ait été élevé chez aucune nation & dans aucuns tems, à la gloire du vrai Dieu.

Il y a des fêtes dans l'année, comme la Saint Pierre ou la canoniſation de quelque Saint, pour leſquelles on décore l'égliſe d'une façon particuliere. Le nu des murs, le corps des pilaſtres, la friſe de l'entablement, tout en un mot, à l'exception des parties qui portent

tent une ſaillie, ſe trouve tapiſſé avec des bandes de damas cramoiſi, faites pour les places, & enrichies de galons & de crépines d'or. Cette décoration, jointe au nombre prodigieux de lumieres diſtribuées avec art, donne dans ces occaſions, à l'intérieur de ce temple, la plus grande magnificence. Il me reſte à parler des trois architectes célebres, qui ont eu le plus de part à ſa conſtruction.

Lazare Bramante, né en 1444 dans le territoire d'Urbin, s'appliqua d'abord à la peinture, à la poéſie & à la muſique; mais ſon goût & ſes talens l'entraînerent vers l'architecture. Un couvent qu'il bâtit à Naples, lui ayant fait de la réputation, Alexandre VI le nomma ſon architecte. Il fut ſucceſſivement celui de pluſieurs Papes, qui employerent ſon génie à la conſtruction de divers édifices. Ce fut lui qui détermina Jules II à démolir l'ancienne égliſe de Saint-Pierre, pour en bâtir une plus magnifique. Le plan qu'il en donna fut approuvé; & l'ouvrage fut élevé juſqu'à l'entablement, avant la mort du Pape & de l'architecte. Ce dernier mourut en 1514; & les Sou-

verains Pontifes firent frapper des médailles en ſon honneur.

Buonarotti, plus connu ſous le nom de Michel-Ange, naquit en 1474, dans un château près d'Arezzo en Toſcane, & fit éclater un génie ſupérieur dans la peinture, dans la ſculpture & dans l'architecture; ces trois arts ſe diſputent cet homme admirable, qui a laiſſé autant de chefs-d'œuvre, qu'il a compoſé & conſtruit d'ouvrages dans ces trois genres. A ſeize ans, il en avoit déjà faits que l'on comparoit à ceux de l'antiquité. Jules II, Léon X, Clément VII, Paul III, Jules III, Paul IV, François I, Charles-Quint, la République de Veniſe, Soliman même, Empereur des Turcs, l'employerent & l'admirerent. Son tableau du Jugement dernier, la ſtatue de Bacchus, qui trompa Raphaël, l'égliſe de Saint-Pierre, ſont les ſeuls ouvrages que je citerai de ce grand homme. Il mourut à Rome en 1564, parvenu au faîte des honneurs que les talens éminens peuvent procurer. Côme de Médicis fit enlever ſon corps pendant la nuit pour le tranſporter à Florence, où les Beaux-Eſprits, les Savans, les Artiſtes travail-

lerent à l'envi à lui faire des obſeques magnifiques.

Jean-Laurent Bernini, dit le Cavalier Bernin, excella dans les mêmes arts que Michel-Ange. Les premieres leçons qu'il reçut de ſon pere, peintre & ſculpteur Napolitain, le mirent, dès l'âge de dix ans, en état de ſe faire connoître à Rome même, où il fut appellé de très-bonne heure. On le montroit lorſqu'il paſſoit dans les rues; & la louange ne faiſoit que l'encourager. Urbin VIII, qui fut ſon protecteur, ſe félicitoit de ce qu'il vivoit ſous ſon pontificat. Le nombre des édifices qu'il a faits, ou réparés ou décorés, eſt ſi conſidérable, qu'il faudroit des volumes pour les décrire. Sa réputation ſe répandit dans toute l'Europe; & tous les Princes chercherent à ſe l'attacher. Le Cardinal Mazarin lui propoſa vingt mille écus d'appointemens pour l'attirer en France; mais le Pape refuſa d'y conſentir, en diſant que le Bernin étoit fait pour Rome, & Rome pour le Bernin. Son mérite lui fit des envieux, parmi leſquels l'architecte Borromini ſe déclara ſon plus mortel ennemi. Le Bernin ne ſe vengea qu'en ne plaçant

pas la fontaine de la place Navonne en face de l'égliſe Sainte-Agnès, dont Borromini avoit fait la façade, & en repréſentant le Nil ſous la forme d'un négre qui regarde cette façade avec mépris.

Lorſqu'il fut queſtion de travailler en France à la conſtruction du Louvre, M. de Colbert réſolut de prendre l'avis des grands maîtres d'Italie, & de les engager à donner eux-mêmes des deſſins. Ils en envoyerent effectivement; mais on n'eut égard qu'à ceux du Chevalier Bernin. Comme il y avoit à la Cour quelques Italiens qui l'exaltoient avec cet enthouſiaſme qui leur eſt propre, Colbert prit le parti de l'appeller en France, & lui fit écrire par Louis XIV lui-même. Ce Prince lui envoya ſon portrait enrichi de diamans, & lui marqua qu'il avoit une telle eſtime pour ſes talens, qu'il deſiroit avec empreſſement de voir & de connoître de plus près un artiſte de ſon mérite. Il lui députa un courier extraordinaire, & l'invita de profiter du retour de ſon Ambaſſadeur le Duc de Créqui, qui devoit lui expliquer ſes bonnes intentions. Ce Prince écrivit

en même tems au Pape, pour le supplier, si son service n'en souffroit pas, d'ordonner au Chevalier Bernin de faire un voyage en France; & le Duc de Créqui, qui avoit déjà pris congé de sa Sainteté, fut obligé de retourner en grande cérémonie chez le Pape, pour lui demander solemnellement cette grace. Il alla avec la même pompe chez le Bernin, qui prétexta son grand âge, & parut avoir bien de la peine à se déterminer; mais il partit enfin, & sa marche eut l'air d'un triomphe. Le Grand Duc Toscane lui fit faire une entrée solelmnelle à Florence, le Duc de Savoie à Turin; & dans toutes les villes où il passa, il y eut ordre de le complimenter. Des Officiers envoyés de la Cour lui apprêtoient à manger sur la route; le Roi fournit ses équipages; le Nonce sortit de Paris pour le recevoir; & quand il approcha de la capitale, on envoya à sa rencontre un Maître-d'Hôtel de Sa Majesté, pour l'accompagner par-tout. On le logea dans un hôtel meublé des meubles de la Couronne; & on lui donna des Officiers pour faire sa cuisine & le servir. Il fut présenté au Roi qui lui

fit l'accueil le plus diſtingué ; & la premiere choſe qu'il propoſa au Monarque, fut de travailler à ſon buſte ; c'étoit le meilleur moyen de faire ſa cour. Le buſte reuſſit ; mais ſon deſſein de la façade du Louvre fut critiqué ; cependant comme la Cour étoit prévenue en ſa faveur, on adopta ſes projets ; & le jour fut pris pour mettre la premiere pierre. Le Roi la poſa lui-même ; & cette cérémonie ſe fit avec beaucoup d'éclat & de magnificence. Lorſque les fondations furent avancées, Bernin demanda à s'en retourner, ne pouvant ſe réſoudre à paſſer l'hiver dans un climat auſſi froid que le nôtre. On lui promit trois mille louis par an, s'il vouloit reſter en France ; mais il préféra d'aller mourir dans ſa patrie, avec un brevet de douze mille livres de penſion.

C'eſt une erreur conſacrée par une ſorte de tradition, que lorſque cet Italien vit à Paris le deſſein du Louvre par Claude Perrault, il dit qu'il étoit bien inutile qu'on l'eût fait venir dans un pays où il y avoit de ſi grands architectes. Il avoit vu en Italie ce même deſſein qu'on y avoit envoyé avec les au-

tres ; & au lieu de l'approuver, comme on le prétend, il crut qu'il étoit seul en état d'en faire un qui fût digne du Roi. D'ailleurs, comment concilier cette prétendue admiration pour le plan de l'architecte François, avec l'empreſſement qu'il eut de faire exécuter le ſien par préférence! De plus, ſi le Chevalier Bernin avoit admiré l'ouvrage de Perrault, ſon frere l'académicien auroit-il manqué d'en parler dans ſes Mémoires, où il n'en eſt fait aucune mention? Enfin un pareil ſuffrage n'eſt pas en général dans le caractere des Italiens ; & Bernin, qui avoit encore plus d'amour-propre qu'un autre, ne louoit & ne priſoit guere que ſes propres ouvrages ; auſſi fut-il très-piqué, lorſqu'il apprit que, ſans égard à ce qui étoit déjà fait, on en revenoit aux deſſeins de Perrault.

Je ſuis, &c.

A Rome, ce 15 Avril 1758.

LETTRE CCCXLV.

SUITE DE ROME.

LE palais Pontifical, voiſin de l'égliſe de Saint-Pierre, tire ſon nom du Mont Vatican, où les Devins d'Etrurie, & enſuite les Augures de Rome, débitoient leurs prédictions, *Mons Vaticinii*. Si l'on en croit la tradition, cet emplacement fut donné par Conſtantin aux Souverains Pontifes. On prétend que Néron y avoit un palais, & que depuis le cinquieme ſiecle que le Pape Symmaque commença d'y faire travailler, ſes ſucceſſeurs n'ont pas ceſſé d'y ajouter de nouvelles conſtructions. On compare ſon étendue à celle d'une ville; & l'on y compte quatre mille quatre cent vingt-deux chambres, ſalles ou galeries, & vingt-deux cours accompagnées d'immenſes jardins. Quoique les Papes aient d'abord habité Saint-Jean de Latran, le Vatican eſt néanmoins leur véritable palais, leur palais de repréſentation; Monte-Cavallo

n'eſt, pour ainſi dire, qu'une maiſon d'été & de ſanté. L'uſage eſt de la quitter aux grandes ſolemnités, pour venir occuper le Vatican à cauſe du voiſinage de Saint-Pierre, où s'exercent les principales fonctions des Souverains Pontifes.

Au ſurplus, ce palais n'eſt pas un bâtiment régulier; ce ſont de belles parties incohérentes, auxquelles ont travaillé les plus grands artiſtes, les Bramante, les Raphaël, les Fontana, les Bernin, mais point d'enſemble; cependant, par ſon immenſité, par la magnificence de certains corps, on s'apperçoit que c'eſt la demeure d'un très-grand Prince. Les principales pieces, outre les appartemens du Pape, ſont le grand eſcalier, la cour des Suiſſes, les chapelles Sixtine & Pauline, la ſalle d'audience, la fameuſe bibliotheque, & un magnifique arſenal. La grande ſalle, qui ſert de veſtibule aux chapelles, eſt ornée de pluſieurs tableaux qu'un François ne voit pas avec plaiſir: l'un eſt le maſſacre de la Saint Barthelemi; l'autre, l'aſſaſſinat de l'Amiral de Coligni; & un troiſieme où Charles IX approuve ces funeſtes exécutions.

Dans la chapelle Sixtine, bâtie par Sixte IV, & où les Cardinaux du conclave vont au ſcrutin, eſt le célebre tableau du Jugement dernier de Michel-Ange, dont vous connoiſſez les eſtampes, & auquel l'Enfer du Dante a fourni pluſieurs idées. La chapelle appellée Pauline, du nom de Paul III, eſt décorée des peintures du même artiſte. C'eſt-là que commence, le premier dimanche de l'Avent, l'expoſition du Saint-Sacrement des quarante-heures, qui ſe continue, pendant le reſte de l'année, dans les autres égliſes. Cette cérémonie ſe fait avec beaucoup d'appareil par le Pape même, accompagné des Cardinaux & de tous les Prélats de ſa maiſon.

Il faut voir ſur-tout la galerie appellée la Bible de Raphaël, parce que ce peintre a tiré de l'Ancien Teſtament le ſujet de la plupart des tableaux qui décorent cette piece. Le premier morceau, le plus admiré, parce qu'il eſt tout entier de ſon invention, c'eſt la Divinité portée dans les airs au-deſſus des eaux, avec l'air majeſtueux & ſublime du Créateur de l'univers. Je paſſe rapidement ſur d'autres ouvrages du

même peintre, dont ce palais offre par-tout ou les deſſeins ou les chefs-d'œuvre. La bataille de Conſtantin contre Maxence, Héliodore battu de verges, la viſion d'Attila, la priſon de Saint Pierre, l'Ecole d'Athènes, le Parnaſſe, ſont autant de morceaux admirables, que la gravure a fait connoître à l'univers. Ce qu'il y a de déplorable, c'eſt le dégât qu'ont fait à pluſieurs de ces peintures, les ſoldats Allemands du Connétable de Bourbon, qui établirent leurs cuiſines dans quelques-unes de ces belles ſalles de Raphaël.

On arrive au belvedere par un corridor de cinq cens pas de long, au bout duquel eſt une ſtatue coloſſale de Cléopatre mourante, qui fait l'admiration des connoiſſeurs. Mais qu'eſt-ce que cette figure en comparaiſon de l'Apollon, de l'Antinoüs, du Laocoon & d'une infinité d'autres célebres antiques, qui forment la plus riche & la plus précieuſe collection de ce genre? De là on paſſe dans des appartemens, où l'on trouve les modeles des principales conſtructions de Rome, tels que celui de l'égliſe de Saint-Pierre par le Bramante, de la grande coupole par

Michel Ange, & mille autres curiosités qui demandent à être vues plus d'une fois.

Mon plus grand empressement fut de visiter la bibliotheque, la premiere du monde après celle du Roi à Paris. Vous croiriez entrer dans un sallon de peinture: les livres sont enfermés dans des armoires; vous n'en connoissez ni la qualité ni le nombre; vous ne pouvez pas même les connoître de vue. Tout se réduit à quelques manuscrits qu'on est dans l'usage de montrer aux étrangers, qui, en général, ne peuvent y prendre qu'un médiocre intérêt: une ancienne Bible Hébraïque; un Virgile du cinquieme siecle; un Térence du neuvieme; un Pline du treizieme; un Missel du Pape Gélase; les Lettres de Henri VIII à Anne de Boulen; des manuscrits de livres Chinois, Samaritains, & un autre écrit de la main de Luther.

On entre d'abord dans un grand vestibule, où se tiennent les gardes de la bibliotheque, & où lisent ceux qui ont quelques livres à consulter. Cette piece est ornée des portraits de tous les Cardinaux qui ont été revêtus de

l'emploi de bibliothécaire. On lit, à côté de la porte, une excommunication terrible, lancée par Sixte-Quint de la maniere la plus effrayante, contre quiconque prendra, déchirera, tranſportera ailleurs, ou gâtera de deſſein prémédité quelque livre de cette bibliotheque. Perſonne n'eſt excepté, pas même le bibliothécaire, qui ne peut rien enlever ſans une permiſſion écrite de la main même du Souverain Pontife.

L'édifice a la forme d'un T, dont les aîles, conſtruites par différens Papes, offrent par-tout des peintures analogues au ſujet. Ici ce ſont les huit premiers conciles généraux; là, les plus anciens bibliothécaires, à la tête deſquels ſe trouve Moïſe qui remet aux Lévites le livre de la loi; Eſdras raſſemble ceux du Pentateuque. Piſiſtrate forme la bibliotheque d'Athènes, Démétrius celle d'Alexandrie, Auguſte celle du Mont Palatin, Euſebe celle de Céſarée, &c. Fontana offre à Sixte-Quint le plan de celle du Vatican. D'autres tableaux repréſent les inventeurs des Sciences & des Lettres, parmi leſquels Adam occupe la premiere place. Les fils de Seth gravent ſur des colonnes, les principes

de l'aſtronomie; Abraham invente les caracteres Chaldaïques, Memnon les Hiéroglyphes, Cecrops la langue Grecque, Phénix la Phénicienne, Evandre la Latine, Ulphilas les lettres Gothiques, S. Chryſoſtome les Arméniennes, S. Jérome les Illyriennes : on eſt fâché de n'y pas trouver auſſi les inventeurs de l'Imprimerie. Jeſus-Chriſt, le nouvel Adam, en oppoſition avec l'ancien, comme le conſommateur & la perfection de toutes les connoiſſances, tient un livre ouvert, avec ces lettres *Alpha & Omega*.

Le mot de Vatican rappelle moins l'idée d'un palais, que d'un lieu terrible d'où partoient anciennement ces foudres redoutables, ſi fréquemment lancés contre les peuples & les Rois. Le Pape & les Evêques, ſeuls dépoſitaires du glaive ſpirituel, en uſerent d'abord avec aſſez de modération; mais dans la ſuite il devint entre leurs mains une arme toujours prête à venger leurs propres querelles. Les ſupérieurs eccléſiaſtiques s'en ſervirent pour faire valoir leurs prétentions ſur le temporel des Rois. Ce neſt pas qu'ils ne l'employaſſent auſſi pour des cauſes plus légitimes;

l'excommunication d'Anaſtaſe en eſt une preuve. Ce Prince ayant fait maſſacrer inhumainement trois mille perſonnes, le Pape Symmaque fit entendre une voix, à laquelle les Souverains n'étoient point encore accoutumés. Il oſa lancer la foudre de l'excommunication ſur l'Empereur; & ainſi ſe trouva frayée une route dans laquelle un ſi grand nombre de ſes ſucceſſeurs marcherent après lui. Anaſtaſe prétendit que les Princes avoient droit d'être exceptés de cette loi commune; & il entreprit de le perſuader à ſes ſujets par un édit; mais les eſprits étoient trop indiſpoſés contre lui; & le Pape, en ſe juſtifiant, avança ce principe, que la puiſſance & la dignité du chef de l'Egliſe, ſont autant ſupérieures à celles d'un Monarque, que le ciel eſt au-deſſus de la terre. Tel eſt le point d'où ſont partis les Souverains Pontifes, pour faire uſage, contre les Rois, des foudres du Vatican.

De ce même lieu ſortent encore d'autres cenſures eccléſiaſtiques, qui, ſous le nom d'interdit, enveloppent les Royaumes & les peuples dans la même diſgrace: mais il en ſort auſſi des ré-

ſors infinis de bénédictions & de graces qui ſe répandent dans toutes les parties du monde chrétien. Vous entendez que je veux parler des Indulgences, & ſpécialement du Jubilé qui ſe renouvelle tous les vingt-cinq ans, & à l'exaltation de chaque Pape. Les Juifs connoiſſoient cette ſolemnité ſi renommée chez les Chrétiens, mais la célébroient par des cérémonies totalement différentes. Elle conſiſtoit en ce que les eſclaves étoient affranchis; & les héritages aliénés retournoient à la poſſeſſion de leurs anciens maîtres. Voilà ce que nous connoiſſons de la fête Judaïque, qui ſe renouvelloit tous les cinquante ans. Chez les Chrétiens, elle s'introduiſit à la fin du treizieme ſiecle. Les peuples ſe perſuaderent, à cette époque, qu'à chaque centieme année on obtenoit la rémiſſion de tous ſes péchés, en viſitant à Rome l'égliſe des Saints Apôtres. Cependant on eut beau fouiller les livres anciens qui traitoient de la conceſſion de ces graces ſpirituelles, on n'y trouva rien qui pût appuyer cette opinion; mais Boniface VIII, qui occupoit alors le Siege Apoſtolique, voyant la perſua-

sion universellement établie, ne voulut pas tromper l'espoir des peuples, & ouvrit les trésors de l'Eglise à ce concours prodigieux de personnes qui venoient satisfaire leur piété dans la Basilique de Saint-Pierre. Pour n'avoir pas l'air d'introduire une nouveauté, il interrogea un vieillard âgé de cent sept ans, qui répondit en présence de témoins: « je me souviens qu'à l'autre » centieme année, mon pere, qui étoit » laboureur, vint à Rome, & y de» meura, pour gagner l'Indulgence, » jusqu'à ce qu'il eût consommé les vi» vres qu'il avoit apportés. Il me re» commanda d'y venir la prochaine » centieme année, si j'étois encore en » vie, ce qu'il ne croyoit pas ».

Sur cette réponse, Boniface fit publier une bulle, par laquelle il accordoit une pleine rémission des peines dues aux péchés à tous les fideles du monde chrétien, qui, cette année & toutes les centiemes années suivantes, après s'être confessés avec une douleur suffisante, visiteroient les tombeaux des Saints Apôtres. On y accourut avec tant d'ardeur de toutes les parties de la chrétienté, que l'on comptoit chaque

jour à Rome deux cent mille étrangers, qui, pour les tréſors ſpirituels qu'ils venoient y chercher, laiſſerent dans cette ville des ſommes immenſes. On en prit occaſion d'appeller cette année, dans un ſens myſtique, l'année du Grand-Pardon, l'année Sainte; &, à raiſon des tréſors que les Romains en retirerent, l'année d'Or.

La joie avec laquelle cette inſtitution fut reçue dans tout le monde, détermina les Papes à rendre les Jubilés plus communs. Clément VI ayant égard à la briéveté de la vie humaine, en ordonna un tous les cinquante ans; Urbin VI, tous les trente-trois en l'honneur de la vie de Jeſus-Chriſt; Paul II l'a fixé à vingt-cinq, ſans préjudice de celui qui, comme je l'ai dit, s'accorde à l'exaltation de chaque Pape. Quelques égliſes en ont obtenu de particuliers pour de certaines ſolemnités qui leur ſont propres; & comme les Souverains ne verroient plus avec plaiſir déſerter leurs Etats pour le voyage de Rome, il a été convenu qu'on auroit part aux Indulgences du Jubilé, en viſitant un certain nombre de fois les égliſes que les Evêques indiqueroient dans chaque diocèſe. Les

pouvoirs des Confeſſeurs, dans ces ſolemités, s'étendent à tous les cas les plus ſpécialement réſervés, afin que les fideles puiſſent être affranchis de l'eſclavage du Démon, comme les Juifs l'étoient de la ſervitude.

Le Pape intime le Jubilé univerſel dans la capitale de la chrétienté, par une bulle qu'il fait publier le jour de l'Aſcenſion de l'année précédente, quand il donne la bénédiction ſolemnelle à la grande tribune ou loge de Saint-Pierre qui domine ſur le vaſte & incomparable parvis de cette égliſe. Incontinent après la lecture de cette bulle, en latin pour le clergé, en italien pour le peuple, douze trompettes commencent leurs fanfares, auxquels ſe joignent douze cors-de-chaſſe, & une décharge générale de l'artillerie du château Saint-Ange. Le quatrieme dimanche de l'Avent, les Sous-Diacres apoſtoliques publient encore une fois cette même bulle; & les trois jours qui précedent les fêtes de Noël, toutes les cloches de la ville annoncent avec éclat cette grande ſolemnité, dont l'ouverture ſe fait le 24 Décembre de la maniere ſuivante.

Tout le Clergé, séculier & régulier, s'assemble au palais apostolique, & va de là en procession à l'église de Saint-Pierre, dont il trouve les portes fermées; & les entrées du portique sont occupées par des gardes. Le Pape, les Cardinaux, la Cour pontificale, se tiennent dans la chapelle Sixtine, où sa Sainteté, un cierge à la main, entonne le *Veni Creator*; & tous, suivant leur rang, se rendent au portique des Suisses, où le Pape fait l'ouverture de la Porte Sainte. Armé d'un marteau d'or qui lui est présenté par le Prince du trône, il heurte à cette porte en prononçant trois fois ces paroles: « Ouvrez-moi les Portes de la Justice ». Le Clergé qui le suit, lui répond: « c'est ici la Porte de l'Eternel; les Justes y entreront ». Sa Sainteté va s'asseoir sur un trône dressé au milieu du grand portique, pendant que des maçons abattent le mur. La porte est ensuite nettoyée & lavée avec de l'eau bénite, par les Pénitenciers de Saint-Pierre; le Pontife vient s'y mettre à genoux, commence le *Te Deum*, se relève, & entre dans l'église, où l'on dit les premieres vêpres. Le lendemain, après la

meſſe, il monte à la grande tribune, & donne une ample bénédiction qui ouvre le Jubilé.

Une des grandes dévotions de cette fête à Rome, eſt de monter à genoux l'échelle Sainte, ou les vingt-huit degrés qui furent honorés, dit-on, par les pas de Jeſus-Chriſt lorſqu'il monta à la maiſon de Caïphe. Cette échelle ſacrée conduit à une chapelle nommée le Saint des Saints: les pélerins, après s'être traînés à genoux juſques ſur le dernier degré, réciteut une priere, & entrent dans la chapelle. Les femmes reſtent ſur la porte, & ne voient le Saint des Saints qu'à travers une grille. Les Prélats & les Seigneurs les plus diſtingués de Rome lavent les pieds à de pauvres pélerins; le Pape lui-même, & les Cardinaux, à ſon exemple, ne dédaignent pas de les ſervir à table. Ils s'en retournent munis d'agnus, de médailles & de chapelets que le Saint Pere leur fait diſtribuer libéralement, &, après avoir obtenu la rémiſſion entiere de leurs péchés par le moyen d'un coup de baguette qu'ils reçoivent des pénitenciers de Saint-Pierre.

L'année du Jubilé étant révolue, le Souverain Pontife, après avoir officié ſolemnellement aux premieres vêpres de la veille de Noël, entonne une antienne qui commence par ces mots: « vous ſortirez avec joie, *cum jucundi-* » *tate exibitis* »; & auſſitôt tous les aſſiſtans s'empreſſent de ſortir par la porte Sainte. Le Pape bénit les pierres & le ciment deſtinés à la murer de nouveau, & poſe lui-même la premiere pierre, ſous laquelle on a ſoin d'enfouir quelques médailles pour perpétuer le ſouvenir de cette ſolemnité. Les maçons achevent l'ouvrage, murent la porte, enchâſſent au milieu une croix de cuivre; & toute la cérémonie ſe termine par une bénédiction qui embraſſe Rome & toute la Chrétienté, *urbi & orbi.*

C'eſt à ces ſortes de ſolemnités, ainſi qu'aux cérémonies des grandes fêtes, & ſinguliérement à celles de la Semaine Sainte, que la Religion ſe montre dans toute ſa majeſté. La quantité des Miniſtres, la magnificence des ornemens, la dignité du Célébrant, ſon trône, ſa tiare, ſon cortege, les Princes de l'Egliſe ſous la pourpre, les grands de l'Etat ſous le cilice; toutes les fonctions religieuſes

exercées de la maniere la plus auguſte dans un temple qui répond à toutes les grandeurs de notre culte ; cet aſſemblage enfin qu'on ne peut voir qu'à Rome, & que Rome offre pluſieurs fois dans l'année, forme un ſpectacle auſſi pompeux qu'édifiant, auſſi impoſant que religieux, auſſi majeſtueux que chrétien.

Je ſuis, &c.

A Rome, ce 7 Mai, 1758.

Fautes à corriger dans ce volume au ſujet de Benoît XIV.

Page 17, *ligne* 9, l'ont rendu, *liſez* le rendent.

Même *page*, *ligne* 28, il fut ou eût voulu être, *liſez* il eſt ou voudroit être.

Page 34, *ligne* 18, lui laiſſa en mourant ce qui lui reſtoit, *liſez* lui laiſſera en mourant ce qui lui reſtera.

Page 51, *ligne* 14, le feu Pape, *liſez* le Pape.

Même *page*, *ligne* 15, qui ne l'avoit point, *liſez* qui ne l'a point.

Même *page*, *ligne* 16, s'en ſervoit volontiers lorſqu'il traitoit, *liſez* s'en ſert volontiers lorſqu'il traite.

LETTRE CCCXLVI.

Suite de Rome.

La maladie & la mort de Benoît XIV m'ont privé de l'honneur de le voir ſouvent, comme il me l'avoit permis & même ordonné le jour que je fus admis à l'adoration. Nous étions pluſieurs François ſous la protection du maître de la chambre. Le Pape étoit aſſis au fond d'une grande ſalle, une table, une écritoire & des papiers devant lui. On entre en fléchiſſant un genou; au milieu de la ſalle, autre génuflexion; on arrive, & l'on ſe proſterne aux pieds de ſa Sainteté. Nous reçumes la bénédiction apoſtolique, avec un chapelet, qui eſt le préſent ordinaire du Saint Pere; on donne des médailles aux perſonnes de grande qualité. Le lendemain, une viſite imprévue d'une douzaine de domeſtiques du palais, m'apprit que ces petits préſens ne ſe font pas ſans intérêt; il en coûte toujours quelques ſéquins pour ſe débarraſſer

barraſſer de cette canaille. Les femmes n'ont pas le même avantage que les hommes : l'entrée du ſacré palais leur eſt interdite ; & ſi elles veulent voir le Pape, ce ne peut être que dans des audiences particulieres ménagées au dehors.

A la premiere nouvelle de la maladie de Benoît XIV, la conſternation ſe répand dans toute la ville. Le deuil couvre la face des habitans ; tous, comme dans un tems de calamité, reſtent ſuſpendus entre l'eſpoir & la crainte. Dans les temples, tous les états, tous les âges confondus embraſſent les autels, & ne forment des vœux que pour Benoît. Dans les places publiques, que de gens qui interrogent, qui répondent, qui écoutent ! Dans les maiſons particulieres, chacun croit avoir perdu ce qu'il a de plus cher. L'enceinte de toutes les égliſes ne ſuffit pas à la foule des adorateurs : voûtes ſacrées de Saint-Pierre, que ne pouvez-vous répéter les vœux & les ſanglots dont vous retentites !

J'ai déjà eu occaſion de vous parler de ce Pontife, & des qualités qui l'ont rendu également cher & eſtimable à ſon peuple. J'ajouterai ici quelques traits

particuliers, qui acheveront de vous faire connoître la gaieté de ſon caractere. Perſonne n'ignore l'hiſtoire de cette montre qu'une femme de qualité avoit reçue d'un Cardinal, & qu'elle s'efforçoit de détacher pour la montrer au Saint Pere qui lui en faiſoit compliment. « Ne la déplacez pas, lui dit le » Pape; le vœu doit toujours être au» près du Saint ».

Le Cardinal Paſſionei, dont la bibliotheque avoit vue ſur les appartemens du palais pontifical, poſſédoit un recueil de lettres originales de Fra-Paolo qu'il citoit ſouvent, & ne vouloit confier à perſonne. Il avoit réſiſté aux ſollicitations même & aux inſtances de Benoît XIV, qui, pour lutiner cette Eminence, trouva moyen de tirer de ſa bibliotheque le manuſcrit dont elle étoit ſi jalouſe, & de le remplacer par un autre volume qui, à l'extérieur, lui reſſembloit parfaitement. Ayant un jour chez lui le Cardinal, il fit tomber la converſation ſur ces mêmes lettres, dont Paſſionei rapporta quelques traits à ſon ordinaire. Le Pape parut douter de leur vérité; le Cardinal inſiſta; le Pape nia. L'Eminence pouſſée à bout,

part comme un trait, & revient avec le volume à la main; mais quelle eſt ſa ſurpriſe, ſa colere même, lorſqu'à l'ouverture du livre, elle n'y trouve que du papier blanc. Sa fureur amuſa quelque tems le Souverain Pontife, qui, pour l'appaiſer, lui rendit ſon manuſcrit.

Ce même Cardinal déteſtoit les Jéſuites; dans la chaleur de l'affaire de Buſembaum, ſa Sainteté fit gliſſer un exemplaire du livre de ce Théologien, parmi ceux que Paſſionei devoit reconnoître avant que de les ranger dans ſes tablettes. La vue d'un ouvrage ſorti de la Société, fait reculer d'horreur le Prélat anti-Moliniſte, qui avoit exclu de ſa bibliotheque tous les livres faits par des Jéſuites. Il ſonne; il appelle ſon valet de chambre; lui fait ouvrir la fenêtre, & lance de toute ſa force le malheureux Buſembaum dans la place de Monte-Cavallo. Au milieu de cette expédition, le Pape ſe montre, le régale d'une large bénédiction; & pour toute réponſe, en reçoit un geſte accompagné d'une grimace, qui met le comble au plaiſir que le Saint-Pere ſe prometoit de cette ſcene.

Vous connoiſſez un ancien livre intitulé : *De la Civilité puérile & honnête*, où les enfans prenoient autrefois, & prennent encore, dans quelques provinces, les premieres leçons de lecture & de politeſſe. Les Italiens en ont un qu'ils appellent *Galateo*, deſtiné au même uſage. Benoît XIV avoit envoyé à la Cour de France, par un Prélat né à Sinigaglia, des langes bénits pour un Prince nouveau né. Ce député négligea de voir le Grand-Aumônier. Celui-ci s'en plaignit au Roi, qui en écrivit fortement à ſon Ambaſſadeur. Le Pape épuiſa d'abord toutes les raiſons qui pouvoient excuſer la ſottiſe de ſon Envoyé; mais preſſé par l'Ambaſſadeur, il ajouta : « le concile » de Trente eſt-il reçu en France » ? Sans perdre de vue ſon objet, l'Ambaſſadeur, qui prit d'abord cette queſtion pour une défaite, répondit qu'il ne l'étoit point quant à la diſcipline. « Ni » le Galateo à Sinigaglia », répliqua le Pape ; & cette plaiſanterie termina la difficulté.

Un vieux Moine s'étant préſenté à ſon audience, s'exhala en ſanglots ſur un malheur terrible, qui menaçoit toute

l'Egliſe. Benoît l'ayant preſſé de lui apprendre le ſujet de ſes alarmes, « il m'a » été révélé, dit le Moine en redoublant ſes ſanglots, que l'Antechriſt eſt » né. Quel âge a-t-il, reprit bruſquement le Saint Pere ? Trois ou quatre » ans, répartit le viſionnaire. Bon, » bon, répliqua Benoît XIV, ce ſera » l'affaire de mon ſucceſſeur ».

Proſper Lambertini avoit puiſé dans ſa jeuneſſe un fond de gaieté, qui, porté juſques ſur le trône pontifical, lui adoucit l'ennui de la Papauté. Etant jeune avocat, il fit à Gênes un voyage de plaiſir avec quelques-uns de ſes confreres qui vouloient retourner à Rome par mer. « Prenez cette route, » leur dit-il, vous autres qui n'avez » rien à perdre ; mais moi qui dois » être Pape, il ne me convient pas de » mettre à la merci de flots, Céſar & » ſa fortune ».

Ce Pontife avoit banni l'étiquette d'un petit appartement qu'il s'étoit fait conſtruire dans les jardins de Monte-Cavallo. Il y paſſoit tous les jours après ſon dîner pour le café ; & là, au milieu de ſes familiers les plus intimes, & de quelques étrangers choiſis,

il plaiſantoit & rioit comme s'il n'eût pas été Pape ; & c'eſt peut-être le ſeul Pape qui ait ri. Excédé de congrégations, de fonctions eccléſiaſtiques, d'audiences publiques, un Souverain Pontife veut-il reſpirer ? l'étiquette l'enchaîne. Toujours ſeul, même à table, toujours ſur l'autel, pour ainſi dire ; privé de toutes les douceurs de la ſociété, il eſt vraiment à plaindre, à moins que l'enjouement de ſon caractere ne vienne égayer la triſteſſe de la Papauté, ou que, comme Prince temporel, il ne ſe repaiſſe du plus grand des plaiſirs, celui de faire des heureux. Mais je reviens au Pape mourant.

Rien de plus triſte que ce ſpectacle : le déſordre & la confuſion l'environnent ; les parens & les domeſtiques n'attendent pas qu'il ait rendu les derniers ſoupirs, pour enlever tous les meubles du palais ; & lorſque les officiers de la chambre viennent pour ſe ſaiſir des dépouilles du défunt, il ne reſte plus que les quatre murs & le cadavre ſur une méchante paillaſſe. Alors le Cardinal Camerlingue, c'eſt-à-dire, le Chef de la chambre apoſtolique, en

habit violet, ſe préſente à la porte. Il y frappe trois coups avec un marteau d'or; & à chaque fois il appelle le Pape à haute voix par ſon nom de baptême, par celui de ſa famille, par celui de ſa dignité. Il écoute pendant quelque tems, & déclare que le Pape eſt mort, puiſqu'il n'a pas répondu. Tout ceci ſe pratique en préſence des Clers de la Chambre & des Notaires apoſtoliques, qui prennent acte de cette cérémonie. On apporte enſuite au Prélat Camerlingue l'anneau du Pêcheur; il le caſſe avec le même marteau, va prendre poſſeſſion du Vatican, & envoie des gardes pour ſe ſaiſir, au nom de la Chambre Apoſtolique, du château Saint-Ange, & de toutes les portes de la ville. Vous verrez dans la ſuite ce que c'eſt que cette Chambre, & quelle eſt ſa juriſdiction dans les affaires du Saint-Siege. Lorſque le Prélat a pourvu à la ſûreté de Rome, il ſort en carroſſe eſcorté des Gardes & des Suiſſes qui accompagnoient le feu Pape, & va occuper le palais de ſa Sainteté. Durant cette marche, on entend ſonner la groſſe cloche du Capitole, qui, ne ſervant qu'à cette occaſion, annonce

à toute la ville la mort de ſon Souverain.

Cependant on embaume le corps ; on le revêt d'habits pontificaux ; on l'expoſe pendant trois jours ſur un lit de parade, & on le porte enfin à l'égliſe de Saint-Pierre, lieu ordinaire de la ſépulture des Papes. Le convoi commence par un détachement des Chevaux-légers de ſa Sainteté, tenant leur lance baiſſée ; les Timbaliers font entendre un ſon triſte & lugubre. Des troupes de Suiſſes, avec leurs mouſquets & leurs hallebardes, viennent enſuite ; vingt Palfreniers du défunt portent des torches allumées, & menent par la bride autant de chevaux couverts de houſſes noires qui pendent juſqu'à terre. Le Porte-croix eſt à cheval, ſuivi de quelques Suiſſes de la garde ; paroît enfin une litiere découverte où eſt le corps, aux deux côtés duquel marchent, en manteaux longs & des flambeaux à la main, des Pénitenciers de Saint-Pierre. Il eſt eſcorté de vingt autres Palfreniers, du reſte de la compagnie des Chevaux-Légers, des Cuiraſſiers & des Suiſſes ; la marche eſt fermée par ſept pieces de canon. Le corps

eſt expoſé pendant neuf jours, dans une chapelle, à la vue du peuple qui va en foule lui baiſer les pieds. On éleve dans la nef un catafalque, & le neuvieme jour on prononce l'Oraiſon Funebre. On met enſuite le défunt dans un cercueil de cyprès, renfermé dans un autre de plomb, & celui-ci dans un de ſapin. On le laiſſe en dépôt dans une chapelle, juſqu'à ce qu'on lui ait bâti un mauſolée, ou bien on le tranſporte dans le lieu où il a demandé à être inhumé.

Pendant le tems des obſeques, les Cardidaux tiennent pluſieurs congrégations pour ordonner le conclave, & élire les officiers qui doivent y faire le ſervice. Le Sacré College donne audience aux Ambaſſadeurs qui viennent l'aſſurer de la bienveillance de leurs Maîtres envers le Saint-Siege, & offrir leurs forces pour la défenſe & la liberté de l'élection : le doyen des Cardinaux leur répond au nom de tout le College. Il faut obſerver que dès que le Pape eſt mort, les Cardinaux qui ſont à Rome, envoient des couriers à tous les Princes & Républiques catholiques, aux Gouverneurs des provin-

ces & des villes de l'Etat Eccléſiaſtique, & aux Cardinaux abſens qu'on invite à ſe trouver à la nomination d'un nouveau Chef de l'Egliſe.

On fixe l'établiſſement du conclave à la fin du treizieme ſiecle, ſous le pontificat de Grégoire X. Lorſque ce dernier fut élu, il s'étoit paſſé deux ans de vacance depuis la mort de Clément IV ſon prédéceſſeur. Il n'avoit pas été poſſible aux Cardinaux de ſe concilier; & comme leurs conteſtations ſembloient ne devoir jamais finir, Saint-Bonaventure, membre du Sacré College, leur perſuada de déférer le choix à ſix d'entr'eux, qui élurent Thibaut, de la famille des Viſconti, proclamé ſous le nom de Grégoire X. Pour prévenir déſormais les inconvéniens d'une trop longue vacance, le nouveau Pape convoqua un concile à Lyon, où il fut ſtatué que dix jours après la mort, on commenceroit l'aſſemblée, & que ce terme expiré, on n'attendroit point les Cardinaux abſens ou malades.

Le conclave, ainſi nommé parce qu'on y eſt enfermé ſous pluſieurs clefs, occupe une partie du Vatican. Ce ſont de grandes ſalles, partagées par de ſimples planches en petites cel-

sules pour loger les Eminences & leurs Conclavistes. Celles qui sont pratiquées le long du grand corridor, passent pour les plus agréables, parce qu'elles ont vue sur le belvédere. Celles au contraire qui occupent le dessus du portique de Saint-Pierre, n'ont ni gaité, ni clarté, ni commodité. Toutes sont tapissées d'une serge verte en dedans & en dehors, excepté les cellules des Cardinaux créés par le feu Pape, dont la tapisserie est aussi de serge, mais violette. Chaque Eminence fait mettre ses armes sur la porte de son logement qui n'a de grandeur que ce qu'il en faut pour contenir un lit, une table & quelques chaises.

La fonction des Conclavistes est d'être comme les Secrétaires d'honneur des Cardinaux, les compagnons de leur solitude, les dépositaires de leurs secrets. Chaque Eminence peut en avoir deux, dont l'un, pour l'ordinaire, est ecclésiastique, l'autre séculier. Ils ont tous une simarre de la même couleur; c'est une robe d'étoffe de soie à manches pendantes, longues & étroites. La Chambre apostolique leur donne dix mille écus à partager entr'eux; & les

Papes leur ont accordé pluſieurs privileges utiles & honorables. Ils acquierent la qualité de nobles chevaliers, & le droit de bourgeoiſie dans la ville de Rome. Ils peuvent tous aſpirer aux graces eccléſiaſtiques, ſont préférés dans la collation des bénéfices, & ne paient aucun droit pour les bulles ou autres expéditions de la Daterie.

Le Conclave admet encore un Gouverneur, quatre Maîtres des cérémonies, un Secrétaire du Sacré College, quelques Religieux pour ſervir de confeſſeurs, deux Médecins, un Chirurgien, un Apothicaire, deux Barbiers, & environ trente ou quarante garçons ou valets pour le ſervice ordinaire. Tous les officiers font ſerment de ne pas révéler les ſecrets; & deux Cardinaux ſont nommés pour les reconnoître chacun en particulier le lendemain de la clôture, dont on rapporte ainſi l'origine.

Clément IV étant mort à Viterbe en 1268, les difficultés qui ſurvinrent pour l'élection de ſon ſucceſſeur, déterminerent les Cardinaux à ſe ſéparer & à quitter cette ville. Les habitans qui eurent connoiſſance de cette réſolu-

tion, firent murer les portes, enfermerent ces Prélats dans le palais, & leur déclarerent qu'ils n'en ſortiroient qu'après la nomination d'un nouveau Pape. Cet exemple devint une loi qui oblige ſous peine d'excommunication, ainſi que toutes les autres formalités qui s'obſervent dans le Conclave.

Tout le monde une fois entré, on poſte des ſoldats dans les lieux où on les juge le plus néceſſaire pour la ſûreté de l'élection; on mure les portes & les fenêtres, excepté un ſeul panneau qui ne répand qu'un jour ſombre dans toute cette triſte habitation. On n'a de communication au dehors que par un tour, comme chez des Religieuſes. On y paſſe le dîner & le ſouper des Cardinaux, qui ne conſiſtoit anciennement qu'en un ſeul plat de viande ou poiſſon; mais la longueur de ces aſſemblées n'a ſans doute pas permis de ſuivre cette regle à la rigueur.

Ces Prélats ſe nourriſſent à leurs dépens: on leur donne à chacun un petit réduit en dehors ſous les galeries du Vatican, pour y établir leurs cuiſines. Chaque jour, à dix heures du matin, leurs officiers y vont prendre le dîner

de leur maître, & le portent en grande cérémonie aux tours du Conclave. Deux d'entr'eux ont sur leurs épaules un lévier, d'où pend un pannier qui renferme les mets qu'on doit servir. En arrivant au tour, ils nomment leur Cardinal à haute voix; & le Conclaviste, qui attend dans l'intérieur, fait prendre les plats par des valets qui les portent à la cellule, où il y a des étuves préparées pour les tenir chauds. Il est libre au Prélat de garde, qui est en dehors, de les visiter, pour empêcher qu'on n'y mêle des lettres ou des billets: par la même raison, les bouteilles ou flacons doivent être de verre ou de cristal, sans aucune couverture, pour obvier à toute supercherie.

Lorsqu'on a passé ce qui compose le dîner de chaque Eminence, un censeur, en robe violette avec une masse d'argent, ferme en dehors la fenêtre des tours, & le Prélat assistant y applique le scellé avec ses armes. Le Maître des cérémonies fait la même chose en dedans. Deux Cardinaux ne peuvent manger ensemble, ni s'envoyer rien de ce qu'on leur sert. Les tours sont gardés par des Evêques, des

Auditeurs de Rote, des Clercs de la Chambre & des Conſervateurs Romains : le Gouverneur du Conclave leur aſſigne leurs poſtes.

C'eſt par ces mêmes tours qu'on donne audience aux Ambaſſadeurs, & qu'on peut recevoir des viſites aux heures permiſes, mais toujours en préſence des gardes du Conclave, & à haute voix, en Italien ou en latin, afin que tout le monde puiſſe entendre ce qu'on dit. Si quelque Cardinal vouloit ſortir, ſoit pour maladie, ou pour quelque autre raiſon ſérieuſe, il le pourroit; mais il perdroit le droit de voix active dans l'élection.

Tous les jours trois Cardinaux, un de l'ordre des Evêques, un de celui des Prêtres & un des Diacres, s'aſſemblent dans un lieu ſéparé, pour recevoir les dépêches de tous les Nonces qui réſident dans les Cours étrangeres, & faire les réponſes. Si les affaires ſont de grande importance, ils convoquent un conſiſtoire, où toutes les Eminences ſe raſſemblent pour les décider. Ces trois Cardinaux changent tous les trois jours; & ce ſont eux qui portent la parole, lorſque le Gouverneur de Rome

& les Conſervateurs vont à l'audience du Sacré College. Cette audience ſe donne à travers une petite fenêtre pratiquée dans le tour.

Chaque jour, pendant la tenue du Conclave, les Cardinaux s'aſſemblent matin & ſoir dans la chapelle du ſcrutin, pour procéder à l'élection, le matin à ſix heures, & à deux heures l'après-midi. Un des Maîtres des cérémonies va les avertir avec une ſonnette, en diſant: « *ad capellam Domini*; Meſ» ſieurs, il eſt l'heure de vous rendre » à la chapelle ». Au dernier coup, un des Conclaviſtes prend l'écritoire du Cardinal, l'autre ſa chappe: c'eſt une eſpece de manteau qui ſe ferme avec une agraffe, & n'a aucun rapport avec celles qui ſe mettent dans les cérémonies de l'égliſe. Avant que d'entrer dans la chapelle, chaque Cardinal ſe couvre de ce modeſte habillement; & à la fin de l'aſſemblée, le même Maître des cérémonies annonce la retraite avec ſa même clochette, en diſant: « Meſſieurs, » retournez à vos cellules: *ad cellam* » *Domini* ».

Il n'eſt point de mer plus agitée, que cette multitude de Prélats réunis en un

Conclave. Les paſſions, les cabales, les intrigues y changent à tout moment la diſpoſition des eſprits. Autant de Cardinaux de pontificats différens, autant de factions dont le Cardinal Neveu, ſous chaque pontificat, eſt le chef. L'Empereur, les Rois de France & d'Eſpagne, & pluſieurs autres Puiſſances ſouveraines, ont auſſi leurs factions compoſées des Cardinaux nés leurs ſujets. Ces trois premieres Couronnes ont ſeules le droit de donner l'excluſion, mais une fois ſeulement, ce qui rend ce droit preſque toujours nul; car dès qu'une faction s'eſt apperçue qu'une telle Puiſſance veut exclure tel candidat, elle a l'adreſſe d'en propoſer un autre qu'elle ſait n'être pas plus agréable à cette Couronne; & après avoir ainſi fait prendre le change, elle revient au premier, contre lequel cette même Puiſſance alors n'a plus de droit.

Entre tant de perſonnes de nations, d'inclinations & de caracteres différens, il en eſt qui, animés d'un vrai zele, mais concentrés dans leur droiture inflexible, & bornés à n'enviſager qu'un certain genre de mérite, ſe laiſſent tromper par les apparences, ou guider

par la prévention. D'autres excités par des motifs moins purs d'eſpérance, de reconnoiſſance, de politique, voudroient concilier leur avantage particulier avec l'utilité publique. Quelques-uns, dirigés par des inſtructions ſecrettes, attachés à des maximes adoptées dès l'enfance, & confirmées par l'éducation, s'intéreſſent ſelon les préjugés de leur patrie, & ne ſe conduiſent qu'au gré de leurs Maîtres. Là, ſous prétexte de vous conſulter, on ne cherche ſouvent qu'à vous pénétrer; ſous l'apparence de s'unir à vous, on ne penſe qu'à vous gagner, qu'à vous détacher; on vante le mérite pour démaſquer les défauts; on loue les vertus & les talens; mais on les fait craindre; on détruit d'une main ce qu'on éleve de l'autre; on ſe promet à tous; on s'engage à pluſieurs; on ne ſe donne qu'à un ſeul.

Au milieu de tant d'Electeurs ſi oppoſés dans leurs vues, ſi gênés dans leurs ſuffrages, que fait un Prélat ſage, prudent, éclairé, qui ne ſe propoſe que le bien public & celui de l'Egliſe? Ami de la paix, zélateur de l'harmonie, il éclaire, il modere le zele des

tins ; il ſeconde, il anime les bonnes intentions des autres ; il profite de l'ardeur, du refroidiſſement & des diviſions de ceux-ci ; de la haute expérience, de la ſageſſe conſommée de ceux-là. Il oppoſe à l'intérêt naturel & perſonnel, les plus importantes conſidérations, le plus magnanime déſintéreſſement ; à la défiance, la bonne-foi ; aux ſoupçons, aux inquiétudes, des confidences ſages, concertées, meſurées par le ſecret. Enfin, par le crédit, par le talent, par le don de perſuaſion, il ſait faire naître des difficultés, les moyens ; de l'inſtabilité des ſuffrages, l'élection.

Les qualités qui menent au Souverain Pontificat, ſont, en général, une réputation de piété & de bonnes mœurs, une conduite prudente & ſage, un caractere doux, ennemi de l'intrigue, un âge aſſez avancé, qui paſſe au moins cinquante-cinq ans ; car la maxime de n'élire que des Papes fort vieux, paroît adoptée par tous les Cardinaux, les uns par l'eſpérance de poſſéder à leur tour cette ſuprême dignité, les autres par la crainte de voir trop affermir l'autorité des Ne-

veux ſous de longs regnes. Malgré la douleur que les Romains firent paroître à la mort de Benoît XIV, ils avoient peine à lui pardonner d'avoir ſiégé dix-huit ans. Comme il n'eſt aucun d'eux qui ne conçoive des projets de fortune ſur un changement de pontificat, ils ne voient rien de plus mauvais œil, que la Chaire de Saint-Pierre trop long-tems occupée par le même homme.

Il faut de plus, que le ſujet que l'on propoſe, ne ſe trouve pas dans des circonſtances qui, par elles-mêmes, ſont des motifs d'excluſion, comme d'avoir des parens trop ambitieux, trop fiers, ou d'en avoir en trop grand nombre, de peur que la néceſſité de les entretenir n'épuiſe l'Etat; comme auſſi d'être né Prince ou allié à une Maiſon ſouveraine, dans la crainte, ou qu'un tel Pontife ne démembre le patrimoine de Saint-Pierre, pour en inveſtir quelqu'un de ſa famille, ou qu'il ne ſorte de la neutralité qu'un Pere commun doit garder avec tous les Princes chrétiens, ou enfin qu'il ne traite les Cardinaux avec trop de hauteur. Une autre cauſe d'excluſion, eſt

d'avoir été appellé au cardinalat à la nomination de quelque Couronne, ſur-tout de celle de France ou d'Eſpagne, de peur que la reconnoiſſance ou l'affection nationale ne le rende trop dévoué à ces Puiſſances. Enfin un dernier motif eſt lorſque dans le Conclave précédent, il s'en eſt peu fallu qu'un Cardinal n'ait réuni les ſuffrages; car alors ceux qui lui ont été contraires, ne pouvant eſpérer de recouvrer ſa confiance, emploient tout leur crédit, pour faire échouer les deſſeins de ſa faction.

On diſtingue quatre manieres différentes dont peuvent ſe faire les élections. La premiere, appellée par Compromis, eſt dans le cas où les Cardinaux ne pouvant s'accorder ſur un ſujet, donneroient pouvoir à quelque perſonnage d'un mérite diſtingué, de nommer celui qu'il jugeroit le plus digne, & prometroient de le reconnoître. C'eſt ainſi qu'ils s'engagerent ſolemnellement d'élire celui que Saint Bonaventure nommeroit, quand ce ſeroit lui-même; & c'eſt par cette voie, comme vous l'avez vu, que Grégoire X parvint au Souverain Pontificat.

La ſeconde maniere, dite par Inſpiration, ſe fait lorſque pluſieurs Cardinaux du même parti, ſortant de leurs cellules comme des hommes inſpirés, nomment un tel tous d'une voix, pour Vicaire de Jeſus-Chriſt. Les autres Electeurs, craignant de s'attirer le reſſentiment du nouvel Elu, répetent le même nom; & le perſonnage ainſi proclamé, eſt déclaré Souverain Pontife; mais cette forme ne ſubſiſte plus.

La troiſieme par ſcrutin, ou bulletin fermé, eſt celle qui ſe pratique actuellement; pour cet effet, on place un calice ſur l'autel de la chapelle, & chaque membre du Sacré College, après le ſerment ordinaire, met dans ce calice un billet plié, ſur lequel il écrit ſon nom d'un côté & de l'autre le nom de celui qu'il a en vue. Le ſerment eſt conçu en ces termes: « Je promets à » Jeſus-Chriſt, Notre Seigneur, qui » doit me juger, d'élire celui que je » crois ſelon Dieu devoir choiſir ». Un Membre du Sacré College, nommé pour cette fonction, verſe tous ces bulletins ſur une table, ouvre les billets, les lit tout haut; & ſi quelqu'un réunit les deux tiers des ſuffrages, il eſt

proclamé canoniquement, ou bien on recommence juſqu'à ce qu'on parvienne à cette réunion.

Mais comme il arrive que les factions tiennent preſque toujours pour celui qu'elles veulent élire, on a quelquefois recours à la quatrieme maniere, la voie de l'accès, par laquelle on ſe range d'un autre parti en faveur de quelque ſujet, pour ſuppléer le nombre des voix qui lui manquent. C'eſt une ſuite & comme une dépendance du ſcrutin, avec cette différence, qu'au lieu de marquer ſur ſon bulletin, *j'élis un tel*, on écrit, *je me joins au Cardinal un tel.* La voix que l'on donne dans l'accès, doit être différente de celle du ſcrutin; mais ſi l'on perſiſte dans ſon premier choix, on met ſur ſon billet : *je ne me joins à perſonne.* Cette forme eſt ſouvent miſe en uſage, parce qu'elle ne manque preſque jamais de réuſſir pour finir l'élection, qui doit réunir au moins les deux tiers des voix.

Lorſqu'on a reconnu qu'une telle Eminence a les ſuffrages requis, celui qui en a fait la vérification, le proclame à haute voix; dans ce moment,

tous les Cardinaux qui ſont à ſa droite & à ſa gauche, s'éloignent par un ſentiment de reſpect. Le Cardinal élu ſe jette à genoux, fait ſa priere, pour demander à Dieu l'aſſiſtance du Saint-Eſprit. On le mene enſuite derriere l'autel, & on le revêt des habits de ſa dignité. C'eſt une ſoutanne d'étoffe de ſoie blanche, couverte d'un rochet court de couleur violette, & par-deſſus un camail rouge avec une étole & une grande calotte à oreille de la même couleur, une ceinture de ſoie & des ſouliers de drap, ſur leſquels eſt brodée une croix en or.

On porte dans cet état le nouveau Pape ſur un fauteuil devant le grand autel, où les Cardinaux viennent lui faire la premiere adoration, c'eſt-à-dire, ſe proſterner à ſes pieds : Sa Sainteté les releve, & leur donne le baiſer de paix. Alors le premier Cardinal-Diacre, précédé du Maître des cérémonies, ſe rend à la loge des bénédictions, au milieu du portail de Saint-Pierre, pour avertir le peuple, en ces termes, de l'élection du Souverain Pontife : « Je vous annonce une grande » joie ; nous avons un Pape ; c'eſt l'E-

» minentiſſime

» minentiſſime Cardinal Rezzonico, » qui a pris le nom de Clément XIII ». Auſſitôt la grande coulevrine de Saint-Pierre donne le ſignal au château Saint-Ange, pour une décharge générale de l'artillerie; & toutes les cloches de la ville ſonnent en même tems. Le peuple rompt les clôtures du Conclave, & s'empare de tout ce qui lui tombe ſous la main.

Le Pape ſe retire dans une cellule, & y demeure juſqu'à ce que tout ſoit préparé pour l'adoration publique. Il en ſort revêtu de ſes habits pontificaux, la mître en tête avec la chape; & on le porte ſur l'autel même de la chapelle du Conclave. Là, les Cardinaux, en chapes violettes, lui font la ſeconde adoration, après laquelle ils le conduiſent en proceſſion à l'égliſe de Saint-Pierre. Il eſt porté dans cette marche par ſeize eſtaffiers qui le placent ſur le maître-autel en préſence d'un peuple immenſe, dont cette vaſte Baſilique eſt remplie juſqu'au bout de ſon portique; la place même qui la précede, en contient autant que l'égliſe. On chante le *Te Deum;* les Cardinaux adorent le Pape pour la troiſieme fois,

& après eux les ambaſſadeurs de toutes les têtes couronnées. Pendant ce tems-là, le doyen du Sacré College récite les prieres d'uſage. On deſcend enſuite le Souverain Pontife ſur le marchepied de l'autel ; un Cardinal lui ôte la mître, & ſa Sainteté donne au peuple ſa premiere bénédiction. Cette cérémonie achevée, on lui change ſes ornemens ; & douze porteurs, revêtus de manteaux d'écarlate qui vont juſqu'à terre, la mettent dans ſon ſiege pontifical, & la portent, élevée ſur leurs épaules, juſques dans ſon appartement du Vatican.

L'uſage de baiſer les pieds du Pape eſt fort ancien dans l'Égliſe ; car on prétend qu'on en trouve des exemples dès le commencement du troiſieme ſiecle. Nous voyons dans l'hiſtoire les plus puiſſans Monarques dépoſer leur orgueil aux pieds du ſucceſſeur du Chef des Apôtres ; & ſi l'on en croit Grégoire XIII, cet hommage étoit de leur part un devoir. L'Egliſe, dit ce fier Pontife, dans la fauſſe idée qu'il avoit conçue des prérogatives de ſon Siege, « l'Égliſe, en épouſant le Vicaire de » Jeſus-Chriſt, lui a apporté la dot la

» plus riche & la plus précieuſe, qui eſt » la plénitude du pouvoir ſpirituel & » temporel. Elle lui a donné la mître & » la couronne; l'une eſt le ſymbole du » Sacerdoce; l'autre, celui de la Royau- » té ». De peur que les honneurs que l'on rend au Chef de l'Egliſe, ne dégénéraſſent en ſuperſtitions, les Papes ont fait mettre une croix ſur leurs ſouliers; ce n'eſt donc point, à proprement parler, les pieds du Saint Pere que l'on adore, c'eſt la croix.

Quelques jours après, le couronnement ſe fait à Saint-Pierre. On y porte le Pontife au milieu des acclamations du peuple; & on le place ſur ſon trône au fond de l'égliſe en face du grand autel. A ſes côtés ſont les Ambaſſadeurs, les Princes Romains & autres perſonnes de diſtinction. On fait une proceſſion autour du chœur; & pendant la marche, le premier Maître des cérémonies, tenant d'une main des étouppes au bout d'une baguette, de l'autre un cierge allumé, met par trois fois le feu à cette filaſſe, en prononçant autant de fois ces paroles: « Saint » Pere, ainſi paſſe la gloire du monde »; *ſic tranſit gloria mundi.* Il y a beau-

coup d'oraiſons, d'encenſemens, de chants, dadorations & de baiſers de paix.

Après la meſſe, on porte le Pape ſous le dais à la loge des bénédictions, dans laquelle on lui a préparé un trône. Là le doyen des Cardinaux & le premier Cardinal-Diacre, lui mettent ſur la tête la thiare ornée de trois couronnes enrichies de pierreries. « Sa» chez, lui diſent-ils, que vous êtes » le Pere des Princes & des Rois, le » Gouverneur de l'univers, & le Vi» caire de Jeſus-Chriſt ». Sa Sainteté donne la bénédiction au peuple, & les Cardinaux publient une Indulgence pléniere.

Le Pape ſe retire à la chapelle du Conclave, où il quitte ſes ornemens. Un Cardinal vient, au nom du Sacré College, lui faire le compliment *ad multos annos*, c'eſt-à-dire, lui ſouhaiter un long regne. On entend auſſitôt le canon du château Saint-Ange; & les troupes, qui ſont ſous les armes dans la place Saint-Pierre, font une décharge générale de toute leur mouſqueterie. Le même jour & les ſuivans, toute la ville eſt illuminée. Sa Sainteté,

après avoir passé quelque tems au Vatican, va s'établir à Monte-Cavallo; & ce changement d'habitation donne lieu à une magnifique cavalcade, composée des différens ordres les plus distingués de Rome, qui accompagnent & escortent le nouveau Pontife. Quelques mois après il va prendre possession du palais de Saint-Jean de Latran; autre occasion de cérémonies, de pompe, de magnificences, de cavalcades, de réjouissances, de bénédictions.

Je suis, &c.

A Rome, ce 15 Mai 1758.

LETTRE CCCXLVII.

SUITE DE ROME.

APRÈS le Pape, ce qu'on voit de plus grand à Rome, ce ſont les Cardinaux, dont la dignité ne fut pas toujours auſſi éminente qu'elle l'eſt préſentement. On ne s'accorde ni ſur le tems, ni ſur l'objet précis de leur inſtitution : on ſait ſeulement qu'ils étoient employés ſous la conduite du Pape ou des Evêques, à deſſervir quelques égliſes principales, ſur-tout à Rome & à Ravennes. On trouvoit dans preſque tous les diocèſes des Prêtres & des Diacres-Cardinaux. A Rome ils étoient curés des différentes paroiſſes, & par-là, attachés d'une maniere ſpéciale à l'Evêque de cette capitale du monde ; ils devinrent ſon Conſeil & ſon Sénat : telle fut la ſource de leur grandeur, qui s'accrut avec celle des Souverains Pontifes. On retrouve des traces de leur établiſſement dès le ſecond ou le troiſieme ſiecle du chriſtianiſme. Lorſque, dans ces pre-

miers tems, ils paſſoient à un évêché, leur cardinalat devenoit vacant, comme un Evêque laiſſeroit vaquer aujourd'hui une cure ou un canonicat. Les idées ont bien changé depuis; & les principales cauſes de leur élévation ſont que les Papes ont ſouvent choiſi parmi eux leurs Légats ou Ambaſſadeurs, & ont donné ces places à des perſonnages très-conſidérables par leur naiſſance ou par leur mérite, à des Princes ou à des ſavans diſtingués.

Le nombre des Cardinaux a varié juſqu'à Sixte-Quint, qui en a fixé irrévocablement le nombre à ſoixante-dix. Lorſque le Pape veut faire une promotion, il en écrit la liſte en particulier, vient au conſiſtoire, & dit : *habetis Fratres.* Il fait lire les noms, & la promotion eſt finie. Si des raiſons ſecretes le déterminent à ne pas divulguer ſon choix, les noms ne ſe liſent pas; & les Cardinaux reſtent *in petto.* L'intérêt que chaque Etat conſidérable de la chrétienté peut avoir dans la nomination à ces places éminentes, a introduit deux ſortes de promotions: celle qui ſe fait par le propre mouvement du Pape, & celle qu'il accorde à

la ſollicitation des Couronnes. Elles ſe ſuccedent l'une à l'autre, de maniere néanmoins que chaque nouveau Pontife a pour lui, à ſon choix, ſa premiere nomination. On diſtingue en trois claſſes, Evêques, Prêtres & Diacres, les différens membres qui compoſent le Sacré College; mais il ſuffit d'être Clerc pour le devenir.

Si l'on ignore l'époque de leur inſtitution, on ne ſait guere mieux le tems où ils ont acquis le privilege d'élire les Papes à l'excluſion du Clergé & du peuple de Rome. Quelques-uns ont cru que Nicolas II, qui vivoit au milieu du onzieme ſiecle, leur avoit accordé cette prérogative; d'autres, qu'Alexandre III en avoit fait une conſtitution particuliere à la fin du douzieme. Quoi qu'il en ſoit, le réſultat de cette innovation a été, que les Souverains Pontifes ſeroient toujours pris dans le corps des Cardinaux; il étoit aſſez naturel qu'ils fiſſent cet uſage de leur nouveau droit.

Depuis que ces Prélats ſont devenus de ſi grands perſonnages, les Papes ont verſé ſur eux les diſtinctions à pleines mains, autant pour relever

l'importance de leur place, que pour ajouter à leur propre gloire par la ſplendeur de leur cour. En 1245, Innocent IV leur donna le chapeau rouge; & deux ſiecles après, Paul II leur permit de porter la pourpre. En 1630, il fut délibéré dans une aſſemblée, qu'ils ſupplieroient ſa Sainteté de leur accorder le titre d'Eminence & d'Eminentiſſime, à la place de celui de Révérence & de Révérendiſſime qu'ils avoient eu juſqu'alors. Ce dernier titre paſſa aux Evêques, qui lui firent ſuccéder ceux de Monſeigneur & de votre Grandeur; & les Religieux, qu'on avoit toujours traités de Freres, prirent celui de Révérends Peres, dont la plupart commencent à rougir.

Les Cardinaux ſe prétendent égaux aux Souverains; & ce n'eſt que depuis les Etats tenus à Saint-Germain-en-Laye, en 1561, que les Princes du Sang de France ont ſur eux la préſéance. Ils ſe diſent protecteurs des Royaumes; mais cette protection ne peut regarder que les Egliſes; car ils ſe mêlent très-peu des affaires des Couronnes, à moins qu'elles ne les en chargent ſpécialement, ce qui n'arrive guere, ſur-

tout lorſqu'elles ont à Rome des Ambaſſadeurs, auxquels il eſt plus naturel & plus sûr qu'elles accordent leur confiance. Il eſt cependant rare qu'après avoir protégé, ou plutôt ſervi une Couronne pendant quelque tems, ils n'en ſoient pas récompenſés par quelque grand bénéfice qui les met en état de ſoutenir leur dignité avec plus d'éclat.

En France, la promotion au Cardinalat fait vaquer tous les bénéfices qu'on poſſédoit avant la nomination, ſur le principe, qu'on prend un engagement avec une Cour étrangere. De là, l'obligation d'avoir l'agrément du Roi pour recevoir le chapeau, ſans lequel on ne pourroit pas le porter dans le Royaume; il faut de plus, de nouvelles proviſions pour les bénéfices. Ce petit déſavantage eſt bien compenſé par les honneurs dont jouiſſent ces Prélats, & les privileges qu'ils ont ſu ſe conſerver. Une bulle de Clément IX les exempta de l'Indult du Parlement de Paris; & des lettres-patentes les ont maintenus dans cette exemption. Ils étoient affranchis anciennement de toute contribution pour les

décimes ; mais les réclamations du Clergé les y firent assujettir avec d'autant plus de raison, qu'on dit communément que leur portion congrue est de cinquante mille écus. Comme Princes de l'Eglise, les Cardinaux François avoient voulu porter le deuil en violet ; cette prétention ayant été désapprouvée, ils ont cessé de prendre le deuil de la nation.

La dignité de Cardinal oblige ces Prélats à de grandes dépenses ; & s'ils ne sont pas riches par eux-mêmes, le Pape y supplée en leur accordant des bénéfices ou des emplois lucratifs. L'état le plus simple d'un Cardinal est un maître de la chambre, deux gentilshommes, des chapelains, des aumôniers, des secrétaires, une livrée nombreuse, douze chevaux de carrosse. Plusieurs ont un état de maison comme des Souverains.

En Carême, lorsque le Pape tient chapelle, ils portent la soutane violette de laine, un grand manteau de moire traînant, & dont la queue ne finit point. Le Caudataire, ou celui qui la porte, est un Ecclésiastique en soutane & en manteau de soie, assis

dans toutes les cérémonies aux pieds de ſon maître. Le reſte de l'année, ils ſont habillés de rouge; en hiver, la ſoutane eſt de velours, & en été d'une étoffe plus légere. Le vêtement du matin eſt une ſimarre noire doublée de rouge; l'après-dînée, ils ont l'habit court de même couleur, le manteau, les bas, la culotte & les talons rouges. Ils ne portent leur chapeau que lorſqu'ils ſont leur entrée ſolemnelle, ou qu'ils aſſiſtent à la priſe de poſſeſſion du Souverain Pontificat.

Les Cardinaux partagent avec le Pape les ſoins du gouvernement, dont toutes les affaires, tant ſpirituelles que temporelles, ſe traitent dans différentes congrégations. On en compte à Rome ſeize principales, dont chacune a ſon Chef & ſon Secrétaire particulier. Les actes qu'on y expédie, ne peuvent être ſignés que par le Cardinal qui y préſide. Celle de l'Inquiſition eſt, pour l'ordinaire, compoſée de douze Cardinaux, d'un certain nombre de Prélats, & de pluſieurs Théologiens connus ſous le nom de Conſultans ou Qualificateurs du Saint Office. Leurs aſſemblées ſe tiennent les mercredis chez le

Général des Jacobins, & les jeudis devant le Pape. Les ſeuls Cardinaux y ont voix délibérative ; & quand ils opinent, ils font retirer tout ce qui n'eſt point de leur College. Ce tribunal n'eſt nulle part moins ſévere qu'à Rome. Il faut qu'un crime ſoit bien conſtaté, que les preuves en ſoient évidentes, pour décerner la priſon ; & ceux qui préviennent le décret en venant s'avouer coupables, ſont preſque toujours renvoyés abſous. On ſouffre ici, à cauſe de l'argent qu'ils y apportent, les étrangers de toutes Religions, ſans les inquiéter ſur leur créance. Le peuple, dont à cet égard l'intérêt eſt le même que celui de l'Etat, ſe contente de dire : « ces pau» vres gens-là ne croient pas en Dieu ; » c'eſt pour eux un grand malheur ». Cependant, ſi quelqu'un d'eux étoit aſſez imprudent pour dogmatiſer, l'Inquiſition, après des avertiſſemens réitérés de ſe taire, ſéviroit contre lui ; mais depuis plus d'un ſiecle elle n'a condamné perſonne à mort : tout ſe paſſe en peines ſpirituelles & pécuniaires ; & l'on ne punit avec une ſorte d'éclat, que quelques blaſphémateurs

choiſis parmi la canaille : la peine qu'ils ſubiſſent eſt d'avoir la langue ſerrée entre deux roſeaux, à la porte de leur paroiſſe, pendant le ſervice divin.

La Congrégation des Indulgences eſt chargée d'examiner ſi les cauſes pour leſquelles on les ſollicite, ſont juſtes & légitimes ; & dans ce cas, on ne fait nulle difficulté de les accorder. On en expédie des brefs marqués du ſceau du Pape, pour montrer qu'il en eſt le principal diſpenſateur. Celles qu'on demande à perpétuité, s'octroient par une bulle, & coûtent plus ou moins, ſuivant les avantages qu'elles procurent ; on ne fait rien payer quand on ne les donne que pour un tems.

Le but de la Congrégation de l'Index, compoſée de Cardinaux & de Théologiens conſulteurs, eſt d'indiquer, de cenſurer & de proſcrire les livres dangereux, avec anathême contre quiconque oſe les lire ſans une permiſſion qui, à la vérité, s'accorde toujours ſous certaines réſerves. Cet Index eſt un catalogue de plus de vingt mille ouvrages, la plupart d'auteurs François, dont on regarde ici, en général, la Religion comme très-ſuſpecte.

Il fut d'abord publié en vertu d'un décret du concile de Trente, refait enſuite au commencement de l'autre ſiecle, & conſidérablement augmenté depuis quelques années. On en retranche quelquefois des livres condamnés ſans connoiſſance de cauſe, tels que ceux qui ont établi le mouvement de la terre, l'exiſtence des antipodes, les ſyſtêmes de Copernic, de Galilée, &c.

Sixte-Quint fonda la Congrégation des Rits pour régler ce qui concerne les cérémonies eccléſiaſtiques, les nouveaux offices des Saints, les rubriques du miſſel & du bréviaire, la tradition de l'ancienne Egliſe, pour juger les différends, & terminer les difficultés qui peuvent naître ſur tous ces objets. Les nouvelles canoniſations ſont également de ſon reſſort, & conſéquemment l'examen des procès-verbaux, & la vérification de toutes les informations, enquêtes, actes & procédures qui ont rapport à cette matiere.

Senſible au malheur de tant d'infortunés, qui, faute de ſecours, reſtent plongés dans les ténebres de l'erreur ou de l'idolâtrie, Grégoire XV a fondé la Congrégation de la Propagande. Il

nomma un certain nombre de Cardinaux pour faire les recherches les plus ſcrupuleuſes ſur tout ce qui peut étendre le culte du vrai Dieu, attirer dans notre Religion les hérétiques ou les infideles, & augmenter les progrès de la Foi dans toutes les parties de l'ancien & du nouveau monde.

Convaincu de la néceſſité de donner aux égliſes des Paſteurs éclairés, Grégoire XIV établit une Congrégation pour examiner les Eccléſiaſtiques deſtinés à l'épiſcopat. Huit Cardinaux, ſix Prélats & dix Théologiens réguliers ou ſéculiers, compoſent cette aſſemblée qui ſe tient chez le Pape quand il ſe préſente quelque candidat. Tous les Evêques d'Italie ſont aſſujettis à cet examen; pour cet effet ils ſe préſentent à genoux devant le Saint Pere aſſis dans un fauteuil, & ſe tiennent ſur un carreau à ſes pieds, pendant que les Examinateurs, debout autour d'eux, les intérrogent ſur toutes les queſtions de la théologie. Ceux qui ſont jugés capables, donnent leur nom au Secrétaire de la Congrégation qui les enregiſtre, & leur expédie un extrait de la délibération qui les diſpenſe de tout

autre examen pour paſſer à d'autres ſieges.

Il ne ſuffiſoit pas d'avoir fermé l'entrée à l'épiſcopat à des ſujets ignorans; il falloit encore en exclure les Eccléſiaſtiques corrompus, dont les mœurs déshonorent la Religion. C'eſt ce que fit Innocent XI, par l'établiſſement d'une Congrégation particuliere, dont l'objet eſt d'éloigner de la carriere épiſcopale, tous ceux dont la conduite ne ſoutiendroit point un ſévere examen.

Un Abbé ou un Evêque qui veut s'abſenter quelque tems de ſon abbaye ou de ſon diocèſe, ne peut le faire qu'avec la permiſſion d'une autre Congrégation, dont le Cardinal Vicaire-Général du Pape, eſt le chef. Elle examine les raiſons de cette abſence; & ſi elle les trouve ſuffiſantes, elle acquieſce à la demande pour un tems qu'elle détermine. Quelqu'un qui s'abſenteroit ſans ſon conſentement, ſeroit privé pour autant de tems du revenu de ſon bénéfice. Il courroit même riſque d'être ſuſpendu de ſes fonctions, ſi, dès le premier ordre, il refuſoit de ſe rendre au lieu de ſa réſidence.

Le Pape, ſans déroger à la dignité

d'Evêque univerſel, poſſede d'une façon particuliere, l'archevêché de Rome, &, en cette qualité, eſt obligé de faire la viſite des ſix évêchés ſuffragans de cette métropole. Mais comme il eſt occupé ſans ceſſe d'affaires plus importantes pour le bien général de la Religion, il a, ſous le nom de Viſite Apoſtolique, créé une Congrégation qui nomme des Commiſſaires pour viſiter les égliſes & les monaſteres dans toute l'étendue de ce reſſort; &, à leur retour, ils font un rapport par écrit de l'état où ils les ont trouvés.

Pour ne pas expoſer à la dévotion des fidéles les reſtes d'un ſcélérat qui auroit pu périr ſur un échaffaud, ou peut-être les oſſemens de quelque idolâtre, il étoit important qu'il y eût des perſonnes qui s'appliquaſſent à diſtinguer les vraies reliques d'avec les fauſſes; & c'eſt ce dont s'occuppe la Congrégation des Reliques, qui en fait des envois ſi prodigieux dans toutes les parties de la Chrétienté. Chaque fois que, dans des ſouterreins ou catacombes, on trouve de nouveaux tombeaux, elle nomme des députés de ſon corps pour ſe tranſporter ſur les

lieux, & juger ſur leur rapport, ſi les ſépulchres nouvellement découverts appartiennent à quelques Martyrs. Les marques qui les font reconnoître, ſont ou de petites empoules de verre, où l'on enfermoit quelques gouttes de leur ſang, ou une partie de l'inſtrument qui avoit ſervi à leur ſupplice, ou une inſcription gravée ſur du bronze ou ſur une pierre.

La Congrégation Conſiſtoriale, dont le Cardinal-Doyen eſt le chef, a été fondée par Sixte-Quint, pour y préparer les matieres qui doivent être miſes en délibérations dans le Conſiſtoire en préſence de ſa Sainteté. Ce Conſiſtoire eſt le conſeil du Pape, le premier tribunal de Rome, & l'aſſemblée la plus majeſtueuſe de la Cour Apoſtolique. Il en eſt un public & l'autre ſecret : dans le premier on admet les Princes, les Ambaſſadeurs des têtes couronnées, le College des Cardinaux & toute la haute Prélature. Le Pape y préſide en habits pontificaux, ſur un ſiege élevé, environné de ſon cortege & aſſiſté de ſes Princes du trône. Ce ſont les plus grands Seigneurs de Rome, les Colonne, les Pamphile, les Borgheſe qui ſe tiennent

honorés d'être debout à côté de lui dans les grandes cérémonies. On ne traite ici que des affaires dont la connoiſſance peut être publique. Le Conſiſtoire ſecret ſe tient dans une chambre écartée ; le Pape y paroît dans ſes habits ordinaires, ſur un trône moins magnifique, & avec une Cour moins nombreuſe. Lorſqu'on y délibere ſur quelque matiere importante, on fait ſortir tout le monde, excepté les Cardinaux. Les ſujets ordinaires ſont la nomination au cardinalat, aux évêchés, aux autres prélatures, & les affaires qui concernent la Cour de Rome & l'Etat Eccléſiaſtique.

On appelle tribunal de la Rote une juriſdiction établie pour juger les procès d'un certain genre qui s'élevent dans les pays catholiques. Les Juges qui la compoſent ſont au nombre de douze, & ſe nomment Auditeurs de Rote, parce que le pavé de la ſalle où ils s'aſſemblent, eſt de marbre figuré en forme de roue. Ces douze Magiſtrats doivent être de différentes nations ; ſavoir, huit Italiens, un François, deux Eſpagnols & un Allemand. Ils paroiſſent, dans les cérémonies publi-

ques, revêtus d'un habit violet ; mais, quoique Conſeillers d'une Cour ſouveraine, ils ne jouiſſent pas des diſtinctions que l'importance de leur charge ſembleroit devoir leur aſſurer dans les grandes occaſions. J'ai vu un de ces Meſſieurs, très-riche en bénéfices, ſujet d'un grand Prince, homme de condition, & figurant à Rome à l'égal des premiers de la Cour, faire les fonctions de ſimple acolyte, & porter humblement un chandelier dans une marche pontificale. On n'a pas trop ſu me dire au juſte, de quelle nature ſont les affaires dont ces Magiſtrats eccléſiaſtiques prennent connoiſſance ; mais on blâme aſſez généralement la lenteur avec laquelle ils les expédient, & la forme même de leur juriſdiction : ce qu'on ne peut trop louer, c'eſt la défenſe, ſous peine d'excommunication, de recevoir aucun préſent.

Toutes ces Congrégations, ces Conſeils, ſont ce qui forment la partie ſpirituelle du gouvernement eccléſiaſtique. Il eſt d'autres tribunaux, d'autres juriſdictions, d'autres officiers pour les affaires temporelles. La Cham-

bre Apoſtolique, à laquelle préſide le Cardinal Camerlingue, eſt chargée du ſoin des revenus du Pape & de la direction de ſes finances. Les autres membres qui la compoſent, ſont le Gouverneur de Rome, le Tréſorier, pluſieurs Prélats nommés Clercs de la Chambre, & d'autres Officiers connus ſous le nom d'Auditeurs, de Commiſſaires des troupes & de la mer, des galeres & du port, de Préſident des chemins, des eaux & forêts, de la monnoie, des archives, d'Avocat des pauvres, de Fiſcal, &c. Les Papes tiroient autrefois un grand revenu de ces charges; mais ils ont imaginé qu'il leur ſeroit plus avantageux d'en gratifier d'honnêtes gens qui adminiſtreroient fidelement leurs finances, que de les vendre à des traitans qui pilleroient le tréſor de l'Egliſe, pour ſe rembourſer de leurs frais. Ils s'aſſemblent deux fois la ſemaine chez le Cardinal Camerlingue, pour la réviſion des comptes, l'approviſionnement de Rome, la culture des terres, le progrès du commerce.

Plus on réfléchit ſur l'Etat Eccléſiaſtique, ſur ſon étendue, la bonté

de ſes terres, les fleuves qui les arroſent, l'avantage de ſon climat, la quantité de ſes villes, ſa poſition entre deux mers, ſes ports ſuſceptibles d'amélioration, plus on connoît ce qu'il pourroit devenir, ſur la carte de l'Europe, ſi le gouvernement de Rome prenoit un ſyſtême d'agriculure, de commerce, de travail, dont il ne paroît connoître ni la force, ni les reſſorts, ni l'influence ſur le bonheur des nations. Les officiers qui veillent à l'approviſionnement de la ville, en taxant les bleds & les autres comeſtibles, font le malheur des campagnes. Le cultivateur n'ayant pas la liberté de vendre ſes denrées au meilleur prix poſſible, abandonne la culture des terres, & aime mieux aller à Rome, jouir du bas prix des vivres, que de ſe donner beaucoup de peine pour les récolter ſans profit. Il fut un tems où cet Etat fourniſſoit de bled les Etats de Gênes & une partie de la Toſcane: Veniſe en tiroit en même tems du bétail pour ſes boucheries. Mais depuis qu'à titre de privilege excluſif la Chambre Apoſtolique s'eſt emparée du commerce & de la traite des grains; depuis

que les propriétaires ne peuvent plus vendre leur bled qu'à la Chambre, ni les boulangers ſe fournir ailleurs que dans ſes greniers, les traites des Génois ont ceſſé, & la cultivation a diminué à vue d'œil. Comme les grains achetés par la Chambre ſont récoltés & ſerrés dans les greniers pendant les grandes chaleurs, on prétend qu'aux premieres pluies, l'humidité accroît tellement leur volume, que cette augmentation ſuffit pour aſſurer aux gardes-magaſins un bénéfice conſidérable qui leur tient lieu de gages.

Les revenus du Pape conſiſtent dans le produit du domaine, des douanes, des gabelles & des impôts ſur les denrées. Les impoſitions réelles & perſonnelles n'ont pas lieu dans l'Etat Eccléſiaſtique; mais perſonne n'eſt exempt de la taxe qui ſe leve aux portes de Rome ſur les voitures & ſur les valiſes. Les morts même, loin d'en être diſpenſés, en ſont l'un des objets les plus importans. On raconte que les fermiers demandant mille écus pour laiſſer entrer le corps d'un Prince Borgheſe mort à Freſcati, la famille fraudа les droits en le cachant dans une voiture

ture chargée de foin. On uſa, dit-on, du même ſtratagême, pour faire ſortir en contrebande le corps de la Ducheſſe de Saint-Aignan, qui mourut à Rome pendant l'ambaſſade de ſon mari.

La Daterie, d'où partent toutes les expéditions pour les bénéfices, eſt une des ſources les plus abondantes des revenus des Souverains Pontifes. Le Cardinal Dataire eſt celui qui confere les bénéfices vacans au nom du Pape. Il eſt ainſi nommé, parce qu'il étoit chargé autrefois de dater toutes les ſuppliques; c'eſt la charge la plus utile de la Cour de Rome. Ajoutez à tous ces revenus, le produit très-conſidérable des ſalines de Cervia, & celui d'une loterie qui ſe tire huit fois par an, ſur le plan de celle de notre Ecole Royale Militaire.

La Conſulte eſt pour les matieres criminelles, ce que la Chambre Apoſtolique eſt pour les finances; elle connoît auſſi des plaintes du peuple contre les Gouverneurs, & des appels de leurs jugemens. Toutes les villes qui n'ont point de Légats, envoient ici leurs

criminels pour y être jugés. Les exécutions ſont rares, douces, mais terribles pour le ſpectacle. Si le coupable a commis un aſſaſſinat, après lui avoir lu ſa ſentence, on le tranſporte à une chapelle, où les ſentinelles permettent au peuple de le voir & de l'exhorter à bien mourir. A l'heure de l'exécution, il monte ſur l'échaffaud, ſe met à genoux; & le bourreau, armé d'une maſſue, le frappe à la tempe, l'aſſomme, prend un coûteau, l'égorge, & coupe ſon corps par morceaux qui demeurent plus ou moins de tems ſuſpendus à des crochets ſur le lieu du ſupplice. Les autres peines afflictives ſont l'éſtrapade, le fouet, les galeres, la potence; mais les exécutions ſont auſſi rares, que les crimes ſont fréquens; parce que les grands criminels échappent à la faveur des aſyles qui n'ont encore rien perdu de leurs anciens droits.

Au-deſſus de toutes ces Chambres, Congrégations & Tribunaux, eſt le Pape avec ſon Conſeil privé. C'eſt-là que ſe reglent toutes les affaires majeures, & qu'on prépare la déciſion de

celles même qui doivent paſſer par les Congrégations. Quels que ſoient les jugemens de tous ces corps particuliers, le Pape eſt maître de les confirmer ou de les anéantir; enſorte que l'autorité ſuprême, tant au ſpirituel qu'au temporel, réſide dans ſa ſeule perſonne: double deſpotiſme qui le diſtingue de tous les Souverains catholiques.

Les places de Camerlingue, de Chancelier, de Vicaire, toujours occupées par des Cardinaux, ſont à vie. L'autorité du premier embraſſe toutes les parties de la finance; celle du ſecond, toutes les affaires du ſceau; celle du troiſieme, tout ce qui regarde la police eccléſiaſtique, les confrairies, les hôpitaux, &c. La Secrétairerie des brefs eſt exercée par un Cardinal ou par un ſimple Prélat. La cenſure des livres forme le département du Maître du Sacré Palais. Cette place eſt toujours remplie par un Domincain.

Le Gouverneur qui a la grande police, doit être bien inſtruit de ce qui ſe paſſe, car on aſſure qu'il a au moins trois cens eſpions à gages, qui lui ap-

prennent ce qui ſe paſſe. Il a tous les mercredis audience du Pape, où il ne va qu'en pompe, précédé de douze hallebardiers qui forment ſon cortege. On lui entretient mille Sbirres, commandés par un Grand-Prévôt qu'on nomme Barigel. Le guet à pied eſt de cinq cents hommes; & au moyen de ces ſecours, la police ſe fait avec aſſez d'exactitude pour contenir la populace. Dans les ſalles de ſpectacle, la loge du Gouverneur, quoique Prélat, occupe la place d'honneur.

Le Sénateur, ce ſimulacre riſible de l'auguſte Sénat qui donnoit des loix au monde, ne juge que les petites cauſes du peuple; encore de peur qu'il ne prenne trop d'autorité, c'eſt toujours un étranger ſans appui, ſans conſiſtance, qui remplit cette charge. Les quatre Conſervateurs, ainſi nommés, parce qu'ils ſont chargés de veiller à la conſervation des franchiſes, immunités, exemptions & privileges des citoyens, ſont ſubordonnés à ce Magiſtrat. Comme ils repréſentent les anciens Ediles, ils ont la ſurintendance des rues, des bâtimens publics, des ponts, des aqueducs, des fontaines &

des chemins, dont ils ſe mettent peu en peine.

La Maiſon du Pape eſt remplie d'officiers, qui, ſous le nom de Cameriers ou Gentilshommes de la Chambre, Cameriers titulaires, Cameriers d'honneur, Cameriers ſurnuméraires, paſſent par tour, un certain tems, dans l'antichambre de ſa Sainteté, où ils ſont en camail & en rochet; ces Prélats domeſtiques portent, dans le tems de leur ſervice, l'habit long violet. Les Chapelains, les Aumôniers ordinaires jouiſſent auſſi des honneurs de la prélature, avec le collet & les bas violets. Tout gentilhomme Romain, qui n'eſt ni Duc ni Prince, ſe fait honneur du titre de Camerier laïque. C'eſt parmi eux, pour l'ordinaire, qu'on prend le Maréchal de la Chapelle, le Grand Fourrier, le Grand Ecuyer, &c. Les Chevaliers de la garde ſont les Officiers qui commandent les Chevaux-Légers, les Cuiraſſiers & les Suiſſes. Cette milice eſt preſque toute compoſée de marchands ou d'artiſans qui ſe tiennent honorés de figurer au cortege de ſa Sainteté. Ajoutez-y la garde Avignonoiſe & la garde Corſe, deux compa-

gnies nombreuſes d'infanterie, qui ſervent à garder les portes de la ville, & à prêter main-forte, en cas de beſoin, aux commis de la douane. Il y a encore d'autres troupes à la ſolde de l'Egliſe, répandues dans les villes frontieres & les places fortifiées de l'Etat Eccléſiaſtique.

Par tout ce que j'ai dit du gouvernement de Rome, il eſt clair que le Pape eſt le plus abſolu des Souverains de l'Europe (1); point de corps repréſentant

(1) Le Pape, dit un Auteur moderne, eſt bien ſouverain de droit; il eſt deſpote même, ſi ce droit peut exiſter : mais dans le fait Rome & tous ſes grands Gouvernemens ſont de vraies Républiques qui ſe gouvernent très modérément, chacune ſelon ſes lix & ſes conventions, & dont les Cardinaux Gouverneurs ne ſont que les chefs de l'Adminiſtration & les Lieutenans-Généraux de Police. Le même Auteur qui a beaucoup voyagé, & qui paroit être un de ceux dont les obſervations ſont les plus judicieuſes, ajoute que de tous les Gouvernemens qu'il connoît, il n'en eſt pas de plus modéré que celui de Rome. « J'ai jetté, dit-il, un coup » d'œil réfléchi ſur tous ceux de l'Italie, après

la nation ; point de loix ni d'ordonnances antérieures, qui puiſſent balancer ſon pouvoir ; mais l'âge avancé où l'on fait les Souverains Pontifes, le calme des paſſions, l'amour de la tranquillité ſi naturel aux vieillards, la longue expérience qu'ils ont faite de l'égalité dans l'état de ſujet, la honte de paroître injuſte & dur ſur un trône de Sainteté ; des uſages de modération qu'ils ne pourroient enfreindre ſans révolter les peuples, ſont autant de contre-poids qui les empêchent de pencher vers le deſpotiſme. Il falloit le

» avoir voyagé en Angleterre, en Hollande » & par toute l'Allemagne : Je laiſſe la Suiſſe » abſolument à part, je n'en vois aucun de » plus doux. Je ne ſache aucun peuple moins » grevé d'impôts, puiſqu'il ne paie rien ou » preſque rien, ni plus libre de penſer, de » parler & d'agir, que celui de l'Etat Eccléſiaſtiqu'. Pauvre cependant, pareſſeux & » lâche, c'eſt encore celui qui montre le » moins de diſpoſition à ployer ſous le joug » de la ſervitude. Il ne craint pas ſon maître, » & il ne l'aime point s'il ne mérite d'être » aimé : il regarde ſes bonnes œuvres comme » un devoir ; il cenſure vertement ſes erreurs, & ſe moque de ſes ridicules ».

génie de Sixte-Quint, pour paſſer ſur toutes ces conſidérations, & joindre les ſuffrages de ſon ſiecle à ceux de la poſtérité.

Je ſuis, &c.

A Rome, ce 17 Mai 1758.

LETTRE CCCXLVIII.

Suite de Rome.

La viſite des égliſes & des palais de Rome, n'exige pas moins de courſes que celle de ſes anciens monumens. J'ai parlé de ceux-ci à meſure qu'ils ſe ſont offerts à mon eſprit & ſous ma plume; il en ſera à-peu-près de même de ce que j'ai à vous dire des temples nombreux, que la Religion des peuples, la piété des Rois, le zele des Souverains Pontifes ont élevés dans cette capitale à la gloire du vrai Dieu. Il n'en eſt preſque aucun qui ne renferme quelque ſingularité curieuſe, que je m'attacherai ſimplement à vous faire connoître; car vous n'attendez aucune deſcription de ces édifices.

La Baſilique de Saint-Jean de Latran eſt regardée comme la mere & la premiere des égliſes de Rome & de l'univers. C'eſt le véritable ſiege des Souverains Pontifes, où les Papes nouvellement élus vont prendre poſſeſſion de

leur patriarchat. Elle fut, dit-on, bâtie par Conſtantin ſur les fonds d'un Sénateur Romain nommé Latéranus, dont elle a conſervé le nom, & conſacrée par le Pape Saint Sylveſtre. Ses ſucceſſeurs l'ont reſtaurée & finguliérement embellie. De nos jours, Clément XII l'a décorée d'un magnifique portique, également impoſant & par ſa grandeur & par ſon exécution. Le mauſolée de ce Pontife & la chapelle du Saint-Sacrement attirent les regards des curieux. Le corps du Pape eſt dans une urne antique de porphire, qu'on croit avoir renfermé les cendres d'Agrippa. On y voit encore d'autres tombeaux, & particuliérement celui de Sainte Hélene, mere de Conſtantin. Deux buſtes d'argent, enrichis de pierreries, avec une fleur de lys en or, dont Charles V, Roi de France, fit préſent à cette égliſe, contiennent les chefs de Saint-Pierre & de Saint Paul. On y conſerve une partie de la vraie croix, de la tunique de Notre-Seigneur, de la robe de la Sainte Vierge, l'autel où Saint Pierre a dit la meſſe, &c. Un François étonné d'y voir la ſtatue de bronze d'Henri IV, apprend que c'eſt un monument

de la reconnoiſſance du Chapitre envers ce Monarque, qui lui a fait préſent de l'abbaye de Clérac, dont les Chanoines jouiſſent à perpétuité. Tous les ans ce même Chapitre chante une meſſe ſolemnelle fondée par ce Prince, & à laquelle aſſiſtent l'Ambaſſadeur de France & quelques Cardinaux attachés à la nation. Après la meſſe, ſon Excellence donne une dîner ſplendide, où ſont invités tous les François & autres perſonnes de conſidération qui étoient priés à la cérémonie de l'égliſe.

C'eſt dans le cloître de Saint-Jean de Latran, qu'on trouve cette fameuſe chaiſe percée, *ſella ſtercoraria*, ſur laquelle on prétend que, depuis la prétendue Papeſſe Jeanne, on faiſoit aſſeoir le Pape à ſa priſe de poſſeſſion, pour lui rappeller qu'il étoit homme, ou plutôt pour s'aſſurer s'il l'étoit effectivement. On a peine à concevoir qu'un grand nombre d'Hiſtoriens & pluſieurs Critiques aient ſoutenu ou cherché ſérieuſement à réfuter l'opinion abſurde, qu'une femme avoit été élevée au ſouverain pontificat. Cette femme, douée d'un eſprit ſingulier, eut, dit-on, le plus grand ſoin de ca-

cher ſon ſexe : elle fit ſes études dans la ville d'Athènes, où elle ſe diſtingua par la ſupériorité de ſes talens. Ayant enſuite paſſé par tous les ordres eccléſiaſtiques, elle parvint à la Papauté. Au comble de l'élévation, elle oublia les moyens qui l'y avoient conduite; & moins ſévere envers ſes paſſions, elle entretint des commerces criminels, devint groſſe; & comme il convenoit qu'un Pape accouchât au milieu d'une cérémonie de l'égliſe, elle choiſit l'inſtant d'une proceſſion ſolemnelle pour s'acquitter de cette fonction. Comme on n'a pu s'imaginer que quelque choſe n'ait donné lieu à une ſi étrange abſurdité, on a cru que les mœurs efféminées de Benoît III, qu'on place immédiatement après la Papeſſe Jeanne, en avoient fait naître la penſée.

On a tenu dans Saint-Jean de Latran dix à douze conciles, dont trois ou quatre ſont comptés parmi les conciles écuméniques. En liſant les divers canons de ces aſſemblées reſpectables, on eſt étonné de voir l'eſpece de mépris, ou au moins, l'oubli où ils ſont tombés; car on fait préciſément tout

le contraire de ce qu'ils preſcrivent. On y défend aux Moines de chanter des meſſes publiques, & de recevoir des novices pour de l'argent. Les Réligieux & Religieuſes qui commettent cette faute, ſont condamnés « à paſſer leur » vie dans d'autres monaſteres d'une » obſervance plus étroite pour y faire » pénitence perpétuelle, comme d'un » des grands péchés dont on puiſſe ſe » rendre coupable ». Un Prêtre tombé dans la fornication, doit être fouetté juſqu'au ſang, & demeurer deux ans en priſon au pain à l'eau. Si c'eſt un Clerc ou un Moine, après avoir été fouetté trois fois, il gardera la priſon pendant un an.

Le palais de Latran, voiſin de l'égliſe de ce nom, étoit anciennement le ſéjour ordinaire des Souverains Pontifes; mais pendant leur réſidence à Avignon, cette maiſon tomba en ruine. A leur retour ils fixerent leur demeure au Vatican, &, pendant les grandes chaleurs, à Monte-Cavallo. Cependant comme le Pape va quelquefois officier à cette égliſe, il étoit convenable que pour ce tems-là au moins, il y eût un endroit où il pût deſcendre & ſe loger.

En conſéquence Sixte-Quint fit réparer l'ancien palais ; mais ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt la bulle qu'il donna pour obliger ſes ſucceſſeurs d'y paſſer au moins trois mois de l'année. Vous jugez bien que ceux-ci en ont appellé à eux-mêmes, & n'ont tenu aucun compte d'une loi qu'ils étoient bien les maîtres de ne pas ſuivre.

Sainte-Marie-Majeure, la ſeconde dans l'ordre des Baſiliques de Rome, doit ſon origine à une petite chapelle qui fut bâtie vers le milieu du quatrieme ſiecle, ſous le pontificat du Pape Liberre. On l'appelle Majeure, parce qu'elle eſt la plus grande des égliſes dédiées à la Sainte Vierge. Ce qu'il y a de curieux dans ce temple, ce ſont les tombeaux de Pie V, de Sixte-Quint, la magnifique chapelle de Borgheſe, où repoſent les cendres d'un Pape de cette Maiſon, & les peintures d'ancienne moſaïque qu'on voit encore ſur l'arc qui ſépare le chœur de la nef. La figure de la Vierge y fut miſe pour rendre témoignage à ſa qualité de Mere de Dieu, après que le concile d'Epheſe eut condamné l'héréſie de Neſtorius. Ce monument rare d'antiquité eccléſ-

ſiaſtique, eſt d'autant plus précieux, qu'il fut cité au ſecond concile de Nicée, comme une preuve de la tradition de l'Egliſe ſur le culte des Images. On eſt ici perſuadé qu'un Patrice très-opulent, & le Pape Libere qui ne l'étoit guere, eurent une viſion commune pour élever cette Baſilique; viſion confirmée par une neige miraculeuſe qui tomba le 5 du mois d'Août, & s'accumula en ſe moulant en égliſe. On n'eut plus qu'à ſuivre le plan ſur le terrein même, avec les tréſors du Patrice.

On compte, dans la Baſilique de Saint-Paul, cent quarante colonnes, les unes de marbre, les autres de granit, qui avoient ſervi à la décoration de l'ancienne Rome. Ce temple, conſtruit au quatrieme ſiecle, & un des plus beaux de l'antiquité chrétienne, eſt une des ſept Baſiliques ſtationnaires, ou plus anciennes égliſes de cette capitale. Les autres ſont Saint-Pierre du Vatican, Sainte-Marie Majeure, Saint-Jean de Latran, Saint-Sébaſtien, Saint-Laurent & la Baſilique de Sainte-Croix. Quoique celle de Saint-Pierre n'ait pas l'avantage de l'ancienneté, elle eſt néan-

moins regardée comme la premiere en en dignité. On découvre le Venredi-Saint, à Saint-Paul, un crucifix qui a, dit-on, parlé à Sainte Brigite. Sur la friſe qui regne autour de la grande nef, ſont peints tous les portraits des Papes, ſuivant l'ordre chronologique le plus exact. Cet ouvrage, commencé dès le tems de Léon I, & preſqu'entiérement effacé, a été réparé & continué juſqu'à ce tems, ſous le pontificat & par les ſoins de Benoît XIV.

L'égliſe de Saint-Sébaſtien n'a de curieux que ſes catacombes. On appelle ainſi les voûtes ſouterreines où ſe réfugioient les premiers fideles pour éviter la perſécution; où ils s'aſſembloient pour célébrer les ſaints myſteres; où ils enterroient leurs martyrs. Ces lieux, qui exiſtoient long-tems avant la naiſſance du chriſtianiſme, étoient des carrieres abandonnées, d'où l'on avoit tiré de la pierre pour la conſtruction des édifices, & dont les Chrétiens ſe firent des aſyles. Il y a à Rome pluſieurs de ces cavaux; les plus vaſtes, ceux de Saint-Sébaſtien, ſont des galeries de trois à quatre pieds de largeur, creuſées dans le tuf ou dans

le ſable à une certaine profondeur, & qui s'étendent dans quelques endroits, à plus d'une lieue. On y deſcend par des eſcaliers; & l'on trouve de longues rues, qui, des deux côtés, ont deux ou trois rangs de niches, où étoient placés les corps des martyrs, qui en ont preſque tous été tirés. De diſtance en diſtance ſont des chambres ſpacieuſes, voûtées, bâties avec la même ſolidité, & percées de niches ſemblables à celles des rues. Pluſieurs de ces chambres ſont peintes de diverſes hiſtoires de l'Ancien Teſtament; & dans quelques-unes on a trouvé des coffres de marbre, ornés de figures de reliefs, qui repréſentent les mêmes hiſtoires que les peintures. C'étoient des ſépultures pour les perſonnes les plus diſtinguées. On remarque, comme une choſe aſſez ſurprenante, que ces voûtes faites ſans art & ſans maçonnerie, malgré la longueur du tems, ſe ſoient merveilleuſement conſervées.

Rome chrétienne a fait, de ces lieux ſaints, un des objets de ſa vénération & de ſa piété. Elle s'eſt empreſſée de rendre aux illuſtres athletes de la Foi

qui y repoſoient, le culte d'honneur & de reſpect qui leur étoit dû. Les Papes en tirent encore journellement une partie conſidérable des reliques qu'ils envoient dans tous les pays du monde chrétien. Des foſſoyeurs, gagés par la Chambre Apoſtolique, travaillent dans ces ſouterreins; les tombeaux qu'ils trouvent ſont ſcrupuleuſement examinés; ſi l'on préſume qu'ils renferment le corps d'un martyr, on les ouvre avec précaution, & l'on enferme ces reſtes précieux dans une caſſette, où le Cardinal-Vicaire appoſe ſon cachet. Ces caſſettes ſont portées à la Chambre, où l'on en fait l'ouverture. On arrange ces oſſemens ſur des tables où l'air puiſſe les ſécher & les durcir; enſuite on les expoſe à la vénération des fideles, ou bien on les diſtribue à ceux que le Pape en veut gratifier. Lorſqu'il n'y a ſur les tombeaux aucune marque qui puiſſe faire connoître à qui ces reliques appartiennent, on leur donne des noms arbitraires pour fixer la dévotion de ceux auxquels on en fait préſent.

Je n'ai remarqué à la Baſilique de Sainte-Croix, qu'un tableau peint à

fresque, qui représente l'Invention de la vraie Croix par Sainte Hélene, mere de Constatin, dont cette église occupe l'ancien palais. Il y a dans la peinture deux figures admirables, celle de l'Impératrice qui éleve les mains jointes à la vue du mort qui ressuscite par l'attouchement de la Croix, qui étoit la marque par laquelle on devoit connoître la véritable & la distinguer de celles des deux larrons. La seconde figure est celle d'un vieillard placé vis-à-vis en admiration à la vue de ce miracle. On montre à Saint-Laurent une partie du gril, sur lequel ce Saint a été martyrisé.

Je ne ferai mention de l'église de Sainte Agnès, que pour vous parler de l'offrande de deux agneaux qu'on y apporte tous les ans, & dont la laine est employée à faire les Pallium. Les deux victimes sont remises entre les mains des Sous-Diacres Apostoliques, chargés de les faire paître, & de mettre leur toison à profit. L'étoffe qui en provient se porte sur le tombeau des Saints Apôtres; & l'on récite dessus de longues prieres.

Le Pallium étoit anciennement une

eſpece de manteau que les Empereurs chrétiens accordoient aux Evêques, comme une marque d'honneur. On ignore l'inſtant précis où s'en eſt introduit l'uſage ; mais il paroît qu'il commença d'abord en Orient, où les Patriarches les prenoient ſur l'autel à la cérémonie de leur conſécration. Ils l'envoyoient aux Métropolitains, qui le donnoient eux-mêmes à leurs Suffragans.

Cet ornement ne fut guere connu en Occident, que vers le ſixieme ſiecle. Alors les Souverains Pontifes l'envoyerent à toute la haute Prélature, excepté aux Evêques qui ne le recevoient que fort rarement. Il a ſouvent changé de forme ; c'eſt aujourd'hui une bande large de trois doigts, qui entoure les épaules, avec des pendans longs d'une palme par devant & par derriere, & de petites lames de plomb arrondies aux extrémités, couvertes de ſoie noire, accompagnées de quatre croix rouges.

C'eſt un fait bien remarquable pour la France, que le Pallium ait été le principe de ſes liaiſons avec Rome, & des atteintes ſi ſouvent portées à ſes

libertés. Vigile, Evêque d'Arles, le ſollicita le premier ſous le regne & avec la permiſſion de Childebert VI. Ce fut alors que Grégoire le Grand écrivit à ce Prince : « Votre Royaume » eſt autant au-deſſus des autres Etats, » que les Rois ſont au-deſſus des autres » hommes ». Vigile obtint plus qu'il ne demandoit : avec le Pallium, le Pape lui envoya le titre de ſon Vice-Gérent dans les Gaules. C'étoit une choſe ſans exemple ; & l'on ne voit pas que l'Evêque d'Arles ait profité de cette prérogative ; ce fut néanmoins un premier pas vers cette énorme puiſſance que les Souverains Pontifes ſe ſont ſi long-tems arrogée. Comme le Pallium étoit une faveur ſpéciale, l'uſage s'introduiſit de l'aller ſolliciter ſoi-même à Rome ; & cette Cour mit à profit le ſéjour des Evêques, pour inculquer ſes principes dans leur eſprit. Des Légats l'apporterent enſuite en France ; & ils étoient communément chargés de quelque commiſſion particuliere. Enfin, comme cet ornement eſt devenu une marque d'honneur propre à tous les Archevêques, & qu'ils ne peuvent plus remplir la plupart de leurs fonctions,

ſans l'avoir reçu auparavant, la Cour de Rome a trouvé bon que les poſtulans ne l'allaſſent plus chercher eux-mêmes, & qu'ils ne fuſſent pas aſtreints à le recevoir des mains des Légats envoyés pour cet effet, parce que ces deux manieres n'auroient ſouvent pas été du goût des Puiſſances. On s'eſt contenté que ces Prélats le fiſſent demander avec cette formule : *inſtanter*, *inſtantius*, *inſtantiſſimè*, pour conſerver le ſouvenir de la faveur ſinguliere que font les Papes en l'accordant.

Si la multitude des égliſes doit donner à une ville le nom de Sainte, aucune ne le mérite mieux que cette capitale. On y en compte trois cent trente ; & il en eſt peu où l'architecture, la peinture & la ſculpture, ne s'attirent des éloges. Mais indépendamment des richeſſes de ces trois arts, qui pourroit calculer les tréſors qui y ſont accumulés ? La ſeule chapelle de Saint-Ignace dans l'égliſe de Jeſus, dont le célebre Vignole a été l'architecte, acheteroit une province. La figure du Saint, haute de dix pieds, eſt d'argent doré ; & les habits ſacerdotaux dont

elle eſt revêtue, ſont couverts de pierres précieuſes de diverſes couleurs, qui imitent toutes les nuances de la broderie (1).

Dans Sainte-Marie de la Victoire eſt cette fameuſe ſtatue, que le Bernin regardoit comme ſon chef-d'œuvre. C'eſt Sainte Théreſe en extaſe, à l'inſtant qu'un Chérubin lui décoche dans le cœur un trait de feu. « Mais cette » ſtatue, dit un connoiſſeur, n'a pas » plus l'air d'une Sainte, que d'une » Sybille; & ſes convulſions ne paroiſſent pas mieux être l'effet de la » religion, que celui du fanatiſme. » Elles ſont telles, & tellement repréſentées, que jamais l'antiquité, dans » la crainte de trop offenſer la pudeur, » n'eût oſé en expoſer la repréſentation dans les temples de Paphos & » d'Amathonte, ni même dans celui » de Corinthe. Il faut venir ici pour » ſe convaincre que les modernes aient » pu imaginer de donner un ſpectacle » auſſi voluptueux, auſſi licentieux,

(1) Un Voyageur moderne dit que toutes ces richeſſes ſe ſont trouvées fauſſes, lors de la deſtruction de la Société des Jéſuites.

» non-ſeulement dans un tout autre » lieu qu'en *fornix*, mais juſques dans » une égliſe.

» Ce n'eſt du tout point, comme le » dit un de nos Voyageurs, le *irre-* » *quietum eſt cor noſtrum donec requieſcat* » *in te*, de Saint Auguſtin.

» C'eſt Vénus toute entiere à ſa » proie attachée. Le Génie qui ſemble, » d'un air malin, triompher de ſon pro- » pre ouvrage, ajoute tout ce qu'il eſt » poſſible d'ajouter à cette idée, & » met le comble à l'indécence. *Un* » *Ange, qui a l'air d'un Amour*, dit un » autre Voyageur, *tient d'une main une* » *fleche, de l'autre, il ſemble lui décou-* » *vrir un peu le ſein, & la regarde en* » *ſouriant. Quand la figure de Sainte* » *Théreſe ſeroit nue, elle ne ſeroit pas* » *plus licentieuſe: le Sculpteur y a mis* » *une expreſſion que le papier ne peut* » *ſouffrir. L'Ange a l'air d'un hardi* » *petit-maître, & la ſtatue ſemble paſ-* » *ſionnée juſqu'à l'égarement* ».

Saint-Paul des Trois Fontaines occupe l'endroit même où ce Saint fut décapité. Ce nom lui a été donné à cauſe des trois fontaines que firent ſortir, dit-on, les trois bonds que

fit

fit la tête du Saint Apôtre. Le Moïſe, ſtatue de Michel-Ange, dans l'égliſe de Saint-Pierre-aux-Liens, a un caractere de tête qui décele le Légiſlateur; un air au-deſſus de l'inſpiration même, & je ne ſais quoi de divin, qui annonce la ſublimité de ſon miniſtere. On raconte qu'un Patriarche de Jéruſalem fit préſent à l'Impératrice, femme de Théodoſe le jeune, des chaînes dont Hérodes avoit fait lier Saint Pierre dans ſa priſon; que celui-ci les envoya à ſa fille Eudoxe, épouſe de l'Empereur Valentinien, & qu'Eudoxe les donna à Saint Léon. Ce dernier les ayant confrontées avec celles qui avoient lié à Rome le Prince des Apôtres, il arriva qu'elles s'unirent miraculeuſement d'elles-mêmes, & ne formerent plus qu'un ſeul lien, qu'on garde bien reſpectueuſement dans cette égliſe. On conſerve à Sainte-Praxede, une partie de la colonne à laquelle le Sauveur fut attaché à ſa flagellation. Les Poëtes ne manquent pas de viſiter le tombeau du Taſſe aux Hiéronymites au-delà du Tibre. Au Noviciat des Jéſuites, on a fait un oratoire de ce qui étoit autrefois la chambre de Saint

Staniſlas de Koſtka, On y voit la figure du Saint couché ſur le lit où il eſt mort. Le célebre Sculpteur le Gros, François de nation, a tiré les habits du jeune Jéſuite d'un bloc de marbre noir, d'où ſortent la tête, les mains & les pieds en marbre blanc.

Sur un temple que Pompée fit élever à Minerve, quand, après une guerre de trente ans, il eut obtenu les honneurs du triomphe, on voit l'égliſe, le couvent & le college des Dominicains. Benoît XIII, qui avoit porté l'habit de cet Ordre, y a choiſi ſa ſépulture dans une chapelle, qui vient d'être magnifiquement décorée. La bibliotheque de la maiſon, qu'on dit être de plus de quatre-vingt mille volumes, eſt publique & ouverte deux fois le jour. On y trouve les meilleures éditions de tous les bons ouvrages théologiques.

Des égliſes, paſſez dans les palais; c'eſt le pays des ſtatues; tous vous montreront quelques prodiges des beaux ſiecles de l'antique ſculpture. Lorſque la Grece, au tems de Périclès, ſe ſignaloit dans ce bel art, elle ne prévoyoit pas que ces chefs-d'œuvre

paſſeroient un jour chez des Barbares ; car c'eſt ainſi qu'elle appelloit les Romains qui étoient allés lui demander des loix & des Dieux.

Le palais Barberin eſt bâti dans l'emplacement du premier Capitole, à l'extrémité du Quirinal, où Numa avoit fait conſtruire une fortereſſe. Parmi les ſtatues & les bas-reliefs du meilleur choix, on diſtingue une Vénus endormie, où brillent tous les traits de la plus parfaite beauté. A la ville Borgheſe, on admire le contraſte frappant d'un gladiateur nerveux, dont le viſage, les muſcles & l'attitude annoncent la plus grande agilité & la force la plus vigoureuſe, & d'un hermaphrodite de taille naturelle, couché ſur un lit qui s'enfonce ſous un corps délicat. Cette ſtatue eſt placée de maniere, qu'elle laiſſe voir aſſez diſtinctement les deux ſexes, quoique celui de la femme ſoit le moins apparent.

Quand on entre au palais Farneſe, on court à l'Hercule qui en a pris le nom, ouvrage auſſi fameux que le Héros qu'il repréſente. Le taureau Farneſe porte juſqu'au fond de l'ame la terreur & la pitié. Rappellez-vous l'hiſ-

toire de Dircé, ſeconde femme de Lycus, Roi de Thèbes, qui avoit répudié Anthiope, parce qu'elle ſe trouva groſſe de Jupiter. Elle eut beaucoup à ſouffrir de la jalouſie de Dircé, qui la fit enfermer dans une priſon obſcure; mais étant devenue mere de deux fils, Amphion & Zéthis, ces enfans furent élevés à la campagne par des Bergers. Dès que l'âge les mit en état de venger celle à qui ils devoient le jour, ils commencerent par ôter la vie à Lycus, & attacherent Dircé aux cornes d'un taureau ſauvage, qui la fit périr de la maniere la plus cruelle. D'un ſeul bloc de marbre, haut de treize à quatorze pieds, ſortent ſept figures: la malheureuſe Dircé attachée par les cheveux aux cornes de l'animal furieux ſur la cime d'un rocher, d'où deux jeunes hommes, brûlans de vengeance, s'efforcent de les précipiter; une femme effrayée, ſon enfant, ſon chien qui regarde ce ſpectacle. Les deux artiſtes, Apollonius & Tauricus, de l'île de Rhodes, à qui l'on doit ce terrible grouppe, ſe ſont immortaliſés par ce chef-d'œuvre, plus célebre par l'immenſité de l'ouvrage, que par ſa per-

fection. Aſinius Pollio, qui fut Conſul ſous le regne d'Auguſte, l'avoit fait venir de la Grece, parmi pluſieurs autres, dont Pline nous a donné le détail. Ce Romain eſt le premier qui imagina d'avoir une bibliotheque publique, & d'y placer les portaits des grands hommes. De la Maiſon de Pollion, ce grouppe paſſa dans les bains de Caracalla, où il fut trouvé ſous le pontificat de Paul III de la Maiſon Farneſe.

Dans la Vigne de ce nom, ſi agréable par ſes jardins, ſes boſquets, ſes belles eaux, on reconnoît l'original d'une excellente copie de le Gros, qui fait un ornement des jardins de Verſailles. C'eſt la fameuſe Vénus Gallipige, qui a eu jadis des temples dans la Grece. La tête de cette ſtatue admirable a été perdue dans l'original; mais la beauté de la partie dont elle a pris le nom, fait oublier le reſte du corps. L'artiſte l'a tournée de maniere à ne laiſſer voir à ſes adorateurs, que ce qui faiſoit l'objet de leur culte.

Je ne parlerai pas de tous les tableaux de Rome; nous ſerions accablés ſous le nombre: point d'égliſe, point de palais

qui ne repréſentent une foule de chefs-d'œuvre des plus grands maîtres. Les plus eſtimés, outre ceux que j'ai cités dans l'occaſion, ſont une Sainte Bibiane ſollicitée de ſacrifier aux faux Dieux; un Saint Baſile qui remet un calice à un Diacre; un Saint Romuald qui prêche dans le déſert; la Communion de Saint Jérôme; une deſcente de croix; voilà les tableaux d'égliſe. Au palais Roſpigliofi, la vie humaine du Pouſſin; au palais Barberini, le plafond par Pierre de Cortone, une Madeleine du Guide, la mort de Germanicus; au palais Phamphile, Bacchus conſolant Ariane; au palais Veroſpi, une galerie peinte par l'Albane; au palais Borgheſe, Diane & ſes Nymphes; au palais Colonna, la mort de Régulus; au palais Farneſe, la galerie d'Annibal Carrache; au palais Giuſtiniani, le maſſacre des Innocens; au palais Spada, la mort de Didon; au palais Boccapaduli, les Sacremens du Pouſſin. Egliſes, chapelles, palais, édifices publics, maiſons paticulieres, tout Rome eſt tellement rempli dè peintures, que s'il paroiſſoit de nouveaux chefs-d'œuvre, ils ne trouveroient plus ni place ni acheteurs.

Parmi les palais nombreux qui décorent cette ville, on en diſtingue plus de ſoixante qui paroiſſent plutôt faits pour loger des Princes que des particuliers : tous avec des portiques intérieurs, tous avec pluſieurs cours, tous avec de l'architecture, quelquefois de mauvais goût, mais toujours avec l'air de palais. C'eſt ſur leurs parties extérieures, que les architectes déploient toutes les reſſources de leur génie. Ces édifices bordent les rues & les places, qui doivent leur plus grande décoration à la variété continue de ces grandes maſſes.

Le goût pour la repréſentation ne préſide pas moins à la diſtribution des appartemens. Toutes les commodités leur ſont ſacrifiées : derriere une enfilade de ſallons où l'on reçoit les viſites, où l'on établit les converſations, où ſe donnent les concerts, eſt ménagé un petit réduit qui forme l'habitation du maître. Les Romains commencent cependant à ſe laſſer de n'être logés que pour autrui, & penſent un peu plus à eux-mêmes dans leurs nouvelles conſtructions. Le palais Cor-

ſini, nouvellement élevé dans l'emplacement qu'occupoit celui de la fameuſe Reine de Suede, entre le Tibre & le Janicule, ſans avoir toutes les commodités qui forment aujourd'hui l'objet capital de l'architecture Françoiſe, en a cependant beaucoup plus que tous les anciens palais de cette capitale.

La magnificence Romaine ne brille nulle part avec plus d'éclat que dans ces maiſons connues ſous le nom de Vignes, répandues autour de cette ville. Les familles des Papes des deux derniers ſiecles y ont raſſemblé à l'envi les tréſors de tous les arts anciens & modernes. Il ſeroit trop long de les parcourir toutes; mais j'en compte quatre qu'on ne peut ſe diſpenſer de viſiter: la Vigne Borgheſe, la premiere que je cite, parce qu'aucune ne poſſede un auſſi grand nombre de morceaux dignes d'admiration; la Vigne Pamphile, ſuperbement décorée par l'Algarde; la Vigne Albani, extrêmement riche en tout genre, & la Vigne Aldobradin, intéreſſante par la freſque antique, ſi connue ſous le nom de la

Noce Aldobradine. Les jardins qui accompagnent ces palais, ſont fort négligés; je parle des jardins de pur ornement; tout le ſoin ſe porte ſur les plantes utiles, ſur les légumes & les herbages dont vivent preſque tous les Romains. Les montagnes de Rome verſent dans ces potagers l'excédent de leurs fontaines; & ces eaux ménagées avec ſoin & diſtribuées avec art, coulent dans des rigoles qui abreuvent en abondance ces vaſtes terreins.

Dans mes excurſions autour de Rome, je fus ſur-tout frappé des environs de Tivoli. C'eſt-là que les yeux, fatigués, pour ainſi dire, des chefs-d'œuvre de la capitale, vont ſe repoſer par l'aſpect plus doux, plus ſéduiſant & plus tranquille des beautés de cette belle campagne, de ce beau vallon, de ces fameuſes caſcades qui rendent ce ſéjour ſi délicieux. Tivoli, ou Tibur, eſt une ville très-ancienne, qui exiſtoit, dit-on, avant l'arrivée d'Enée en Italie. La fraîcheur & l'abondance de ſes eaux, ſa ſituation agréable & les riches tableaux de ſes payſages avoient engagé pluſieurs Ro-

mains riches & voluptueux, à y bâtir des maiſons de campagne. Auguſte y venoit ſouvent; Mecene y avoit un palais, Horace & Properce un habitation; auſſi ce lieu charmant a-t-il été chanté par tous les Poëtes de ce beau ſiecle. Ce qu'on y trouve aujourd'hui de plus conſidérable, eſt la maiſon de plaiſance qu'y poſſede la Maiſon d'Eſt. Sa ſituation, ſes terraſſes, ſes fontaines, ſes caſcades, ſes boſquets, ſes parterres en font un endroit délicieux. La grande caſcade de Tivoli eſt formée par la riviere de Téverone, qui ſe précipite de quarante pieds de haut, & va ſe perdre dans des abîmes. La vue eſt agréablement frappée par l'aſpect des rochers, ſur leſquels cette riviere forme une nappe écumante, & par le bouillonnement continuel des eaux, dont le bruit répété par les échos, ajoute encore à la ſingularité du ſpectacle.

Au bas de la montagne, ſont les débris de l'ancien palais d'Adrien, dont les ruines curieuſes & intéreſſantes, donnent l'idée de la plus vaſte & la plus magnifique habitation que puiſſe

occuper un Empereur. Elle ne ſubſiſta pas plus de quatre-vingt ans dans toute ſa beauté ; Caracalla & ſes ſucceſſeurs en enleverent tous les ornemens pour en décorer d'autres édifices ; malgré ces dégradations & les ravages du tems & des Barbares, les Romains modernes y ont encore trouvé de quoi embellir leurs palais des plus riches monumens de l'antiquité.

Après le voyage de Tivoli, celui de Freſcati, en latin *Tuſculum*, eſt le plus agréable qui ſe faſſe aux environs de Rome. C'eſt la patrie de Cincinnatus, de Caton le cenſeur, & celle de Métaſtaſe. Cicéron y avoit une maiſon de campagne, & y compoſa ſes Tuſculanes. Les premiers perſonnages de Rome y ont des palais.

Caſtel-Gandolphe, château pontifical, où les Papes, fatigués de la repréſentation, redeviennent hommes avec leurs amis, eſt bien digne du Bernin, qui en eſt l'architecte. La vue en eſt très-belle, l'air très-ſain ; & l'endroit offre divers objets de curioſité, tels que les ruines du palais de campagne de Domitien, le lieu où Milon fut tué

par Claudius, le mauſolée que Cornélie fit ériger à Pompée, les tombeaux des Horaces, & pluſieurs autres reſtes d'une antiquité reſpectable.

Je ſuis, &c.

A Rome, ce 19 Mai, 1758.

LETTRE CCCXLIX.

Suite de Rome.

Vous ne connoiſſez encore, Madame, que les anciens monumens de cette capitale, ſes rues, ſes places, ſes fontaines, ſes égliſes, ſes palais: n'eſt-il pas à propos de dire auſſi un mot des mœurs, des uſages, de la maniere de vivre de ſes habitans?

Ce qu'il y a de plus apparent chez un peuple policé, ce ſont ſes ſpectacles. Ceux de Rome ne ſont ouverts que pendant le carnaval; & c'eſt ce qui fait que tout le monde, le peuple comme la bonne compagnie, s'y jette à corps perdu. Le cocher, le crocheteur, aiment mieux porter leur argent au théâtre qu'au cabaret.

Il y a trois ſpectacles toujours pleins: le grand Opéra, où l'on n'écoute, où l'on ne s'extaſie qu'à l'ariette; l'Opéra Bouffon, qui eſt pour le moins auſſi couru & mieux écouté, & la Comédie, où le plus ſouvent on ne joue que

des farces ; j'ai cependant vu donner quelques pieces de Goldoni, où les rôles de femme, ainſi qu'aux autres théâtres, n'étoient repréſentés que par des hommes. La ſévérité du gouvernement ne leur permet pas d'amuſer le public par les graces & les talens propres de leur ſexe ; tandis qu'elle laiſſe outrager la nature en la mutilant, pour créer, pour ainſi dire, des hommes & des voix contre nature. L'opération qui dégrade ces malheureux, étoit prohibée ſous les plus grandes peines par les loix Romaines que les Papes ont adoptées ; mais le beſoin qu'on croit en avoir pour les théâtres, pour la muſique ſacrée & profane, fait taire la loi. Ils rempliſſent, ſous l'habit eccléſiaſtique, les bas chœurs de la plupart des égliſes d'Italie. Il ſe trouve des peres barbares, qui, ſacrifiant la nature à la fortune, livrent leurs enfans à cette honteuſe mutilation, pour le plaiſir des gens voluptueux & cruels.

Il eſt vrai que la police, qui tolere cet uſage infame, a ordonné qu'on ne les opéreroit que de leur conſentement. On les prend à l'âge de dix à douze ans ; ce ſont les parens qui les

y déterminent, en leur exagérant les avantages d'une nouvelle exiſtence, dont ils ne peuvent encore imaginer les diſgraces. Tant qu'ils ſont jeunes, qu'ils ont de la voix & de la figure, ils tirent vanité de leur état qui réunit quelquefois la conſidération à l'opulence; mais pour une douzaine de ces merveilleux, combien d'infortunés traînent dans la miſere le regret de leur état paſſé & la douleur de leur exiſtence actuelle?

Au reſte, je n'ai jamais pu partager le plaiſir que donnent aux Italiens ces voix efféminées. Elles ſortent de corps qui leur ſont ſi peu analogues; ces corps ſont formés, pour la plupart, de parties ſi mal emmanchées; ils ont au théâtre des mouvemens ſi lourds, ſi gauches, & deviennent d'un embonpoint ſi dégoûtant, que je leur préférerai toujours une voix commune dans un corps ordinaire. L'excluſion des femmes, dans l'action théâtrale, produit un autre inconvénient pour la comédie. On y voit des Lucinde, des Clorine avec des pieds longs d'une aune, des bras nerveux, la voix rauque, & les traces de la barbe.

Vous ſavez cependant, Madame, qu'il n'y a point ici d'excommunication, point de privation de ſépulture, point de divorce avec les Sacremens contre les Comédiens. Ils reſtent citoyens de la communion des fideles; ils peuvent témoigner en juſtice, & remplir tous les devoirs du chriſtianiſme. Ils ſavent même s'occuper d'ailleurs dans les arts, les métiers ou le commerce. Les ſpectacles inquiétent ſi peu les conſciences, que ceux qui ſont chargés par état d'édifier le public, les fréquentent ſans ſcrupule comme ſans ſcandale. On n'eſt point étonné d'y voir entrer les Eccléſiaſtiques; mais peu d'Evêques ſe permettent ce plaiſir; & je ne ſache pas y avoir vu plus de deux fois des Cardinaux. Ce ſeroit mal faire ſa cour au Saint Pere, que d'y être trop aſſidu.

Les ſpectacles commencent à dix heures du ſoir, lorſque toute occupation ceſſe; ce qui jette beaucoup de mouvement dans les rues pendant la nuit, quoiqu'il y regne une obſcurité profonde; car la ville n'eſt éclairée que par quelques cierges, que les ames dévotes font brûler devant des Mado-

nes. C'eſt la même négligence par rapport à la propreté & à l'entretien des rues, pleines de boue en hiver & de pouſſiere en été. On ne connoît point l'uſage de les balayer; elles ne ſont nettes, que lorſqu'il vient de pleuvoir.

Le carnaval de Rome eſt un plaiſir général, brillant, tranquille & ſûr, que la police protege & maintient avec la plus grande attention. Des détachemens de ſoldats ſont placés dans les quartiers les plus fréquentés pour empêcher l'embarras & le trouble. Les maſques ſe promenent dans la rue du Cours, où les fenêtres & les balcons ornés de tapis, ſont remplis de monde. La courſe des chevaux commence un peu avant le coucher du ſoleil: le Barigel & ſes officiers vont au grand galop, d'un bout de la rue à l'autre, avertir les carroſſes & les maſques de ſe ranger.

Les chevaux, au nombre de douze, ſont placés ſur la même ligne ſous un hangard qui n'eſt ouvert que du côté du Cours. Un coup de canon, le ſon des trompettes, & la voix du Barigel donnent le ſignal; le feu leur ſort des

yeux & des nazeaux ; plus en l'air que ſur terre, les Parlfreniers ne peuvent plus les contenir. La corde qui les barre s'abaiſſe, & ils partent tous en même tems. L'œil a peine à les ſuivre ; ils courent nuds, ſans cavaliers, & ſont excités par les cris du peuple, & par des plaques de cuivre armées de pointes qui les aiguillonnent. L'honneur du troimphe paroît animer leur courage ; ils ſemblent uſer de toutes les reſſources dont s'aviſeroient les hommes mêmes qui diſputeroient le prix de la victoire. Ils pouſſent, mordent, cherchent à faire broncher ceux qui les devancent ; & raſſemblant toutes leurs forces, ils redoublent de vîteſſe, s'élancent, & d'un ſaut parviennent à la tête de la file. S'ils ſe laiſſent tomber, les autres paſſent par-deſſus ; & c'eſt alors que quittant leur rang, ils écartent le peuple, renverſent, foulent tout ce qui ſe trouve ſur leur paſſage ; & en moins de trois minutes, le vainqueur touche au but, où une toile les arrête. L'eſpace de la courſe eſt d'un mille. On a remarqué que ceux qui arrivent les derniers, ſont très-ſenſibles à la honte d'être vaincus. Les prix

ſont des pieces d'étoffe que les Juifs de Rome fourniſſent gratuitement, pour ſe racheter de l'obligation de courir eux-mêmes. Les Princes Romains ont ſeuls le droit d'y envoyer leurs chevaux, & ſe montrent très-ſenſibles à l'honneur de la victoire.

A la fin de cette grande ſcene, s'il reſte encore aſſez de jour, les carroſſes & les maſques continuent la promenade. Une ſorte de politeſſe eſt de jetter des dragées & des confitures ſeches aux gens de ſa connoiſſances. Les Eleves de l'Académie de Peinture, les Penſionnaires de l'Académie de France, & le corps des Muſiciens ſe promenent dans des chars de triomphe ornés de tous les attributs de leur art. Figurez-vous huit à dix mille maſques, parfaitement vêtus, dont les uns marchent le long des banquettes qui bordent la rue, les autres ſont aſſis ſur des chaiſes ou des amphithéâtres. Les jolies femmes s'ajuſtent de façon à dérober les moins qu'elles peuvent de leurs agrémens. Cette partie du ſpectacle eſt très-variée, ſoit par l'élégance de la parure, ſoit par la diverſité des habillemens. Ajoutez-y cette foule de

carroſſes qui ſe promenent au milieu de l'aſſemblée, & un tas de maſques qui haranguent les paſſans, & leur tiennent quelquefois des propos très-facétieux. D'autres ſe placent dans des tribunes, diſputent avec un antagoniſte dans un balcon oppoſé, & donnent au public des ſcenes divertiſſantes. Dès que la nuit paroît, chacun ſe retire; car il eſt défendu alors, ſous peine de priſon, de paroître ſous aucun déguiſement. On peut garder ſon habit; mais il faut être à viſage découvert; parce que le jour fini, les maſques ne ſont plus ſous la protection de la police.

Le Saint Pere ne veut pas que l'on danſe; & toute eſpece de bals ſont abſolument défendus. Mais outre les ſpectacles publics, on joue des comédies dans beaucoup de maiſons particulieres, dans les colleges, dans les communautés d'hommes & de femmes, qui jamais ne manquent de ſpectateurs, ſur-tout les vendredis, que tous les autres théâtres ſont fermés.

Les cérémonies de l'égliſe ſont un objet de dévotion qui attire un grand concours de peuple. C'eſt un ſpecta-

cle, par exemple, très-intéreſſant de voir le Saint Pere officier le jour de Noël à Sainte-Marie Majeure dans le grand cérémonial. Sa marche, mêlée de grandeurs ſpirituelles & temporelles, dénote les deux Puiſſances. Le cortege eſt pompeux; une garde nombreuſe, à pied & à cheval, les Princes éminentiſſimes de l'Egliſe & les grands du ſiecle, toute la Prélature, des carroſſes de repréſentation, & celui du Pape qui les ſurpaſſe en magnificence. Sa Sainteté arrive; des Cardinaux le déshabillent dans la ſacriſtie, pour le revêtir des ornemens pontificaux. Douze hommes le portent proceſſionnellement ſur leurs épaules le long de la grande nef, dans une eſpece de palanquin flanqué de deux grandes plumes, & le dépoſent ſur un trône en face de l'autel, où il ne monte qu'à l'Introït & au moment de la conſécration; car on lui porte la communion ſur ſon trône; & lorſqu'on lui préſente le calice, il en aſpire quelques gouttes à travers un chalumeau d'or; le Cardinal aſſiſtant conſomme le reſte.

Le ſpectacle des crêches, car il s'en fait beaucoup dans le tems de Noël,

eſt le principal objet des viſites de ce grand jour. On y trouve non-ſeulement tous les attributs de la Nativité, mais encore des optiques qui n'y ont nul rapport. Le Jeudi Saint on s'empreſſe d'aller voir le Pape laver les pieds à de pauvres Prêtres. Il leur donne à dîner, les ſert à table, & ſe montre bien véritablement, ce jour-là, le Serviteur des Serviteurs de Dieu. Le matin du Vendredi Saint, on court aux différens paradis où repoſe le Corps vénérable du Fils de Dieu. L'après-dînée, on va entendre le célebre *Miſerere* dans la chapelle Sixtine, où les voix imitent ſi bien l'harmonie des inſtrumens, qu'on les croiroit accompagnées. Ce ſont des gémiſſemens qui déchirent le cœur. Les confrairies de Flagellans repréſentent en réalité, ſur leurs corps nuds & ſanglans, la flagellation du Sauveur. Je vous fais grace du jour de Pâques, où les chants joyeux, une muſique toute céleſte, ſe joignent aux plus pompeuſes cérémonies.

La préſentation de la haquenée, qui ſe fait à Saint-Pierre, eſt encore une grande affaire pour le peuple Romain,

Stylée à s'incliner devant le Saint Pere, elle vient ſe mettre à genoux des deux pieds de devant, & porte ſur ſa croupe une groſſe fleur, avec ſes feuilles & ſa tige en argent, dans laquelle eſt renfermé un billet de douze mille écus, que le Roi de Naples fait préſenter tous les ans au Pape à titre d'hommage. L'Ambaſſadeur fait une harangue au Pontife, & lui baiſe la mule; le Pape répond quelques mots qu'il lit dans un livre, accepte le préſent, & bénit ſon Excellence. L'Ecuyer de ſa Sainteté s'empare du cheval & du harnois; c'eſt un des droits de ſa charge, mais qu'on rachete auſſitôt moyennant une certaine ſomme; alors il rend l'animal & l'équipage, qui ſervent ainſi d'année en année. Le ſoir on tire des feux d'artifice.

Le jour de la Nativité de la Vierge eſt célébré par une cérémonie qui ſe renouvelle tous les dix à douze ans. Les Dominicains promenent en proceſſion la Madone du Roſaire. Cette image, grande comme nature, habillée à la derniere mode d'étoffes de la plus grande richeſſe, & couverte de pierreries, eſt placée ſur un trône élevé au

centre d'une machine que portent une trentaine d'hommes. Tous les Dominicains de Rome, le Général à la tête, précedent cette ſtatue, ſuivie de deux cens jeunes filles, vêtues de blanc, voilées, marchant deux à deux, ayant un cierge à la main, & ſur la tête une couronne de fleurs. Après l'office du matin, elles avoient reçu les dots que diſtribue tous les ans la très-riche confrairie du Roſaire. Ces dots conſiſtent en deux cent cinquante livres de notre monnoie pour celles qui veulent ſe marier, & du double ſi elles prennent le parti du couvent. Elles reçoivent ces dots en billets, dont le caiſſier paie le montant lorſqu'elles font profeſſion ou qu'elles ſe marient.

Rome eſt remplie de ces fondations utiles, pour leſquelles la Religion met l'opulence à contribution. Tels ſont ces conſervatoires, où l'on éleve les enfans des deux ſexes, orphelins, ou nés de parens pauvres, & l'on pourvoit à leur établiſſement. Broder, tricoter, travailler en linge, chanter, jouer des inſtrumens, ſont les exercices auxquels on les applique, ſuivant leur

leur diſpoſition. Telles ſont encore ces maiſons de force, où l'on ſe charge de la correction des enfans dont les parens ont à ſe plaindre ; tels ſont enfin ces aſyles ouverts, ſoit aux filles laſſées de vivre dans le déſordre, ſoit aux femmes mal mariées, pour les ſouſtraire aux diſgraces d'un hymen mal aſſorti.

Pour revenir à la confrairie du Roſaire, la plus renommée pour ſes largeſſes, on prétend que Saint Dominique l'inſtitua par ordre de la Sainte Vierge. Grégoire XIII en établit la ſolemnité le premier dimanche d'Octobre. D'autres Papes ont accordé nombre d'Indulgences à ceux qui réciteroient le Roſaire ; & l'on cite une infinité de miracles opérés à cette occaſion. Un grand chapelet, compoſé de cent cinquante petits grains qu'on appelle *Ave*, & de quinze gros qu'on nomme *Pater*, eſt diviſé en quinze dixaines, qui repréſentent autant de myſteres de la vie de Jeſus-Chriſt ; myſteres joyeux, myſteres douloureux, myſteres glorieux. On en diſtingue deux confrairies, l'ordinaire & la perpétuelle. La premiere s'oblige à

réciter une fois par ſemaine les quinze dixaines ; la ſeconde, à les réciter, tour à tour, ſans interruption, de maniere que jour & nuit, il y ait des fideles occupés à honorer la Sainte Vierge de ces fréquentes & pieuſes ſalutations.

Chaque confrairie à Rome eſt diſtinguée par la couleur du ſac dont s'affublent les confreres. Les plus grands Seigneurs ſe font aggréger à quelqu'une de ces aſſociations ; & leurs fêtes ſont entr'elles des combats de magnificence. Le moins gai de ces ſpectacles, eſt celui que donne une des plus riches, la confrairie de la Mort, pendant l'octave des Trépaſſés. Un ſouterrein très-profond qui regne ſous la chapelle, offre d'abord une ſalle, dont les murs lambriſſés de papier rouge, ſont coupés par des pilaſtres & par des niches. Les baſes & les chapiteaux de ces pilaſtres ſont formés par de véritables têtes de mort, maſquées par des morceaux de papier appliqués ſur les yeux & ſur les mâchoires, répendant une lueur ſombre & rougeâtre, qui fait toute l'illumination de la ſalle. Les niches offrent de grands ſquelettes deſſéchés ; & dans

un autre ſouterrein, éclairé par des torches funebres, ſont jettés ſept à huit cadavres, repréſentant au naturel les degrés progreſſifs de la putréfaction. Ce ſéjour de la mort, où une foule de bonnes ames, à coups de poingt, ſe meurtriſſent la poitrine, attire tout Rome au monaſtere de Saint-Grégoire, ſitué ſur le Mont Célius, dans l'emplacement même qu'occupoit la maiſon où eſt né ce Saint Pape. Vous avez pu lire dans ſes Dialogues, qu'ayant fait dire trente meſſes pour l'ame d'un de ſes Religieux, cette ame lui apparut & lui apprit, qu'au moyen de ſes ſuffrages, Dieu l'avoit tirée du Purgatoire; de-là, l'origine de cette inſtitution. C'eſt un point d'honneur de s'y faire inſcrire pour trente meſſes payées d'avance.

Il eſt une ſorte de dévotion qui dure toute l'année, & attire chaque jour beaucoup de monde dans quelques-unes des égliſes de Rome; c'eſt la ſolemnité des Quarante-Heures. On ne peut rien ajouter à la richeſſe des ornemens, & à la ſplendeur des illuminations. J'y ai vu juſqu'à douze cents

cierges allumés ſur l'autel, dans autant de chandeliers d'argent.

Une très-belle fête encore, eſt celle qui ſe donne chez les Jéſuites le 31 Décembre, en action de graces des bienfaits reçus pendant le cours de l'année. Les Cardinaux y viennent en corps au ſortir de la chapelle pontificale. Six Jéſuites, la torche à la main, vont recevoir chaque Eminence à la deſcente de ſa voiture, & la conduiſent à la place qui lui eſt deſtinée. Il eſt d'uſage d'entretenir dans les égliſes une très-grande muſique, qui, par la curioſité & l'affluence du peuple qu'elle y attire, en bannit preſque toujours la décence.

La grande dévotion du peuple Romain, le Jeudi Saint, eſt de viſiter les ſept égliſes ſtationnaires; & comme elles ſont fort éloignées les unes des autres, il faut s'y prendre de très-bonne heure. Saint Philippe de Néri, qui avoit inſtitué ces ſtations, fonda en même tems un dîner pour cinq mille perſonnes. On reçoit dans chaque égliſe un billet qui prouve qu'on s'y eſt préſenté; & ces billets ſe remettent à la porte du lieu où ſe donne

le repas. C'eſt un grand jardin, rempli d'une multitude de cannes plantées en terre, & traverſées d'une bande de papier de différentes couleurs, qui ſervent à marquer les diviſions & l'ordre du ſervice. Trois convives ſe placent debout autour d'une canne, où ils reçoivent; dans une corbeille partagée en trois caſes, un pain, deux fortes tranches de cervelas, un œuf dur, deux pommes, un quarteron de fromage & une cruche d'eau. On y voit des perſonnes de tout âge & de tout état, Prélats, Nobles, Prêtres, Artiſans, Pélerins, Mendians, & ſur-tout beaucoup de Soldats du Pape. Les Généraux des Ordres Mendians doivent y paroître & y dîner; mais ils ſont ſervis, ainſi que les Prélats, avec plus de diſtinction. Autrefois les Cardinaux eux-mêmes ne dédaignoient pas de participer à ce repas de charité, pour marquer que tous les hommes ſont égaux dans l'ordre de la Religion.

Après les ſpectacles, religieux ou profanes, ce qui, pour l'ordinaire, mérite ici le plus de curioſité, eſt la promenade du cours. Toute la ville s'y trouve raſſemblée; & chacun s'y

étale de la maniere la plus avantageuſe, pour s'attirer les regards du public. C'eſt-là que les Princes Romains viennent faire parade de leurs équipages; & le peuple de ſes plus beaux habits. Les femmes ſur-tout ſe refuſent juſqu'au néceſſaire, pour y paroître avec une robe & un valet de louage qui les précede. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que le mari en guenilles, voit de loin paſſer ſon épouſe dans cet habit d'emprunt, & admire ſa bonne grace dans cette parure. S'il a une jolie fille, la mere l'eſcorte habillée en Duegne, & le pere les ſuit ſous un habit de livrée, les cheveux en cadenette. Celles qui ont des moyens un peu plus étendus, ſe mettent pluſieurs enſemble pour ſe procurer un carroſſe; elles arrivent les premieres à la promenade, & n'en ſortent que les dernieres. Le peuple eſt mêlé de moines de tous les Ordres, de Penſionnaires de college, de Séminariſtes, chacun avec ſon uniforme, ce qui varie le tableau; & les balcons ſont remplis de jeunes perſonnes, qui tâchent de fixer ſur elles les regards des paſſans.

La bourgeoiſie de Rome eſt un or-

dre de citoyens, qui, comme dans toutes les villes, tient le milieu entre la nobleſſe & le peuple, & a ſes converſations, ſes mœurs, ſes uſages particuliers. Les principaux de cette claſſe ſont les gens d'affaires, les financiers, les négocians, les banquiers, les fermiers des douanes, dont la manie eſt de vouloir imiter les gens de condition par le faſte des équipages, des appartemens, des marbres, des tableaux; ſouvent même ils mettent les grands dans leur dépendance, par le beſoin qu'ont ceux-ci de leur argent. Tous les jours ils acquierent quelque partie de la magnificence des palais, pour en orner leurs maiſons.

Non-ſeulement tout ce qui tient ici à la hiérarchie cléricale, depuis le Pape juſqu'aux Bedeaux, mais encore les Avocats, les Procureurs, les Juges, les Médecins, des Directeurs de ſpectacles, des Maîtres en fait d'armes, & quantité de gens, par économie, ou pour trouver les entrées plus faciles dans les maiſons, prennent l'habit eccléſiaſtique. Un étranger qui arrive à Rome pour la premiere fois, eſt tenté de croire que cette ville n'eſt habitée que

par des Prêtres. C'eſt ſous ce vêtement que la plupart des bourgeois donnent le bras à leurs femmes dans les promenades; ce qui met fort à leur aiſe les gens d'égliſe avec leſquels ils ſe trouvent confondus; & cette confuſion donne ſouvent lieu à des ſcenes aſſez réjouiſſantes. Il n'y a pas juſqu'au poſtillon & au cocher du Saint Pere, qui n'aient le manteau & le rabat.

Le peuple, ou plutôt la populace de Rome, eſt un compoſé de toutes ſortes de membres diſparates, qui n'ont d'autre reſſemblance entr'eux, qu'un éloignement général pour le travail. Preſque tous les marchands & artiſans ſont étrangers; & l'on y voit très-peu de familles anciennement établies dans le pays. Il en eſt de même de cette foule nombreuſe d'hommes de livrée, de domeſtiques, qui appartiennent au premier qui veut les louer. Les gens de la campagne viennent y faire le métier de journaliers & de porte-faix. Chaque changement de Souverain Pontife y attire de nouvelles familles qui s'attachent à ſa ſuite. Compterai-je parmi la populace de Rome, cette multitude de pélerins mendians, qui y ſeroit en-

core plus nombreuſe, ſi leurs déſordres ne forçoient de tems en tems la police à les expulſer ? Les aumônes journalieres qui ſe font dans les hôpitaux & aux portes des couvens, multiplient à l'excès cette race fainéante & inutile. La dévotion fréquente des anciens pélerinages a porté la plupart des nations catholiques à y fonder des maiſons de charité pour leurs malades & leurs pélerins.

La partie de ce peuple, nommée les Tranſteverains, parce qu'ils habitent au-delà du Tibre, ſe regarde comme les vrais & les ſeuls deſcendans des anciens Romains. Cette opinion, fondée ou non, leur enfle le courage, & les rend très-difficiles à gouverner. Le Pape Benoît XIV, forcé peut-être par quelque beſoin imprévu, avoit mis un nouvel impôt ſur des comeſtibles. Ils refuſerent de payer ; & comme on voulut les y contraindre par la force militaire, ils ſe préſenterent armés comme ils purent, à la tête du pont Saint-Ange. Un jeune homme qui les commandoit, fut tué au premier feu. Sa mere prit ſa place ; & la multitude partageant ſon reſſentiment, mit

en fuite les ſoldats du Pape. Il fallut négocier ; on offrit de l'argent à la mere pour la calmer ; elle répondit qu'elle n'étoit pas aſſez lâche, pour vendre le ſang de ſon fils ; & il fallut retirer l'impôt, afin d'éviter un plus grand carnage. Pour tenir leur bravoure en halaine, les Tranſteverains, tous laboureurs, jardiniers ou vignerons, provoquent de tems en tems d'autres quartiers à des combats à coups de pierre, & ſont preſque toujours ſûrs de la victoire. Ils ont un langage particulier avec des mœurs & des uſages qui ne leur ſont point communs avec le reſte du peuple, dont ils different même par la figure.

Les Juifs, quoiqu'aſſez nombreux, vivent ici dans une très-grande gêne. L'obligation de ſe trouver aux inſtructions des ſamedis, ſous peine d'amende & de punition, eſt pour eux la ſervitude la plus déplaiſante ; & la facilité qu'a le peuple de trouver de l'argent au mont de Piété, leur ôte les moyens de s'enrichir. Ils n'ont, pour toutes reſſources, que le malheureux métier de fripier, qu'ils exercent pour l'ordinaire par les rues ; &, deux fois par

ſemaine, ils ont la permiſſion d'étaler à la place Navone un amas de ſalles guenilles, qui ſont preſque tout le fonds de leur commerce. Ils vivent d'ailleurs tranquillement dans un quartier iſolé ; mais ils ſont aſſujettis à une cérémonie religieuſe & pécuniaire, lorſque le Pape va prendre poſſeſſion de Saint-Jean de Latran. Les Rabbins & les anciens de la Synagogue ſe préſentent à ſon paſſage, & lui offrent à genoux le Pentateuque dans un baſſin rempli d'or & d'argent. Le Pape, pour marquer qu'il accepte leur hommage, donne un coup de baguette ſur la tête de leur Chef, & leur permet de demeurer à Rome pendant ſon pontificat.

Un Pere Calvo, Général des Cordeliers, voyant combien les Juifs, par des prêts au plus haut bénéfice, & par la vente des gages au plus vil prix, abuſoient de la miſere du peuple, obtint de Paul III, en 1539, l'établiſſement d'une confrérie de perſonnes aiſées, qui, moyennant une ſûreté, prêteroient de l'argent ſans intérêt. C'eſt ce qu'on appelle Mont de Piété, dont

Saint Charles Borromée a fait lui-même les ſtatuts, & dont le bureau eſt gouverné par le Tréſorier de la Chambre Apoſtolique & une ſociété de nobles Romains. Les Papes, dans la ſuite, y attachèrent des revenus, des privileges, des indulgences même, & lui accordèrent une maiſon pour faciliter cette bonne œuvre dans toute l'Italie. On y prête juſqu'à cent cinquante livres, ſans rien exiger pendant dix-huit mois; mais pour des ſommes plus conſidérables, on paie ſix & demi pour cent. Au bout du terme preſcrit, les effets, s'ils ne ſont pas retirés, ſe vendent à l'encan; & le ſurplus de l'argent prêté ſe place au profit du propriétaire du gage vendu. On trouve dans la plupart de ces maiſons, des dépôts où chacun peut mettre en ſûreté l'argent qu'il ne veut pas garder chez lui; & l'on ne craint point, comme il arrive ailleurs, de ſe voir fruſtré de ſa fortune par les banqueroutes de ceux qui jouiſſent de la confiance publique. Un pareil établiſſement en France ſeroit le moyen le plus ſûr pour exterminer les uſuriers, & mettre fin à ces briganda-

ges obſcurs, qui ſouvent cauſent la ruine des familles (1).

Il circule à Rome peu d'argent monnoyé; preſque tout le commerce s'y fait en billets de banque. Les étrangers eux-mêmes ſont obligés de s'aſſujettir à cette eſpece de négoce. Les banquiers vous donnent à peine, en argent, la ſixieme partie de la ſomme que vous demandez; le reſte eſt en papier remboursable à diverſes échéances. Vous leur rapportez alors ce même effet, & vous recevez en rembourſement un nouveau billet moins conſidérable que le premier, avec quelque argent pour en faire le montant. Le peuple eſt perſuadé que le prix réel de tous ces effets eſt dans le tréſor des Monts de Piété ou de la Chambre Apoſtolique. Les gens mieux inſtruits croient le contraire; cet agiot continuel rend le miniſtere & ſes prépoſés maîtres de tout l'argent de l'Etat.

Rome a quelques manufactures bornées à la conſommation de ſes habitans. Les ſoies qu'elles y emploient ſont

(1) On vient enfin d'établir un de ces Mont de Piété à Paris.

communément mal préparées; & les étoffes qui en ſortent, quoique de mauvais goût & de mauvais uſé, ſont auſſi cheres, que les plus belles & les meilleures des fabriques étrangeres. Le long crédit que font les marchands, les galanteries qu'exige la livrée des grandes maiſons qu'ils fourniſſent, ſont les deux principales cauſes qui les portent & les maintiennent à un ſi haut prix. Les fleurs artificielles, les pommades, les gants ſont les ſeuls objets que Rome fourniſſe à l'étranger. Le commerce le plus utile, le plus lucratif, eſt celui de la cire, par la prodigieuſe conſommation qu'il s'en fait dans les égliſes. Il faut avoir vu la magnificence de ces illuminations, pour s'en former une idée. La banque entretient des maiſons conſidérables, à qui la nature des affaires permet de tenir toujours le change très-haut.

Les grands du ſiecle, les Princes, les Seigneurs, les Barons, jouent ici un rôle peu important, parce que toutes les grandes places ſont dévolues aux eccéſiaſtiques. Les charges ſubalternes qui ont quelque pouvoir, ſe donnent également au clergé. Il ne faut pas

juger de l'opulence de la Nobleſſe Romaine par le nombre des valets & des équipages ; tel qui ne pourroit pas donner un poulet à ſon ami, a un carroſſe & des domeſtiques qui le dévorent. Cette livrée eſt gouvernée par un Chef appellé le Doyen, qui porte l'habit noir & le manteau. Celui-ci eſt toujours de ſervice ; les autres au contraire ne ſe louent guere que pour quelques jours, ou même pour quelques heures ſeulement. Aucun d'eux n'eſt ni logé ni nourri dans la maiſon ; & ils ne doivent ſe tenir que dans les anti-chambres, & ſuivre leur maître en cas qu'il ſorte. La plupart même ne ſervent pas à table, à moins que l'on ne donne quelque dîné d'apparat ; ce qui eſt très-rare. Un repas d'invitation eſt une nouvelle dans la Ville. Leur grande occupation eſt d'annoncer de l'un à l'autre, & d'appartement en appartement, les perſonnes qui viennent en viſite. Dans les grandes maiſons il y a des Domeſtiques de différentes profeſſions, ſurtout pour l'entretient des équipages & des chevaux qui ſont très-nombreux.

Parmi tous les valets, vous ne trou-

vez ni portier, ni ſuiſſe à la porte ; pas même un poliſſon pour vous montrer l'eſcalier ; cet eſcalier n'eſt pas même éclairé ; tant pis pour vous ſi vous n'avez pas un flambeau. Ordinairement il faut monter fort haut : le premier, le ſecond même ne ſemblent deſtinés qu'à des fêtes. Enfin vous arrivez ; & autant vous avez trouvé de dénuement à la porte & ſur l'eſcalier, autant vous trouvez de cortege & de foule de domeſtiques dans les antichambres. Votre nom ſe répete d'une piece à l'autre, & ſe prononce avec toute les marques de la plus haute conſidération. On obſerve néanmoins des gradations, ſuivant les rangs, pour reconduire. Quatre flambeaux pour un Cardinal, deux pour un Evêque, un pour les perſonnes ordinaires ; la livrée eſt parfaitement au fait de l'étiquette. Veut-on aller faire ſa cour à une Excellence, à une Eminence ? On eſt ſûr d'avoir le lendemain la viſite de leur famille ; c'eſt-à-dire, de cette foule de valets qui les ſert ; & pour rendre honnêteté pour honnêteté, on les contente avec quelques pieces de monoie que vous gliſſez dans la main de leur chef.

Toute perſonne honnête, préſentée par une main connue, trouve un accès facile dans les aſſemblées de gala que l'on appelle converſations. Dans les unes, comme chez les Cardinaux, il n'y a que des hommes; point de jeu, point de concert; on y converſe; on y débite des nouvelles; quelquefois on y parle de ſcience & de littérature; mais le plus ſouvent on s'y ennuie. L'aſſemblée ſe tient dans une gallerie vaſte, bien décorée, bien illuminée; & l'on y trouve toujours des rafraîchiſſemens. Quand on a fait ſa révérence au Cardinal, on paſſe dans d'autres pieces, où l'on eſt le maître de s'aſſeoir, de ſe promener & de cauſer avec qui l'on veut. Dans les autres converſations, les femmes repréſentent; & l'on y mêle le jeu & la muſique. Dans une ſoirée vous pouvez varier vos amuſemens en cinq à ſix Palais; & en huit, ou quinze jours vous avez fait connoiſſance avec toute la haute ſphere de la Ville.

Les courtiſannes ne ſont ni autoriſées ni ſouffertes, comme bien des gens le croient; & il eſt faux que les filles qui veulent s'abandonner au pu-

blic, vont en faire une déclaration devant le Cardinal-Vicaire qui leur fait donner un logement dans les rues assignées pour ce désordre. Dès que le Gouverneur s'apperçoit qu'elles tiennent une conduite scandaleuse, il les fait chasser de la Ville, ou enfermer dans une maison de force. J'ai été témoin de la permission que le Barigel vint demander à un Ministre étranger, de faire enlever dans son voisinage quelques filles qui s'y étoient réunies dans l'espérance d'y vivre avec plus de liberté. On empêche bien qu'il n'y ait des lieux publics de prostitution; mais il y a tant d'intrigues particulieres & connues, que toutes les précautions que l'on prend, ne tendent qu'à diminuer la publicité du scandale.

Cette corruption est d'autant plus étonnante, qu'on prend des soins continuels pour l'instruction du peuple & l'éducation de la jeunesse. Pendant l'avant & le carême, toutes les heures du jour présentent des prédicateurs en chaire, qui se relevent à chaque demi-heure. Il est vrai que ces sermons sont peu fréquentés, & que les Moines qui les font, se livrent à tout ce que l'ima-

gination leur ſuggere dans le moment. Dès que la demi-heure eſt finie, on ſonne une clochette ; & le nouveau Prédicateur entre d'un côté, pendant que le premier s'en va de l'autre. Les chaires ſont en forme de longues tribunes, dans leſquelles l'Orateur peut ſe promener & s'abandonner librement à tous les mouvemens de ſon zele.

A l'égard des ſermons que les Novices de tous les Ordres religieux font au coin des rues, ce ſont des déclamations auſſi mal arrangées que mal rendues, ſur le Purgatoire, l'Enfer, &c. toutes leurs preuves giſſent en hiſtoires, dont le ridicule n'eſt couvert que par l'habitude de les entendre.

De toutes les villes du monde, Rome eſt la ſeule où les études ont conſtamment trouvé des objets de travail, des ſecours, des reſſources, des encouragemens & des récompenſes. Cette ſucceſſion n'eſt pas également brillante dans toutes ſes périodes ; mais dans les plus ténébreuſes, cette ville n'en conſervoit pas moins le dépôt de toutes les connoiſſances ; & c'eſt d'elle que ſont toujours parties les premieres étincelles qui ont annoncé & préparé les

renouvellemens les plus éclatans. Colleges, Ecoles, Séminaires, Bibliotheques publiques & particulieres, tout y ſemble diſpoſé pour inſpirer à la jeuneſſe le goût des ſciences & des lettres, & en faciliter la culture à ceux qui veulent s'y conſacrer. La latinité y conſerve encore ſon ancien éclat; & les langues Orientales y ſont enſeignées avec d'autant plus de ſuccès, que les Profeſſeurs ſe prennent parmi les Naturels même des pays où on les parle. Les colleges de Syriens, de Grecs, de Maronites établis à Rome, fourniſſent des ſujets qui renoncent volontiers à leur patrie, pour s'attacher à la Cour de Rome, & parvenir aux dignités qui ſont preſque toujours la récompenſe de leur travail.

Le principal college, celui qu'on peut regarder comme le centre de l'Univerſité, eſt le college de Sapience, dont le bâtiment, conſtruit ſur les deſſeins de Michel-Ange, peut paſſer pour un des ornemens diſtingués d'une ville ſi fameuſe par la beauté de ſes édifices. L'Univerſité ne remonte pas au-delà du treizieme ſiecle; mais elle s'eſt toujours rendue célebre par le nombre &

le mérite de ſes Profeſſeurs qu'elle fait venir de tous les pays. Le College Romain, tenu par le Jéſuite, le Clémentin & celui de Nazareth ſont les trois maiſons où les études ſont le plus en honneur.

Sans parler de la bibliotheque du Vatican, commencée au huitieme ſiecle par le Pape Zacharie, augmentée au quinzieme par Calixte III de celle des Empereurs de Conſtantinople, enrichie par Clément XI des manuſcrits Grecs, Syriaques, Arabes, Coptes, tirés des Monaſteres du Mont Liban; groſſie enfin celles de la Reine Chriſtine, des Ducs d'Urbain, de l'Electeur Palatin, &c, les maiſons de Chefs-d'Ordre ſont pour la plupart, très-riches en livres, & de très-facile accès. Les bibliotheques particulieres ſont moins utiles aux ſavans, par la quantité & le choix des livres qu'elles raſſemblent, que par l'accueil qu'ils reçoivent des bibliothécaires. Telles ſont entr'autres celles des Palais Pamphile, Barberin, Chigi, Borgheſe, Altieri, Albani, Corſini, &c.

L'éloquence eſt peut-être de toutes les parties des Beaux-Arts, celle qui a

jardins de ſon Palais. On y forma un théatre de verdure, autour duquel on pratiqua des ſieges de gazon, & au milieu ſept myrthes d'inégale grandeur, pour repréſenter la Syrinx des anciens, qui étoit le chiffre de la Compagnie. Elle paſſa dans la ſuite dans les jardins de pluſieurs Princes & Seigneurs Romains juſqu'à la mort de Clément XI. Les Académiciens confererent la place qu'il avoit occupée parmi eux, à Jean V Roi de Portugal; & ce Prince, ſenſible à cette diſtinction, ordonna à ſon Ambaſſadeur de faire préſent de ſa part à l'Académie, d'une ſomme conſidérable pour acheter un terrein, & y bâtir l'édifice magnifique, connu ſous le nom de Boſco-Paraſio, où la ſociété tient aujourd'hui ſes ſéances. Ses aſſemblées ſont fixées à ſept différens jours de l'été, depuis le mois de Mai juſqu'au mois d'Octobre. Son gouvernement eſt une eſpece de démocratie. A la fin de chaque Olympiade, car elle compte les années comme dans l'ancienne Arcadie, on établit à la pluralité des voix, un Directeur qui repréſente la Compagnie lorſqu'elle n'eſt point aſſemblée. On n'y eſt reçu qu'à

vingt-

vingt-quatre ans ; il faut être d'une naiſſance honnête, de bonnes mœurs, & avoir fait ſes preuves dans quelque genre de littérature. En recevant un nouveau membre, on lui donne un nom qui a du rapport à la vie paſtorale, & un ſur-nom d'une des contrées de l'Arcadie.

On déſireroit qu'elle mît un peu plus de diſcernement dans le choix de ſes bergers. Qu'elle ſoit facile pour les Grands, les Princes, les Souverains, il faut bien le lui pardonner ; mais pour d'autres que je connois, quelle idée peuvent-ils donner de cette Académie ? D'ailleurs, quoique ſon principal objet ſoit de purger la littérature Italienne des abſurdités & des extravagances qui la défigurent depuis un ſiecle, elle n'a guere ſervi juſqu'à préſent, qu'à perpétuer le goût des frivolités. On lit ſur ſon catalogue les noms de plus de deux mille perſonnes, Rois, Princes, Grands Seigneurs, gens de Lettres & autres, dont la plupart ne peuvent lui donner que très-peu d'illuſtration.

Il y a encore à Rome d'autres Académies, telle que celle des ſciences ; mais elle n'y fait aucune ſenſation, & peu de

ſes membres ſe diſtinguent. Ce n'eſt pas cependant que cette ville ſoit privée de ſavans. Les Peres Jacquier & le Sueur, Minimes François, ſe ſont fait une réputation très-méritée par leurs ouvrages de mathématiques. J'en dis autant du Pere Boſcowich, Jéſuite, auſſi célebre par ſes travaux en géométrie & en aſtronomie, que par ſes poëſies latines, ſur-tout par le Poëme des éclipſes. M. Stay ne s'eſt pas fait moins d'honneur en faiſant revivre de nos jours, dans ſes Poëmes, le langage des Lucrece & des Virgile. Le Prélat Giacomelli eſt un tréſor d'érudition, tant ſacré que profane. Je connois encore d'autres Romains qui ſont animés du déſir le plus vif & le plus ſincere de remettre les ſciences en honneur dans Rome; mais vous ſavez, Madame, que les connoiſſances humaines ne ſont dues qu'à une grande opiniâtreté de travail; & malheureuſement on languit ici dans les bras de l'indolence: il en eſt bien peu qui aient le courage de s'arracher à ſes attraits vainqueurs. L'amour des plaiſirs & de la diſſipation dérobe tout le reſte du tems.

Quant aux Beaux Arts, jadis ſi floriſſans dans cette Capitale, ils ſont à l'heu-

re qu'il eſt dans une triſte décadence. On y compte peu de bons peintres ; & à l'exception de Pompeo Battoni, & de Mengs, *le reſte ne vaut pas l'honneur d'être nommé.* Cependant, me diſoit un Amateur, il eſt douteux que le premier conſerve le nom de grand Peintre dans la poſtérité. Cabale ſuivant les uns, juſtice ſelon les autres, il n'a pu obtenir les honneurs de la Moſaïque à Saint-Pierre. La copie très-avancée de ſon tableau, reſte-là, parce qu'examinée de près, on a trouvé que les racourcis n'étoient pas en proportion. Il a cependant fait des tableaux qu'on cite, & ſur-tout de fort bons portraits. Cet Artiſte, long-tems eſtimé le premier Peintre de l'Italie, n'eſt pas Romain, mais Lucquois. Raphaël Mengs eſt Allemand ; mais il vint de bonne heure à Rome où il s'acquit une brillante réputation. Appellé en Eſpagne, avec le titre de premier Peintre de Sa Majeſté Catholique, il a paſſé pluſieurs années dans ce pays, d'où il eſt enfin revenu ſe fixer dans la patrie des Arts (1). Il

(1) Cet Artiſte eſt mort en 1779.

en raiſonne ſupérieurement, & il écrit ſur cette matiere, comme le Pouſſin exécutoit. Plein de l'antique, il deſſine ſupérieurement; il drappe moëlleux & large; il eſt grand Coloriſte; il fait un portrait, une tête de caractere, une figure iſolée à ravir. Compoſe-t-il de même? Non. Ses figures ne ſont pas grouppées: elles n'ont pas l'air de prendre intérêt à un ſujet unique; elles penſent chacune à part: on ſe demande à quoi? Elles ſont trop ſtatue enfin.

Les autres Peintres ne ſont guere occupés qu'à copier les chefs-d'œuvres de quelques grands Maîtres, qu'ils tâchent de vendre enſuite aux Etrangers comme des originaux. La ſculpture n'a pas moins dégénéré: elle n'eſt preſque plus occupée qu'à fournir à ces mêmes étrangers quelques copies d'antiques. Je dois néanmoins vous communiquer là-deſſus quelques obſervations que je tiens du même Amateur dont je vous ai parlé plus haut.

Les Romains excellent dans la reſtauration des antiques, non de ceux qui demandent de l'habileté dans l'art, mais de l'adreſſe à rejoindre les pieces, à voiler les caſſures, à faire des pla-

cages, des marqueteries, des moſaïques. Ils ont l'art d'imiter toutes les ſortes de fruits en marbre blanc, coloriés, d'une maniere à faire illuſion : ils réuſſiſſent à donner de belles formes antiques en petit, à des vaſes, à des colonnes, à des obéliſques ; à faire les ruines en liege, à imiter les camées, les gravures antiques ; & en général à œuvrer d'une maniere agréable les différentes eſpeces de pierres dures, porphyre & granit de diverſes couleurs, rouge d'Egypte, verd, jaune, baſalte, Lapis-Lazuli, Jaſpe, Agate, Breches, Albâtres de toutes les ſortes, Marbres de toutes les eſpeces, provenans des débris de tombeaux, d'urnes, de vaſes, de colonnes, de ſtatues & d'ornemens qu'on trouve continuellement dans les fouilles de Rome, & dont le travail fait le principal objet de ſon induſtrie. A le conſidérer du côté du commerce, c'eſt une choſe excellente : tous les Etrangers achetent & répandent beaucoup. A enviſager l'art, c'eſt affaire de manœuvre ; & tout ce travail ne forme pas un Artiſte : celui même de la Moſaïque n'eſt proprement qu'un métier.

P. La gravure eſt très-exercée à Rome. Il n'eſt point de ville où l'on grave autant que dans celle-ci : mais, ſi vous exceptez deux Artiſtes en ce genre, il n'eſt rien aujourd'hui qui mérite les regards d'un véritable connoiſſeur, pas même les gravures qu'on trouve à la *Calcografia*, & qui repréſentent toutes les galeries de Rome, ſes antiquités, ſes ruines, &c. Ce ne ſont que des retouches qu'on s'eſt aviſé d'enluminer. Les Anglois en rafolent : ils les portent à des prix exceſſifs. Je n'envie pas leur goût. Pour le dire en paſſant, Madame, les Anglois ont bien perdu de la bonne idée qu'on avoit d'eux, non-ſeulement à Rome, mais dans toute l'Italie. Leurs profuſions & leurs libéralités avoient d'abord ſéduit tout le monde ; c'étoit un moyen aſſuré d'obtenir les hommages de cette nation qui, par ſes beſoins & ſon avidité innée, ſe laiſſe aiſément prendre à ces dehors impoſans. On ne voyoit rien d'auſſi grand, d'auſſi généreux, d'auſſi noble que les Anglois. Ils payoient au poids de l'or tous les ſervices qu'on leur rendoit, tous les monumens des Arts qu'on leur préſentoit. Mais on a reconnu qu'en affectant

d'être d'habiles connoiſſeurs, ils ſe méprenoient bien ſouvent, qu'ils achetoient indifféremment le bon comme le mauvais, qu'ils étoient les dupes de tous ceux qui vouloient les tromper, en faiſant paſſer à leurs yeux pour d'originaux excellens, ce qui n'étoit que des copies ſervilement travaillées. Les fauſſes prétentions de ces eſpeces de connoiſſeurs n'ont pas échappé à la ſagacité des Italiens. Ils font toujours grand cas de l'or des Anglois, & ils ſe moquent de leur orgueil pédanteſque. Mais je reviens au deux Graveurs dont les talens ſont aujourd'hui le plus connus à Rome. L'un eſt Piraneze, Vénitien, qui a rempli toute l'Europe du bruit de ſon nom, & ce qui eſt plus avantageux pour lui, de ſes eſtampes qu'il vend très-cher. On prétend que perſonne n'a gravé la ruine, d'une maniere auſſi large, & avec autant d'effet: il a un talent ſi ſupérieur en ce genre, qu'il rend les objets quelquefois plus fortement que la Nature même. Mais ajoute-t-on, ſon burin n'eſt pas toujours des plus fideles; & il ſait ajouter au ſujet, quand ſon modele eſt pauvre ou aride. D'ailleurs, il rend médiocre-

ment l'architecture réguliere, & il ne réuſſit pas dans la figure. Le Vaſi lui eſt bien ſupérieur, au moins pour l'Architecture réguliere: on trouve qu'il donne plus de netteté & un meilleur effet; & l'on peut enjuger par la vue de la Place & de l'Egliſe de Saint-Pierre, qu'ils ont gravée l'un & l'autre.

La décadence des Arts qu'on remarque à Rome, d'une maniere ſi ſenſible, s'eſt opérée au milieu des établiſſemens qui ſembloient devoir les ſoutenir & les prolonger. On y trouve des Ecoles gratuites de Deſſin, de Peinture, de Sculpture, d'Architecture, des fabriques de Tapiſſerie & autres: mais tous ces attelliers ſont déſerts. On n'y voit ni bons Maîtres ni bons modeles. Auſſi n'en ſort-il jamais un ſujet.

L'Académie de Saint-Luc, qui réunit les trois filles du Deſſin, la Peinture, la Sculpture & l'Architecture, ne jouit aujourd'hui d'aucune réputation: elle n'en mérite même pas. Tout y eſt du dernier médiocre, les Maîtres, les Eleves. Les prix qu'on diſtribue au Capitole ne ſont ni flateurs ni propres à exciter l'émulation. Tout cela ne ſembleroit-il pas prouver que les Acadé-

mies ne ſervent à rien, tant pour les Sciences & les Belles-Lettres, que pour les Arts ? Tous les grands hommes ſe ſont illuſtrés avant l'établiſſement des Académies, ou indépendamment d'elles. C'eſt une preuve de fait, à l'évidence de laquelle il eſt impoſſible de ſe refuſer. Ne pourroit-on pas même dire que ces Académies ne ſont propres qu'à entretenir l'eſprit d'intrigue, de cabale, d'oppreſſion pour les talens qui brillent hors d'elles & malgré elles, & qui dédaignent fiérement de s'aſſocier aux vues étroites dans leſquelles elles veulent circonſcrire, par les principes qu'elles adoptent, le goût & le génie ?

L'Académie de France, établie à Rome par Louis XIV, ne doit pas être cependant compriſe dans cette proſcription. C'eſt moins même une Académie, qu'une Ecole dans laquelle le Roi entretient à ſes frais douze Eleves Peintres, Sculpteurs & Architectes, logés & nourris à ſes frais dans un Palais ſuperbe. Ils y reſtent trois ou quatre ans ſous la direction d'un Profeſſeur nommé par Sa Majeſté. Ceſt ſous ſes yeux qu'ils doivent s'exercer à l'étude des monumens précieux, anciens & mo-

dernes qui décorent cette Capitale. Leurs places ſont la récompenſe des talens & de l'aſſiduité qu'ils ont fait paroître pendant leurs premieres années d'étude à Paris. Celle de Directeur eſt ordinairement remplie par un ancien Profeſſeur de notre Académie Royale de Peinture, preſque toujours revêtu du cordon de Saint-Michel.

Je ne terminerai pas, Madame, l'article de arts, ſans vous donner quelques détails ſur les Arts Mécaniques & ſur le commerce qui en réſulte. J'emprunte ces détails, en les abrégeant néanmoins, de l'ouvrage d'un homme qui eſt conſommé dans cette partie, & qui a fait ſon étude principale.

« On trouve, dit-il, des Palais plutôt que des attelliers: les ouvroirs ont de la magnificence & de la commodité. On a tout fait pour l'établiſſement d'une ſuperbe Manufacture de draps, dans un pays où les laines ſont abondantes, & la main-d'œuvre à bas prix. Déjà plus des trois-quarts des métiers ſont mis bas; & l'on retrouve des François parmi ceux qui reſtent. On bourre l'étoffe de matiere, & l'on n'entend ni le dégraiſſement, ni le foulage, ni les

teintures, ni les apprêts. Quoiqu'on faſſe, un drap revient toujours plus cher que tiré de France ou d'Angleterre, frais de voiture & de douane payés.

On fait des étoffes de ſoie brochées & en dorures. C'eſt un Lyonnois qui eſt à la tête de cette entrepriſe. Il faudroit qu'il fît tout, ou qu'il pût tout réunir, ce qui eſt impoſſible. Il convient que rien ne peut ſupporter la comparaiſon, quoique plus cher, & il ſent qu'en moins de deux ans l'établiſſement ſera culbuté.

La Fabrique d'Indienne tient au Suiſſe intelligent qui l'a entrepriſe, & au gros intérêt qu'il en retire. Sa fortune faite, il partira, & l'établiſſement avec lui.

Reſtent les étoffes de ſoies unies, qui ſont le fonds de la fabrique de Rome, ſur-tout l'eſpece de taffetas fort, qu'on nomme *Nobilata*. Cette étoffe de grande largeur, & qui revient à douze livres l'aune, eſt d'un grand uſage en diverſes couleurs, principalement en noir. Comme toutes celles d'Italie, elle a le défaut d'être compoſée de matieres écrues ou mal écrues, d'où le corps qui

paroît en réſulter, n'eſt que de la roideur qui empêche les fils de s'approcher aſſez, en rend les plis tranchans, fait qu'elle s'éraille & ſe coupe ; mais le bas prix ſupplée à tout.

On tire quelques étoffes de ſoie de Florence ; mais tout ce qui eſt de valeur, tout ce qui eſt de goût, enfin tout ce qui eſt eſtimé, vient de Lyon. Les modes ſe tirent de Paris ; & nous fourniſſons la draperie en concurrence avec les Anglois. Le goût François eſt toujours le goût dominant à Rome, comme à Turin, à Parme, à Modene. On n'y a pas, ainſi qu'à Naples, la ridicule manie de ſinger les Anglois : il en eſt au contraire de tellement infatués des ajuſtemens François, que rien n'eſt beau, s'il ne vient de France. Ceux-ci en tirent juſqu'à leurs ſouliers. Les droits d'entrée ſur les marchandiſes diverſes, ſont les mêmes pour toutes les Nations. Il n'y a aucune ſorte de marchandiſe prohibée. Le Commerce eſt abſolument exempt de toute charge, ſi ce n'eſt peut-être quelques droits de Communauté, dans les autres Villes & les campagnes de l'Etat Eccléſiaſtique. Tout fait paroître facile de s'ouvrir un

commerce avantageux dans un pays avide des productions étrangeres ; mais il en faut saisir le goût, & ne jamais perdre de vue que le Peuple de Rome aime à paroître beaucoup & à dépenser peu, c'est-à-dire, qu'il lui faut des objets parans & de bas prix.

Le Commerce de Rome n'est proprement qu'un trafic mercantile. Une profession qui offre peu de ressource, & qui n'est point honorée, ne peut guere être embrassée que par des gens qui se sont fait par-tout une triste nécessité de supporter les avanies publiques, & qu'on a poussés à user, en dédomagement, de toutes les sortes de petits moyens.

Les Juifs font le plus grand commerce de Rome, même les spéculations, s'il y a lieu d'en faire. Cependant comme ils sont étroitement & strictement cantonnés, gênés dans tous leurs exercices, désignés en outre par des marques extérieures d'opprobre ; comme l'utilité publique requiert qu'on trouve toujours, & un peu par-tout, des choses dont tout le monde a besoin, soit par les échanges établis à Rome, soit par les Romains mêmes, il y a des boutiques ouvertes dans tous les quartiers très-fréquentés.

Cette Rome, qui ſemble tout engloutir & ne rien rendre, n'eſt cependant pas entiérement privée du commerce extérieur. Indépendamment des débris des Beaux Arts, elle a un ſuperflu de productions naturelles; elle exporte ordinairement de ſon territoire, du bled, des laines & de l'huile. Si ces objets ne ſuffiſent pas pour faire pencher la balance en ſa faveur, les reſſources de l'Egliſe viennent au ſecours de l'Etat; mais les premieres n'étant pas conſidérables, il en réſulte que les beſoins ne le ſont guere.

On croit que Rome eſt à la merci de la Catholicité, & que nous lui faiſons paſſer annuellement des ſommes immenſes. Ils s'en répand plus ſur les routes pour courir des bénéfices, il s'en délivre plus aux Banquiers pour des dates, qu'il n'en faut pour toutes les Bulles, les Annates, les diſpenſes poſſibles. Certainement tous les droits & toutes les réſerves de S. S. ſur le Royaume de France, ne lui valent jamais cinq cent mille livres par an. Mais, puiſque cet objet n'eſt pas capable de faire une grande ſenſation à Rome, en doit-il faire aucune en France?

Les paiemens ſe font à Rome comme à Londres, en papiers de banque, qu'on nomme *cédules*. Pour une ſomme moins forte, on rend les cédules plus foibles, & l'apoint ſe fait en monnoie : mais elles ont l'inconvénient de n'être jamais rembourſables ; de façon que l'Etranger qui arrive avec du papier, ne trouve en échange que du papier, & s'il veut le convertir en eſpeces pour l'uſage journalier, ce n'eſt qu'au moyen d'un agiotage, dont les Romains tirent bon parti, qu'il peut y parvenir.

Si l'on porte ſon effet à la banque, de quelque valeur qu'il ſoit, elle n'en rembourſe jamais à la fois que la ſomme de dix écus. Elle eſt tenue, il eſt vrai, de répéter le rembourſement à chaque préſentation, juſqu'à la fin du paiement ; mais les formalités ſont d'une longueur ſans fin ; il y a toujours foule ; on ne paſſe qu'à ſon tour. Ces cédules d'ailleurs paſſent par tant de mains ; elles ſont ſi froiſſées, ſi uſées, ſi déchirées, ſi rapiécées, ſi barbouillées, ſi mal propres, qu'elles ſemblent paſſer à tout le monde, par les ſoins qu'il faut que chacun prenne pour qu'elles ne s'anéantiſſent pas en ſes mains. A tous égards,

il convient mieux au voyageur de porter à Rome des Louis d'or, que des Lettres de crédit, ou d'en trouver ſur les lieux; ce qui n'eſt pas difficile à cauſe de la quantité des François qui les y répandent en allant & venant.

La Ville de Rome eſt infiniment déchue de ſon ancienne population. Quelques Auteurs l'ont portée à plus de quatre millions d'Habitans du tems d'Auguſte, & à plus de ſept dans des tems poſtérieurs: mais ces calculs ſont très-exagérés. M. l'Abbé Brotier a démontré dans une de ſes ſavantes diſſertations ſur Tacite, que lorſque Rome fut le plus peuplée, le nombre des Habitans ne montoit pas au-delà d'onze cent mille. Il eſt vrai qu'il ne comprend dans ce calcul que les Habitans renfermés dans l'enceinte de la Ville, & il laiſſe à part ceux qui occupoient les campagnes couvertes de maiſons depuis Rome juſqu'à Oſtie d'une part, & à Tibur du côté oppoſé. Cette multitude & ce prolongement d'habitations ſembloient ne former qu'une ſeule & même Ville; & il eſt certain que dans la totalité de ce terrein immenſe, le nombre des Habitans devoit être bien

plus conſidérable : mais j'ai bien de la peine à croire qu'il ait été jamais non-ſeulement à ſept millions, mais même à quatre.

Rome compte à peine aujourd'hui dans ſon ſein cent ſoixante dix mille habitans. A quelle cauſe peut-on attribuer cette énorme diminution ? Tout y a contribué. La tranſlation du ſiége de l'Empire à Conſtantinople, les ravages des Barbares, la fuite des Habitans dans des pays plus tranquilles, & offrant plus de reſſources, les diſſentions & les guerres des Papes & des Barons dans le moyen âge, le ſéjour des Papes à Avignon, enfin un genre de Gouvernement tout particulier. Ce n'eſt pas dans le mariage, mais dans le célibat Eccléſiaſtique, qu'on fait ici fortune, qu'on parvient aux places, aux dignités. Ce n'eſt pas dans le mariage qu'on trouve une vie douce & commode, c'eſt dans les Monaſteres : mais ce qui ſoutient Rome, & la ſoutiendra dans ſa population actuelle, malgré la ſtérilité de tant de Moines & de Religieuſes, de tant d'Eccléſiaſtiques & des Caſtrats ; c'eſt l'abord des Etrangers de toutes les Nations, qui, attirés par la douceur

du Gouvernement, la beauté du climat, le bas prix des denrées, les aumônes des Hopitaux, & toutes les reſſources de la fainéantiſe, préferent ce ſéjour à celui de leur Patrie, viennent s'y établir, & y forment de nouvelles familles. Son enceinte eſt encore de trois lieues de circonférence: mais plus cultivée que bâtie, plus déſerte que peuplée, on peut dire que Rome n'eſt plus dans Rome. Elle renferme cependant une quantité prodigieuſe de monumens en tout genre, pluſieurs Paroiſſes, pluſieurs Chapitres, un très-grand nombre de Couvens d'hommes & de filles, onze Conſervatoires, vingt-huit Hopitaux, vingt-quatre Colleges, une infinité de Confrairies particulieres, d'Egliſes, Chapelles & Palais. Ajoutez à celà les monumens antiques, où toute la grandeur Romaine eſt empreinte, & leurs débris toujours impoſans: C'eſt encore la plus belle & la plus intéreſſante ville de l'Univers.

Je ſuis, &c.

A Rome, ce 22 Mai, 1758.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

LETTRE CCCXXXV.

L'ETAT ECCLÉSIASTIQUE.

FERRARE dans les Etats du Pape, pag. 5
Déchue de ſon ancien éclat, 6
Tombeau & plaiſanterie de l'Arioſte, 7
Le Guarini, ſon *Paſtor fido*, 8
Le fanatique Savonarole, 9
Sa condamnation, 10
Gui Bentivoglio, ſon Hiſtoire, *ibid.*
Le Jéſuite Riccioli, 11
Les Riccoboni nés à Ferrare, *ibid.*
Les mêmes établis à Paris. 12
Filio Girardi, ſon épitaphe, *ibid.*
Statue de Clément VIII, 13
Le Guéchin, Peintre fameux, *ibid.*
Honneurs qu'il reçoit à Rome, 14

Gratian & Caſſini à Bologne, 14
Deſcription de Bologne, *ibid.*
Statue de Jules II renverſée, *ibid.*
Méridienne de Caſſini, 16
Benoît XIV, Proſper Lambertini, *ibid.*
Canoniſation des Saints, 18
Diſcipline pour la Canoniſation, 19
La Béatification, 20
La procédure, 21
Commiſſion Apoſtolique, 22
Seconde procédure, 23
Le Pape tient trois Conſiſtoires; *ibid.*
Offrandes ſingulieres, 25
Dépenſe, 26
Moyens pour prévenir l'erreur, 27

LETTRE CCCXXXVI.

SUITE DE L'ETAT ECCLÉSIASTIQUE.

GALERIE ſinguliere à Bologne, 29
Erreur entre Saint-Luc & Luca Santo, Peintre, 30
Tour de Gariſende, 31
Fameux Théâtre, 32
Académie ſous le nom d'Inſtitut, 33
Enrichie de dons de Benoît XIV, 34
Cabinet d'Hiſtoire Naturelle, 35
Les pieres précieuſes, *ibid.*
Les Métaux, 35
Les demi-métaux, *ibid.*

Les différentes terres, 37
Les corps figurés, 38
La Bibliotheque, 39
Uliſſe Aldovrande, 40
Salles pour les Sages-femmes, 41
Marſigli, Fondateur de cet inſtitut, 42
Ancienneté d'une Académie à Bologne, 43
L'Ecole des Carraches, 44
Idée ingénieuſe de quelques peintures, 45
L'Egliſe de Saint-Dominique, 46
Galerie du Palais de Caprara, 47
Guerres civiles ſous Jules II, 48
Charles-Quint couronné Par Clément VII, 49
Nobleſſe de Bologne, *ibid.*
Muſiciens nombreux dans cette Ville, 50
Manufactures, *ibid.*
Idiome particulier de Bologne, 51
Concordat entre François I & Léon X, 52
Des places de Théologal & des Gradués, 53
Les Annates, *ibid.*
Bologne ſous la domination françoiſe, 54
Les environs de Bologne, 55
Louis Carrache & le Correge, 56
Auguſtin Carrache, 57
Annibal Carrache, *ibid.*
Galerie du Palais Farneſe, 58
Jalouſie des deux Freres, 59
Le Guide, Eleve des Carraches, 60
Dominico Zampieri, 61
Le Pouſſin, 62
Les dégoûts du Dominiquin, *ibid.*
François l'Albane, 63

LETTRE CCCXXXVII.

SUITE DE L'ETAT ECCLESIASTIQUE.

ROUTE de Rome par Ancone, 65
le Poëte Zappi né à Imola, 66
Torricelli, Morgani, *ibid.*
Ravenne, Capitale de la Romagne, *ibid.*
Diſparition de la mer, 67
Tombeau de Théodoric, 68
Tombeau du Dante, *ibid.*
L'Univerſité de Piſe, 69
Maiſons des Bénédictins, *ibid.*
Bataille mémorable pour les François, 70
Paſſage du Rubicon, *ibid.*
Décret du Sénat Romain, 71
Colonne dans la place de Rimini, 72
Pont bâti de marbre, *ibid.*
Concile de Rimini, 73
Le Pape Libere exilé, 74
Catolica petit Village, 75
Origine de Rimini, 76
Conſeil général de Rimini, 77
Pezaro dans le Duché d'Urbin, 78
Temple dédié à la Fortune à Fano, 79
Théâtre magnifique de cette Ville, 80
Foire de Sinigaglia, 81
Différens partis pour les diverſes Puiſſances, 82
Commerce de la Romagne, 83
Fondation & ſituation d'Ancone, 84
La marche d'Ancone, patrie de Sixte V, 85

Sa rencontre d'un Cordelier, 86
Il eſt enlevé à la prêtriſe, *ibid.*
Fait Evêque, enſuite Cardinal, 87
Ses ruſes pour devenir Pape, 89
Il trompe les Cardinaux, 80
Son élection à la Papauté, *ibid.*
Cruauté de ſes jugemens, 91
Conſeils du Cardinal de Médicis, 92
Comment Sixte parle de ſa naiſſance, 93
Ce qu'il dit à un Cordelier, 94
Tout retentit de Sentences de mort, 95
Danger du Fils du Duc de Parme, 96
Punition d'un Poëte inſolent, 97
Adultere puni, 98
Sixte aſſiſte à un ſupplice, 99
Bon mot de Paſquin puni cruellement, 100
Paſquin & Morforio, *ibid.*
Bourreaux ambulans, 101
Grandes qualités de Sixte-Quint, 102

LETTRE CCCXXVII.

SUITE DE L'ETAT ECCLÉSIASTIQUE.

LORETTE, ſon tréſor, 104
Dons de divers Princes, 105
Origine de cette Ville, 106
Son Egliſe, 107
Pélerinage ſingulier & galant, 108
Deſcription de la Chapelle Sainte, 109
Vaiſſelle de la Vierge, 110
Les Jéſuites deſſervent l'Egliſe, 111
Leurs confeſſionnaux, 113

Commerce de Lorette, 112
Macerata, ancienne Capitale d'Ancone, 113
Fêtes des Villes d'Italie, 114
Tolentin patrie d'un Saint Nicolas, *ibid.*
Pâturages de Foligno, *ibid.*
Bataille de Trasimene, Lac de Perouse, 115
Duché & ville de Spolette, 117
Ordres de S. Benoît & de S. François, *ibid.*
La ville de Norcia, 118
Cordeliers d'Assise, 119
Cascade de Terni, *ibid.*
L'Historien Tacite, ses Annales, 120
L'Empereur Tacite, 121
Eloge de ce Prince, 122
Narni patrie de l'Empereur Nerva, 123
Eloge de ce Prince, *ibid.*
Evénemens arrivés sur le Tibre, 124
Civita-Castellana, Dictateur Camille, 125
Arrivée à Rome, définition de cette Ville, 126

LETTRE CCCLXXI.

LA VILLE DE ROME.

FONDATION de Rome, 127
Religion & législation, 128
Partage des biens & établissement d'un Sénat, 129
Numa succede à Romulus, 130
Respect pour les Vestales, 131
Mort que subissoient les coupables, 132
Combat des Horaces & des Curiaces, *ibid.*
Le Roi Ancus Martius, 133
Ruine d'Albe & du pays Latin, 134

Servius, ſucceſſeur de Tarquin, 135
Premiers fondemens du Capitole, *ibid.*
Temple à Jupiter, 136
Grandes idées ſur le Capitole, 137
Capitole moderne, 138
Priſe de poſſeſſion par les Papes, 139
Statue équeſtre de Marc-Aurele, 140
Sentimens différens ſur cette ſtatue, 141
Objections & réponſes, 142
Sentimens différens ſur Marc-Aurele, 143
Critique ſévere de ce Prince, 144
Sa tolérance à l'égard de ſa femme, 145
Mauvais choix des maîtres pour ſon fils, 146
Ses bonnes qualités, 147
Deſcription du nouveau Capitole, 148
Statues & peintures, 149
Collection précieuſe d'Antiques, 150

LETTRE CCCXL.

SUITE DE ROME.

REGNE de Tarquin, 152
Hiſtoire de Lucrece, *ibid.*
Proſcription de la Royauté, Brutus, 153
Création d'un Dictateur, *ibid.*
Création des Tribuns du Peuple, 154
Hiſtoire de Coriolan, *ibid.*
Cincinnatus Dictateur, 155
Loi des Douze Tables, 156
Virginius venge ſa fille, 157
Camille nommé Dictateur, *ibid.*
Il s'empare de Veïes, 158
Il éprouve de l'ingratitude & s'exile, *ibid.*
Les Gaulois maîtres de Rome, 159

Cris des oies du Capitole, 459
Exploits de Manlius, ſon ſupplice; 160
Guerres de Rome & de Carthage, *ibid.*
Céſar & Pompée remplacent Sylla, 161
Premier Triumvirat, *ibid.*
Céſar vainqueur à Pharſale, 162
Sa mort, deuxieme Triumvirat, *ibid.*
Octave ſeul, ſous le nom d'Auguſte, *ibid.*
Beau regne de ce Prince, 163
Naiſſance de Jéſus-Chriſt, 164
Tibere, ſucceſſeur d'Auguſte, *ibid.*
Mort du jeune Agripa & de Germanicus, 165
Claude, proclamé Empereur, 166
Agrippine lui fait adopter Néron, 167
Mauvaiſes inclinations de ce Prince, *ibid.*
Galba lui ſuccede, *ibid.*
Veſpaſien eſt élu par les Soldats, 168
Domitien lui ſuccede, *ibid.*
Regne de Trajan, 169
Adrien proclamé Empereur; *ibid.*
Antonin le remplace, 170
Marc-Aurele lui ſuccede, *ibid.*
Son fils Commode le remplace; *ibid.*
Commode remplacé par Pertinax, *ibid.*
Julien achete la Puiſſance Suprême, 171
Sévere s'empare du Trône, *ibid.*
Caracalla & Geta regnent enſuite, *ibib.*
Macrin purge le monde de Caracalla, 172
Héliogabale devient ſon ſucceſſeur, *ibid.*
Alexandre parvient à l'Empire, *ibid.*
Maximin y arrive par un crime, *ibid.*
Les trente Tyrans, 173
Claude, Aurélien, Tacite & Probus, 174
Carus ſuccede à Probus, 175
Dioclétien à Carin, *ibid.*

Conſtance & Galere ſe partagent l'Empire, 175
Nouvelles diviſions, *ibid.*
Conſtantin reſte maître de l'Empire, 176
Regne de Conſtance, *ibid.*
Julien, Jovien, & Valentinien, 177
Gratien, leur ſucceſſeur, *ibid.*
Théodoſe s'aſſocie ſon Fils Arcade, 178
Arcade & Honorius lui ſuccedent, *ibid.*
Alaric devant Rome, 179
Marcien ſuccede à Théodoſe le jeune, 180
Léon en Orient, & Najorien en Occident, *ibid.*
Extinction de l'Empire d'Occident, 181
Réflexions à ce ſujet, 182
Rome a éprouvé tous les Gouvernemens, 183
Cauſe de ces changemens, 184

LETTRE CCCXLI.

SUITE DE ROME.

LE Mont Palatin, où Romulus bâtit une Ville, 186
Il périt par les mains du Sénat, 187
Le Peuple lui dreſſa des Autels, *ibid.*
Cérémonie des Apothéoſes, 188
Palais des Empereurs, 189
Maiſon dorée de Néron, 190
Changemens occaſionnés par le nombre des ſiecles, 191
Panthéon bâti par Agrippa, 192
Ses premieres Idoles, 193
Sa deſcription, 194
C'eſt aujourd'hui une Egliſe; *ibid.*

Raphaël y a ſon tombeau, 195
Multiplicité de fauſſes Divinités; *ibid.*
Miniſtres des Autels, 196
Leur Chef Suprême, *ibid.*
Cérémonies des ſacrifices, 197
L'Amphithéâtre de Veſpaſien, 198
Deſcription de ce fameux Coloſſée, 199
Ce qué rappelle la vue de cet Amphithéâtre, 200
Théâtre de Marcellus, 201
Pieces de Théâtres chez les Romains, 202
Pieces, appellées Satyres, *ibid.*
Pièces régulieres, 203
Deſcription de différens Théâtres, 204
Magnificence des Théâtres de Rome, 205
Origine des Pantomimes, 206
Déclamation entre deux Acteurs, 207
Pilade & Batille, 208
Le Philoſophe Démétrius, 209
Impreſſion du jeu des Pantomimes, 210
Danſe ſans inſtrumens, 211
Uſage des danſes, 212
Les Pantomimes devenus inſolens, 213
Leur punition, 214

LETTRE CCCXLII.

SUITE DE ROME.

TOMBEAU d'Auguſte & de ſa famille, 215
Sa deſcription, 216
Marcellus y eſt le premier enterré, 217
Affliction d'Octavie à ſa mort, 218
Défenſe d'enterrer les morts dans la Ville, 219

Funérailles chez les Romains, *ibid.*
Lit de parade, 220
Pleureuſes, éloge funebre, feſtin, 221
Tombeau d'Adrien, 222
Ce Mauſolée, devenu Fortereſſe, 223
Galerie ſecrette d'Alexandre VI, 224
Urbain VIII fortifie le château S. Ange, 225
Bains connus ſous le nom de Thermes, *ibid.*
Bains de Titus, de Caracalla, & autres, 226
Le Cirque de Caracalla, 227
Evandre, premier Inſtituteur des jeux, 228
Conſtruction de différens Cirques, 229
Cirque de Flore, *ibid.*
Grande paſſion pour les Cirques, 230
Courſes des Chars, 231
Obéliſques entiers ou mutilés, 132
Obeliſque élevé par Sixte-Quint, 233
Détails ſur ce travail immenſe, 234
Triomphe de l'Architecte Fontana, 235
Autres Obéliſques, 236
Leurs uſages, 237
Maniere de les enlever de la carriere, 238

LETTRE CCCXLIII.

SUITE DE ROME.

FONTAINES publiques de cette Ville, 240
On les doit à Sixte-Quint & à Paul V, 241
Fontaine au haut du Janicule, 242
L'eau Vierge, 243
Fontaine dans la Place Navone, *ibid.*
Caſcades perpétuelles, 244
Les Places publiques, 245
Monte-Cavallo, Palais du Pape; 246

Place, Colonne Antonine, 247
Miracle de la Légion Fulminante, 248
La Colonne Trajane, 249
Ce qu'elle repréſente, ſes bas-reliefs, 250
L'ancienne Place Trajane, 251
Beauté de ſes Edifices, 252
Campo Vaccino, marché Romain, 253
Ce qu'on y voyoit & ce qu'on y voit, 254
Arc de Triomphe élevé à Titus, 255
Arc de Triompe élevé à Septime-Severe, 256
Arc de Triomphe élevé à Conſtantin, *ibid.*
La Porte du Peuple, la rue du Cours, 257
La Place du Mont Citorien, 258
Fameux piédeſtal, *ibid.*
Egoûts de Rome, 259
Cloaca Maxima, 260
Priſons du Capitole, 261
Amour filial d'une jeune Romaine, *ibid.*
Nombreuſes ſtatues de Rome, 262
Ce qu'inſpire la vue de ces ſtatues, 263
Admiration qu'inſpirent les Romains, 264

LETTRE CCCXLIV.

SUITE DE ROME.

L'EGLISE de Saint Pierre, 265
Ce qu'en diſent les Enthouſiaſtes, 166
Son origine, ſes progrès, 267
Deſſein de la reconſtruire, 268
Plan du Bramante, *ibid.*
Plan de Michel-Ange, 269
Coupole de cette Egliſe, 270
Les ornemens extérieurs, 271

Deſcription intérieure, 272
Le Maître-Autel, le Baldaquin, 273
Sentimens ſur les Autels iſolés, 274
Comparaiſon du culte Chrétien & du culte Payen, 275
L'Autel de S. Pierre doit être excepté, 278
Chaire de Saint-Pierre, 280
Tombeau de Paul III par Michel-Ange, 281
Mauſolée d'Urbain VII par Bernin, *ibid.*
Mauſolée d'Alexandre VII par Bernin, 282
Tombeau de la Reine Chriſtine, *ibid.*
Les peintures en moſaïque, 283
Comment on peint en moſaïque, 284
Statues de S. André & de Ste Véronique, 285
Ce que l'on conſerve dans les ſouterreins, 286
La confeſſion de Saint Pierre, 287
Chambres formées dans l'épaiſſeur des murs, 288
Décoration de S. Pierre à certaines fêtes, *ib.*
Le Bramante, 289
Michel-Ange, 290
Le Bernin, 291
Conſtruction du Louvre, 292
Départ de Bernin pour la France, 293
Erreur à ſon ſujet, 295

LETTRE CCCLV.

SUITE DE ROME.

LE Mont Vatican, 296
Le Palais du Vatican, 297
Chapelles Sixtine & Pauline, 298
Galerie, dite la Bible de Raphaël, *ibid.*
Le Belvedere, ſes fameuſes ſtatues, 299

La Bibliotheque du Vatican, 300
Ce que rappelle le mot de Vatican, 302
Foudres du Vatican, *ibid.*
Indulgences, 304
Jubilé, ſon origine, *ibid.*
Affluence des Etrangers à Rome, 306
Les différens Jubilés, *ibid.*
Bulle pour le Jubilé, 307
Ouverture du Jubilé, 308
L'Echelle Sainte, objet de dévotion, 309
Clôture du Jubilé, 310
Pompe des cérémonies de religion, 311

LETTRE CCCXLVI.

SUITE DE ROME.

CÉRÉMONIAL quand on entre chez le Pape, 312
Maladie de Benoît XIV, 313
Anecdotes plaiſantes ſur ce Pontife, 314
Tours qu'il joue à Paſſionei, 315
Le Prélat de Sinigaglia, 316
Le Moine viſionnaire, 317
Benoît bannit l'étiquette, *ibid.*
Ce qui s'obſerve à la mort du Pape, 318
Fonctions du Cardinal Camerlingue, *ibid.*
Convoi des Souverains Pontifes, 320
Fonctions du Sacré College, 321
L'établiſſement du Conclave, 322
Cellules du Conclave, 323
Les Conclaviſtes, *ibid.*
Officiers du Conclave, 324
Origine de la clôture de cette Aſſemblée, *ib.*
Comment les Cardinaux ſont ſervis, 325

On ſcelle les tours du Conclave, 326
Fonctions pendant que ſe tient l'Aſſemblée, 327
Aſſemblée des Cardinaux pour le ſcrutin,
Intrigues & agitations du Conclave, 329
Ce que fait un Prélat prudent, 330
Qualités qui menent à la Papauté, 331
Qualités qui en excluent, 332
Quatre manieres d'élection, 433
La plus uſitée eſt le ſcrutin, 334
La voie de l'accès, 335
Comment ſe fait la proclamation, 336
Adoration des Cardinaux, *ibid.*
Le Pape eſt porté à Saint-Pierre, 337
Uſage de baiſer les pieds du Pape, 338
Intrôniſation du Souverain Pontife, 339
Complimens que lui font les Cardinaux, 340
Cavalcades & Bénédictions, 341

LETTRE CCCXLVII.

SUITE DE ROME.

INSTITUTION des Cardinaux, 342
Leur agrandiſſement, 343
Leur promotion, *ibid.*
Leur privilege d'élire les Papes, 344
Ils obtiennent le titre d'Eminence, 345
Les Cardinaux, protecteurs des Couronnés, *ibid.*
Les Cardinaux en France, 346
Etat de la maiſon d'un Cardinal, 347
Habillement de cette dignité, *ibid.*
Gouvernement de Rome, 348
Ses diverſes Congrégations, *ibid.*

Celle de l'Inquiſition, 349
Douceur de ce Tribunal, *ibid.*
Congrégation des Indulgences, 350
Congrégation de l'Index, *ibid.*
Congrégation des Rits, 351
Congrégation de la Propagande, *ibid.*
Pour l'examen des Evêques, 352
Pour les diſpenſes de s'abſenter, 353
Congrégation de viſite Apoſtolique, 354
Congrégation des Reliques, *ibid.*
Congrégation Conſiſtoriale, 355
Conſiſtoire public & ſecret, *ibid.*
Le Tribunal de la Rote, 356
La Chambre Apoſtolique, 357
Abus au ſujet des denrées, 358
Dépériſſemens de la culture des terres, 359
Les revenus du Pape, 360
La Daterie, 361
La Conſulte, Juſtice criminelle, *ibid.*
Peines afflictives établies à Rome, 362
La Conſulte Privé du Pape, *ibid.*
Les grandes charges de l'Etat, 363
Le Gouverneur de Rome, *ibid.*
Le Sénateur & les Conſervateurs, 364
Officiers de la Maiſon du Pape, 365
La Milice du Pape, *ibid.*
Autorité abſolue du Souverain Pontife, 366
Raiſons qui la moderent, 367

LETTRE CCCXLVIII.

SUITE DE ROME.

LEs Egliſes de cette Capitale, 369
Saint-Jean de Latran, *ibid.*

Sa fondation, ſes tombeaux, ſes reliques, 370
Bienfaits d'Henri IV au Chapitre, 371
Hiſtoire de la Papeſſe Jeanne, *ibid.*
Conciles tenus à Saint-Jean-de-Latran, 372
Le Palais de Latran, 373
Sainte-Marie Majeure, 374
Sa fondation miraculeuſe, 375
Saint Paul, Egliſe ſtationnaire, *ibid.*
Portraits de tous les Papes à Saint Paul, 376
Catacombes de l'Egliſe de S. Sébaſtien, *ibid.*
Objets de la vénération des Fideles, 377
Maniere d'en tirer des Reliques, 378
La Baſilique de Sainte Croix, *ibid.*
Agneaux offerts à l'Egliſe de Ste-Agnès, 379
On fait de leur laine les Palliums, *ibid.*
Origine de cet ornement, 380
Ce qu'il opere en France, *ibid.*
Comment on l'envoie demander, 382
Nombre & richeſſe des Egliſes de Rome, *ib.*
Sainte-Théreſe, fameuſe ſtatue, 383
Moïſe, ſtatue de Michel-Ange, 385
Chaire de Saint-Pierre Aux-liens, *ibid.*
Le tombeau du Taſſe, *ibid.*
Statue de Saint-Staniſlas Koſtka, 386
Egliſe & Couvens des Dominicains, *ibid.*
Palais de Rome, riches en ſculpture antique, 387
Les Palais Barberin, Borgheſe & Farneſe, *ib.*
Taureau Farneſe, hiſtoire d'Antiope, 388
Vigne de Farneſe, Vénus Gallipige, 389
Tableaux des Egliſes & des Palais, 390
Nombre & beauté des Palais de Rome, 291
Goût pour la repréſentation, *ibid.*
Le Palais Corſini, 392
Vignes, maiſons répandues autour de Rome, *ibid.*

Leurs jardins, 393
Tivoli & ſes environs, *ibid.*
Palais de Mécene, maiſon d'Horace, 394
Fameuſe caſcade, *ibid.*
Freſcati, jadis *Tuſculum*, 395
Caſtel-Gandolphe, *ibid.*

LETTRE CCCXLIX.

SUITE DE ROME.

MŒURS des habitans, ſpectacles, 397
Les Caſtras, 398
Leur mauvaiſe grace au Théâtre, 399
On n'excommunie point les Comédiens, 400
Heure des ſpectacles, *ibid.*
Le Carnaval de Rome, 401
Courſe des chevaux, *ibid.*
Prix des Vainqueurs, 402
Promenade après la courſe, 403
Multitude de carroſſes & de maſques, *ibid.*
La nuit le maſque eſt défendu, 404
Point de bals, mais des ſpectacles particuliers, *ibid.*
Cérémonies de l'Egliſe, 405
Le Pape à Sainte-Marie Majeure, *ibid.*
Spectacle des Crêches, *ibid.*
La Semaine-Sainte, 406
Préſentation de la Haquenée, *ibid.*
Proceſſion du Roſaire, 407
Dots des Filles, 408
Les Conſervatoires, *ibid.*
Confrérie du Roſaire, 409
Autres Confréries, 410

Fameuſe Confrérie des Trépaſſés, *ibid.*
Les Quarante-Heures, 411
La viſite des Egliſes ſtationnaires, 412
Singulier & nombreux dîner à ce ſujet, *ibid.*
La promenade du cours en été, 413
Ridicule des Femmes du peuple, 414
Bourgeoiſie de Rome, 415
Tout le monde en habit eccléſiaſtique, *ibid.*
Populace de Rome, 416
Les Tranſteverains, 417
Les Juifs à Rome, 418
Le Mont de Piété, 419
Billets de Banque, 421
Manufactures & commerce; *ibid.*
Les grands de Rome, 422
Leur faſte, leur livrée, 423
Entrée des grandes maiſons; 424
Cérémonial, *ibid.*
Converſations, 425
Courtiſannes non tolérées; *ibid.*
Soin pour l'inſtruction du Peuple; 426
Sermons prêchés dans les rues, *ibid.*
Les études à Rome, 427
L'Univerſité, 428
Les Bibliotheques, 429
Académie des Arcades; 430
Sa fondation, ſes progrès; 431
Ses mauvais choix, 433
Savans de Rome, *ibid.*
Académie de Saint-Luc; 434
Etat des beaux Arts, 435
Battoni, Mengs, fameux Peintres, *ibid.*
Sculpture, 436
Gravure, 438
Piraneze & Maſi, les deux meilleurs Graveurs de Rome, 439

Academie de France, 440
Dépopulation de Rome, 441
Arts mécaniques, 442
Manufacture de draps, *ibid.*
Fabrique d'indiennes, 443
Etoffes de Soie, *ibid.*
Commerce, 444
Argent envoyé à Rome pour les Bénéfices, 446
Papiers de banque, 447
Cauſes morales de cette dépopulation, 448
Son enceinte, ſes établiſſemens, *ibid.*

Fin de la Table du Tome vingt-ſixieme.

APPROBATION.

J'Ai lu, par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, les vingt-cinquieme & vingt-ſixieme volumes du *Voyageur François*, par M. l'Abbé de la Porte, & je n'y ai rien trouvé qui pût en empêcher l'impreſſion. A Beaulieu, ce 13 Novembre 1779.

LALAURE.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building